1.26.11.

Library of the Theological Seminary

PRINCETON, N. J.

Division GR15

Section .L77

v.11

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME XI

LES

LITTÉRATURES

POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME XI

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1883

Tous droits réservés

LITTÉRATURE ORALE

DE LA BASSE-NORMANDIE

LITTÉRATURE ORALE

DE LA

BASSE-NORMANDIE

(HAGUE ET VAL-DE-SAIRE)

PAR

JEAN FLEURY

LIBRARY OF PRINCETON
JAN 26 1911
THEOLOGICAL SEMINARY.

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1883

—

Tous droits réservés

PRÉFACE

Les *traditions populaires, les contes, les patois s'en vont, à en juger du moins par le pays que j'ai habité dans mon jeune âge. Les vieillards seuls se souviennent encore un peu pour leur compte, mais n'apprennent plus rien aux jeunes générations. Des traditions qui circulaient encore couramment dans mon enfance, la plupart sont oubliées ou n'ont laissé qu'un vague souvenir. Il n'y a donc pas de temps à perdre pour les recueillir. Encore un quart de siècle et il n'en restera plus trace.*

Mes parents étaient vieux quand je suis né, et il y a longtemps, bien longtemps, que je ne suis plus un jeune homme. C'est cette double circonstance qui m'a

permis de fouiller encore assez profondément dans un passé qui s'en va. Le volume que je publie aujourd'hui n'est qu'un choix. Il contient des spécimens de tous les genres, mais des spécimens seulement.

Il se divise naturellement en deux parties : les Récits *et les* Chansons.

Les vers et la prose ont été distribués en sections. Ces sections sont loin d'être absolues, et je dois avouer que tel récit, telle chanson qui figurent dans une division, auraient pu figurer dans une autre sans se trouver déplacés.

J'appelle Légendes *les récits un peu développés qui sont donnés comme reproduisant des faits historiques particuliers et bien déterminés.*

J'ai classé sous le nom de Traditions *des faits qui sont donnés comme s'étant reproduits plusieurs fois dans des localités différentes et qui sont la manifestation de croyances généralement admises : les histoires de fées locales, de goublins, de magie, de revenants.*

Dans la section des Féeries, *on trouvera trois de ces récits qui nous transportent dans ce monde de la fantaisie où nous promènent les contes de Perrault, la plupart de ceux des frères Grimm, et les contes populaires de toutes les nations aryennes. Le plus remarquable est une nouvelle version de l'histoire de Psyché.*

Les Contes plaisants *ne diffèrent guère des précédents que par le ton. C'est la comédie, la farce, quelquefois grossière, mais toujours spirituelle, en face des récits sérieux. Quant aux* Petits Contes, *ce sont généralement des anecdotes ou des épigrammes en action.*

Tout en mettant ces contes en français, je me suis efforcé de conserver les allures du récit, les tournures de phrases et quelquefois même les expressions de mes conteurs, sauf à les traduire dans une note ou à les expliquer par une périphrase.

Dans les Légendes *et les* Traditions, *comme il ne s'agit plus d'un conte transmis sous une certaine forme de génération en génération, je me suis permis un peu plus de liberté, mais je me suis attaché à laisser au récit sa couleur et sa topographie exacte. Pour éviter dans les Traditions la sécheresse résultant d'une accumulation de petits faits détachés, j'ai simulé des cadres dans lesquels ces faits apparaissent sous forme de conversation. Je n'ai jamais assisté à des conversations aussi suivies que celles que je rapporte, mais toutes les phrases dites par les interlocuteurs, tous les détails dans lesquels ils entrent, je les ai recueillis sous cette forme. Le cadre est artificiel, mais tout ce qu'il contient est d'une exactitude absolue. Ayant vécu très*

longtemps dans le pays, et à une époque où les impressions sont le plus vives, je n'ai, pour ainsi dire, qu'à fermer les yeux pour voir apparaître, avec ses couleurs propres, tout ce passé auquel j'ai été si intimement mêlé.

Quant aux Chansons, *je n'ai pas besoin de dire que je les reproduis textuellement, telles qu'elles m'ont été fournies. Tout au plus, quand un texte me semblait corrompu, me suis-je adressé à plusieurs personnes — sans les prévenir pour ne pas les influencer, — afin d'arriver à une épuration suffisante, appliquant à cette littérature orale le procédé qu'on emploie pour les manuscrits qu'on veut imprimer pour la première fois.*

Il n'y a qu'un petit nombre de ces chansons qui soient purement locales. Je n'en ai recueilli que deux qui aient un caractère historique. L'une de ces chansons se rapporte à un fait étranger à la Basse-Normandie, et il y a doute sur le point de la Manche où s'est passé le fait relaté dans l'autre.

Parmi les autres chansons on en trouvera un certain nombre dont les sujets sont communs à toute la France ou même à toute l'Europe, et qui ne diffèrent des chansons déjà publiées que par des détails de rédaction et parfois par la musique.

Je donne aussi les airs qui m'ont paru les plus ca-

ractéristiques. Mais je n'ai pas entendu chanter toutes les chansons que je reproduis. Beaucoup m'ont été communiquées par écrit ou dictées. Les airs que j'ai notés appartiennent généralement à la gamme populaire, qui n'admet pas la sensible dans le mode mineur et s'en passe souvent aussi dans le mode majeur.

La classification que j'ai établie m'a semblé la plus commode en présence des matériaux recueillis ; elle n'a pas d'autres prétentions.

J'ai placé au premier rang les Chants de l'année et les Cantiques. On trouvera ensuite les Chansons historiques et les Chansons de profession, de marins et de militaires. Les récits plus ou moins romanesques ont été classés sous le nom de Ballades. Je me suis contenté de quatre chansons de Bergeries; j'ai fait une place un peu plus grande aux Chansons galantes, parce que j'ai compris dans cette division les mauvais ménages, les filles révoltées et les bons tours. Une section spéciale m'a paru nécessaire pour les Moines et les Nonnes. Cette section aurait pu être singulièrement enrichie ; je me suis borné à quelques échantillons.

Une partie des Rondes aurait pu trouver place dans les sections précédentes. J'ai cru cependant devoir les classer à part. Dans le département de la Manche, la ronde est la seule danse populaire, et les chants dont

cette danse s'accompagne sont assez nombreux. Le début de ces chansons est généralement heureux, mais elles ne se soutiennent pas.

Celles des Chansons en patois *qui sont spirituelles ou bien développées, ont été d'abord composées en français. Les chansons qui ont été composées directement en patois sont presque toutes fades, étant l'œuvre de quelques beaux esprits des villes qui se sont imaginé que pour être plaisants il leur suffirait d'employer quelques expressions populaires nouvelles pour eux.*

En fait de Devinettes, Comparaisons, Locutions proverbiales, *je me suis montré assez sobre. Ce n'est pas que cette partie de notre littérature orale ne me semble fort curieuse. Au contraire, elle présente un caractère tout particulier de finesse et de* préciosité *qui mérite d'être étudié avec détail. Le paysan hoguais tire généralement ses comparaisons de loin, il contourne sa pensée, il l'orne de calembours, il l'enveloppe de sous-entendus, de tournures compliquées à faire honte aux Précieuses du* XVII^e^ *siècle. J'ai déjà parlé de cette préciosité du langage de nos paysans (1), mais je me propose d'y revenir avec des développements qui n'auraient pu trouver place ici.*

(1) Marivaux et le Marivaudage. *Paris, Plon, 1881, in-8°.*

Je me suis généralement abstenu des contes et des chansons trop salés. Ce livre n'est cependant pas à l'usage des pensionnats de demoiselles. Je dois dire, du reste, que j'ai recueilli très peu de récits de ce genre. Nos paysans ne s'égaient guère de cette façon que lorsqu'il s'agit de moines et de prêtres.

Une remarque à faire sur cette littérature populaire, c'est le peu de place qu'y tient l'idée purement chrétienne. Le christianisme s'est superposé ici à un fonds de paganisme, qui persiste jusqu'à présent sous des appellations chrétiennes. La Réforme du XVI^e^ *siècle n'a pas entamé le pays, non parce qu'il s'y trouvait trop de foi, mais parce qu'il ne s'y en trouvait pas assez.*

Un autre fait notable aussi, c'est l'absence presque complète de chansons à boire. Les cabarets sont très fréquentés le dimanche, mais ce n'est pas des chansons à boire qu'on y entend.

J'indique pour les Chansons et même pour les Contes les ouvrages analogues dans les recueils déjà publiés. Ces indications sont sommaires cependant. La comparaison développée de nos traditions avec celles des autres parties de la France et des pays étrangers m'aurait entraîné trop loin. On a déjà beaucoup fait sous ce rapport, mais il reste encore beaucoup à faire, surtout

en ce qui concerne la littérature populaire des Slaves. Je me propose également d'y revenir dans un autre ouvrage, si le public prend goût à celui-ci.

*
* *

La versification de nos chants populaires est assez irrégulière.

1. *On ne tient compte de l'*e *muet que lorsqu'il ne gêne pas la mesure, et en général on aime mieux ne pas en tenir compte.*

2. *On ne se préoccupe pas de l'hiatus.* Y a, l'y a *(pour* il y a*) compte ordinairement pour une syllabe. Il en est de même de* qui a, qui est, *qui ne se prononcent pas ici* qu'a *et* qu'est *comme dans d'autres patois, mais où* ia, ie *forment une diphthongue, comme dans :* miasme, miette, *etc.*

3. *Les consonnes finales ne se prononcent que bien rarement. Ainsi l'on dit :* fo, bœu, co, mé, du, *etc., au lieu de* fol, bœuf, coq, mer, dur *et* duc, *etc., etc.* R *final ne se prononce jamais dans les mots en* ir : fini, plaisi, *et non* finir, plaisir, *ni dans les mots en* our ; velours, *par exemple, rime avec* vous. *On n'entend cette lettre que dans certains pluriels : les* mers,

les fers, *les* enfers, *etc., tandis qu'au singulier on dit la* mé, *la* fé, *l'*enfé, *etc.*

4. Les vers masculins sont souvent sans rimes. Pour les vers féminins, on se contente ordinairement de la rime assonante, dans laquelle il suffit que la voyelle soit semblable, sans qu'on ait à se préoccuper des consonnes. Parfois même on ne demande à deux mots, pour les faire rimer, que d'avoir une terminaison féminine, c'est-à-dire un e *muet à la dernière syllabe.*

Quelquefois des vers semblent manquer de rimes parce qu'on les a dédoublés et qu'on a coupé en deux des vers de quatorze, de douze ou de dix syllabes en tirades monorimes, avec une syllabe muette libre après la huitième, la sixième ou la quatrième syllabe :

Vers de quatorze syllabes :

Approchez-vous, petits et grands, — et venez pour entendre
La Passion de Jésus-Christ — qui fut triste et sanglante.

Vers de douze syllabes :

De ma plus jolie fille — que je chérissais tant,
J'avais fait la promesse — à un comte flamand.

**

Vers de dix syllabes :

Le pauvre moine, — sa robe lui donna,
La belle dame — la prit et la serra.

C'est la versification des chansons de geste.

JEAN FLEURY.

Saint-Pétersbourg, Janvier 1883.

PREMIÈRE PARTIE

—

RÉCITS

A. — LÉGENDES

Les côtes de la Hague présentent quelques plages, mais presque tout le sol se compose de hauteurs arrondies, séparées par d'étroits vallons et bordées de falaises généralement assez élevées. Le pied de ces falaises est riche en enfoncements, trous ou houles, qui ont eu leurs légendes autrefois. La plupart de ces légendes sont oubliées maintenant. Nous n'en citerons que deux : l'une qui se rattache au trou de Sainte-Colombe, sous Gréville, sur la côte nord ; l'autre au trou Baligan, sous Flamanville, sur la côte ouest.

Le souvenir de la première de ces légendes est meme à peu près perdu aujourd'hui. Il m'a été impossible d'en trouver une seule trace lors de ma dernière excursion dans la Hague. Je tiens cette légende de ma mère qui, étant née en 1769, plongeait encore assez avant dans le XVIII[e] siècle par ses souvenirs. J'ai perdu ma mère depuis longtemps. C'est dire que le récit suivant n'est pas textuel, mais il est calqué scrupuleusement sur mes souvenirs et sur les localités.

I

SAINTE COLOMBE ET LE PRÊTRE

La caverne ou plutôt le trou de Sainte-Colombe s'ouvre au milieu d'une rangée de falaises assez élevées, près d'un affaissement de terrain par où descend à la mer un ruisseau encombré de plantes fluviatiles : joncs, salicaires aux longs thyrses de fleurs roses, eupatoires aux ombelles lilas, iris aux fleurs jaunes, menthe odorante, cresson, etc., surgissant pêle-mêle au milieu des cailloux, qui traverse un vallon étroit et pittoresque. Le rocher sous lequel se trouve la caverne est de grès quartzeux et se termine par une élévation dénudée, semée de cavités où l'on a vu s'abriter longtemps une famille de corbeaux que l'on disait séculaires. Cette élévation s'appelle : La Roche du Câtet. Ce mot Câtet, Castel, semblerait indiquer un camp romain. Il n'y a jamais eu là de camp, mais le rocher a pu être utilisé comme fortification.

En bas, la falaise descend à pic. Le trou Sainte-Colombe forme une fente assez étroite, où peuvent

passer tout au plus deux hommes de front. Les flancs sont en partie couverts de limon vert, onctueux au toucher, en partie nus, et dans ce cas, parsemés de petits coquillages adhérents : balanites et patelles maigres. Un peu plus loin le passage s'élargit et se prolonge, mais on n'y peut pénétrer qu'en rampant, à cause des galets que la mer y a accumulés et ne cesse d'y accumuler, et désagréablement importuné par une multitude de lourds insectes aquatiques qui vous sautent au visage. Le trou de Sainte-Colombe n'est visible que lorsqu'on est tout près, il est inaccessible à haute mer.

Voici maintenant la légende qui s'y rattache :

A une époque très ancienne, très ancienne, il y avait à Gréville une jolie fille qui s'appelait Colombe. Quand on dansait sous la couronne autour du feu Saint-Jean, c'était à qui des garçons lui donnerait la main ; quand elle entrait dans l'église, on n'avait d'yeux que pour elle ; quand elle allait traire dans les clos, le soir, c'était à qui lui offrirait de porter sa cruche rebondie, de cuivre luisant, remplie de lait. Mais elle n'acceptait de service de personne. D'un mouvement leste, elle chargeait elle-même sa lourde cruche sur son

épaule, après avoir mis dessous un peu de fougère, et la maintenait en équilibre à l'aide d'une forte lisière qu'elle tendait de la main droite allongée et élevée à la hauteur de la tête, et elle s'avançait ainsi cambrée et campée fièrement au milieu de ses adorateurs, qu'elle ne voulait même pas regarder, quoiqu'elle fut avenante avec tous.

Colombe ne se contentait pas d'être belle, elle était savante, c'est ce qui la perdit. Un proverbe de la Hague prétend que

> Prêtre qui danche (danse),
> Poule qui chante.
> Fille qui sait l'latin,
> Font mauvaise fin.

On ne dit pas que Colombe sût le latin, mais elle savait lire et écrire et elle aimait à lire les livres que le curé lui prêtait. Ce curé était un jeune homme d'une belle prestance, qui « prêchait comme un saint et chantait comme un ange. » Colombe allait souvent au presbytère chercher des livres. D'abord elle n'y restait pas longtemps, mais peu à peu elle s'habitua à y aller plus souvent et à faire des visites plus longues. Le curé avait un joli jardin avec d'excellents fruits, des

pêches superbes, des figues délicieuses ; il donnait à Colombe de gros bouquets de roses à cent feuilles dont elle embaumait sa chambre. On parlait bien un peu dans le pays de ces visites fréquentes, mais Colombe était si modeste, si pieuse, si bonne pour tous, les amoureux exceptés, qu'on n'osait pas l'accuser tout haut. On ne l'accusait même pas tout bas.

Mais voilà qu'un jour Colombe disparaît. Vous jugez si elle pouvait disparaître sans qu'on s'en aperçût ! On se rappela toutefois qu'on l'avait vue entrer au presbytère ; personne ne l'en avait vue sortir. Un petit garçon assura même qu'il avait aperçu Colombe assise auprès du curé sur un banc du jardin. Le curé parlait avec beaucoup de vivacité, Colombe l'écoutait en silence, et les yeux baissés. Les murs du jardin étaient très hauts et couverts d'espaliers, de sorte qu'il était impossible de voir ce qui se passait derrière les murs. Mais il y avait dans le voisinage un grand peuplier ; et au haut du peuplier, un nid de pies. C'est en allant dénicher ce nid que le petit garçon prétendait avoir vu le curé et Colombe.

Il se passa ainsi près d'une semaine. A la fin, quelques jeunes gens se décidèrent à aller trouver

le curé pour lui demander s'il ne savait pas ce que Colombe était devenue. La vieille servante parut quelque peu troublée, le curé le fut davantage, mais au lieu de répondre directement à la question, l'un et l'autre se contentèrent de dire que Colombe était venue en effet la semaine précédente, mais qu'à ce moment elle ne se trouvait plus au presbytère. On engagea même les jeunes gens à visiter la maison pour en avoir la preuve. Ils profitèrent de la permission en s'excusant, et s'assurèrent que Colombe n'était positivement pas dans la maison.

Le petit dénicheur de nids ne s'était cependant pas trompé. Colombe était bien venue au presbytère, et elle s'était promenée dans le jardin avec le prêtre, mais quoiqu'on ne l'eût pas trouvée, ceux qui prétendaient qu'elle n'était pas sortie par la porte ne s'étaient pas trompés non plus.

Que s'était-il passé au juste entre le prêtre et Colombe? On ne l'a jamais bien su : les deux personnages ayant toujours gardé le secret. Ce qu'il y a de certain, c'est que le prêtre était réellement amoureux de la jeune fille, et qu'éprouvant de la résistance, bien que Colombe l'aimât peut-être au fond de l'âme, il l'avait retenue contre sa

volonté. Un soir, la servante l'avoua plus tard, elle avait tenté de s'échapper par la porte ; tous deux l'en avaient empêchée, et, de désespoir, elle était allée s'enfermer dans la chambre qu'on lui avait donnée et avait poussé le verrou.

Colombe, décidée à s'échapper, et voyant qu'elle ne le pouvait faire par les fenêtres sans provoquer un scandale, qu'elle voulait éviter à tout prix, s'était mise à sonder les murs. Il y avait dans une des parois une sorte de porte dissimulée qui attira son attention ; elle frappa, cela sonnait creux. Il y avait dans un coin une petite hachette qui avait servi à fendre des éclats de bois pour allumer du feu dans la cheminée ; elle s'en saisit et travailla si bien qu'elle finit par ouvrir cette porte mystérieuse. Une bouffée d'air froid et humide lui prouva qu'il ne s'agissait pas d'une simple cachette, mais qu'il y avait là tout au moins une cave. Elle aperçut, en effet, un escalier dont les marches, chargées de poussière humide, n'avaient pas été foulées depuis longtemps : elle les descendit, une chandelle à la main. En bas de l'escalier, il y avait bien une cave en effet, une cave dont on ne se servait plus, mais, derrière une porte à demi-ruinée, on entendait comme des mugissements lointains.

On eût dit la mer s'engouffrant dans les fentes d'une falaise. Cependant de l'église de Gréville à la mer, il n'y a guère moins d'une demi-lieue. Comment supposer qu'on pût entendre la mer de si loin ?

Pendant que la jeune fille se tenait là étonnée, hésitante, elle entendit qu'on cherchait tout doucement à forcer la porte de la chambre où elle s'était renfermée. Elle prit brusquement sa résolution. Elle était bien décidée à ne pas revoir le prêtre. Il allait entrer cependant, car la porte ne pouvait offrir une longue résistance. Elle remonte l'escalier qu'elle a parcouru, referme la porte secrète, redescend et franchit les débris de la vieille porte qui fermait si mal l'entrée de la cave du côté où l'on entendait de sourds mugissements.

Elle reconnut bientôt que ce souterrain se prolongeait fort loin. Elle s'y engagea en abritant de temps en temps sa chandelle de la main pour la protéger contre un courant d'air qui devenait plus vif par rafales. La voûte était rocailleuse et suintante, c'était une voûte naturelle et non travaillée de main d'homme. Au début, elle marcha sur un terrain humide et glissant, mais elle

parvint bientôt à un lieu où le sol était de roche dure, comme les parois et la voûte. A un certain moment, elle vit le chemin se rétrécir et se dit avec terreur qu'elle s'était peut-être engagée dans une impasse. Elle ne tarda pas à reconnaître qu'elle s'était trompée : il y avait un passage, seulement il était tellement bas et étroit qu'il lui fallut ramper. Ce qui l'encouragea à avancer, ce fut une lueur qu'elle aperçut au fond. La caverne avait donc une issue, mais elle pouvait offrir des rétrécissements qu'il serait impossible de franchir. L'espace se resserrait rapidement, il lui fallut ramper encore une fois; au moment où la caverne s'élargit, elle sentit l'air vif et reconnut que la mer, — car c'était bien elle qu'elle avait entendue, — n'était plus qu'à une faible distance.

Dans le dernier passage, ce qui lui restait encore de chandelle s'éteignit, mais elle n'en avait plus besoin : le jour apparaissait en une ligne blanche encore, obscurcie par la nuit qui s'effaçait. La galerie souterraine dans laquelle elle se trouvait, s'ouvrait sur la Manche et n'était autre que cette caverne située sous le Câtet dont nous avons parlé en commençant. Colombe la connaissait bien, elle s'y était arrêtée nombre de fois à pêcher

des crevettes et des coquillages. On lui avait dit souvent que cette grotte s'avançait jusque sous l'église ; qu'un coq, qu'on y avait lâché une fois, avait été entendu à quelques jours de là chantant sous l'église ; elle n'en avait voulu rien croire. Elle venait de s'assurer que le bruit public ne l'avait pas trompée.

Son premier mouvement fut de se jeter à genoux pour rendre grâce à Dieu de l'avoir délivrée et de lui avoir donné assez de force pour accomplir son évasion jusqu'au bout. Cette effusion du cœur lui rendit ses forces, elle répara quelque peu le désordre de ses vêtements. La mer était basse, elle n'eut pas de peine à gagner la vallée du Câtet, d'où elle se dirigea chez ses parents.

N'avait-elle rien laissé de son innocence derrière elle ? L'évènement prouve qu'elle ne s'absolvait pas. Elle raconta à ses parents qu'elle sortait de la caverne du Câtet. Mais ses souvenirs semblaient très confus. On supposa qu'elle avait roulé de la falaise à l'entrée de la grotte ; que là elle s'était évanouie, et était restée longtemps en cet état. Elle laissa tout croire, ne voulant ni compromettre le curé ni faire un mensonge.

Elle reprit ses occupations habituelles, mais sa gaîté l'avait abandonnée, elle ne parlait plus, et ne répondait que par monosyllabes. La provision de pain du ménage étant épuisée, elle se chargea de la renouveler, et elle se rendit à la boulangerie qui dépendait de la maison. Quelques personnes la virent et lui parlèrent pendant qu'elle chauffait le four avec de la fougère et des ajoncs. Plus tard, en passant par là, on vit que le four était fermé. On pensa que Colombe s'était éloignée après avoir mis sa pâte au four et l'on n'y pensa plus. Lorsque l'heure fut venue de retirer le pain, comme on ne voyait pas Colombe, on se rendit à la boulangerie. On reconnut alors que le four n'avait pas été fermé avec de la terre glaise par dehors, suivant l'habitude, mais que cette terre glaise était en dedans. On détacha la pierre, et au lieu du pain qu'on espérait trouver dans le four, on en vit sortir une colombe blanche qui s'envola par la porte et disparut.

Colombe, pour expier sa faute, s'était imposé la pénitence d'entrer toute vivante dans un four chaud, et Dieu, pour montrer qu'il lui pardonnait, l'avait changée en l'oiseau dont elle portait le nom.

Le curé avait appris le retour de Colombe dans sa famille, mais il n'avait osé se montrer chez elle ni se trouver sur son chemin. Il n'en recueillait pas moins avidement ce qui la concernait. Quand on vint lui rapporter la métamorphose de Colombe en oiseau, il poussa un cri :

« Colombe est sauvée, dit-il, et moi, je suis perdu. »

Et il alla se pendre de désespoir dans un enclos qui est tout près du presbytère.

Cet enclos, qui se trouve entre le jardin du curé et celui qui dépend de l'école communale, récemment construite, est considéré comme maudit. On le laisse en friche, et l'on n'a pas voulu l'adjoindre au jardin de l'instituteur, dont il est séparé par un mur de plus de deux mètres.

On peut voir encore aujourd'hui la statue de sainte Colombe dans l'église de Gréville, assez bizarrement associée à des statuettes modernes d'un goût douteux, qui semblent singulièrement dépaysées dans le vieil édifice roman. Le prénom de Colombe ou Coulombe était autrefois commun dans la paroisse. Il est tombé en désuétude avec la tradition qu'il rappelait.

II

SAINT GERMAIN ET LE SERPENT

Le Trou Baligan s'ouvre dans les falaises qui forment le Nez de Flamanville. Les falaises en cet endroit sont d'un fort beau granit qu'on exploite sur une large échelle. Une quantité considérable d'ouvriers, attachés journellement aux flancs de la falaise, en détachent de gros blocs qui gisent çà et là sur le sol, et dont les débris descendent jusque dans la mer. On a trouvé là une mine, médiocrement riche, il est vrai, de minerai de fer, que l'on fouille à l'aide d'une machine à vapeur. Il y a donc aujourd'hui sur cette côte une activité toute moderne. Un sémaphore couronne le Nez de Flamanville. Tout près de là est le port de Diélette et l'embouchure de la petite rivière du même nom.

Le Trou Baligan est complètement perdu dans la falaise. L'entrée est plus large que celle du Trou de Sainte-Colombe; des rochers à pic lui forment une sorte de vestibule. A droite, la caverne a deux compartiments superposés, séparés par un

bloc de granit, mais on arrive bientôt au fond. Le véritable Trou Baligan est perpendiculaire à la mer ; il est fort étroit, la fente est un peu inclinée, le sol est encombré de galets apportés par le flot. On prétend que, les premières difficultés vaincues, le passage devient plus facile. On rencontre une mare barrant le chemin ; au-delà, la caverne s'élargirait et arriverait jusque sous l'église de Flamanville, située sur la hauteur, à une demi-lieue de là. Mais il faut probablement voir là une imitation de la tradition relative au Trou de Sainte-Colombe, et une imitation maladroite, car si l'histoire de Colombe peut se rattacher à toute force à une vieille construction romane du XI^e^ ou XII^e^ siècle, il n'y a aucun lien possible entre l'église de Flamanville, qui date du XVII^e^ siècle, et le fait merveilleux dont le Trou Baligan aurait été le théâtre.

Sur toutes les parois de la caverne qui sont au grand jour, on voit courir une végétation qui a la couleur et l'aspect du sang desséché. Cette entrée de la caverne n'est pas ce qu'elle a été autrefois du reste. On en a enlevé un énorme bloc de granit dans lequel une longue ligne onduleuse d'un beau pourpre figurait assez bien un serpent.

Cet accident du granit se rattache intimement à la légende que nous allons raconter.

Un serpent gigantesque, un véritable monstre, s'était établi autrefois dans cette caverne, dont il sortait de temps en temps pour faire une excursion sur la côte et s'emparer de tous les enfants qu'il trouvait sur son chemin; il les emportait dans son antre pour les dévorer, et quand il les avait digérés, il se mettait en quête d'une nouvelle proie. Ces excursions se renouvelaient à peu près toutes les semaines ; la bête parcourait les hameaux et brisait au besoin les portes et les clôtures pour s'emparer d'une proie à sa fantaisie. Les habitants désespérés se décidèrent à faire sa part au monstre et chaque semaine on lui abandonnait un enfant désigné par le sort.

Tout le pays était dans la désolation. On s'était naturellement adressé à saint Georges, le destructeur de monstres, vénéré dans plusieurs paroisses du pays qui portent son nom, mais saint Georges était demeuré sourd.

Un matin, on venait d'amener un enfant au serpent, et l'on s'apprêtait à le lui abandonner, lorsque l'attention de tous fut attirée par un objet singulier. Sur la mer, qui était alors calme et unie,

on voyait un homme se tenir debout, une crosse d'évêque à la main, une mitre sur la tête, et une grande chape sur le dos; il ne marchait pas, il semblait glisser : à mesure qu'il approchait on s'aperçut qu'il était porté sur une rouelle de charrue. C'était saint Germain-la-Rouelle. La mer était haute, le saint aborda en face du Trou Baligan, et marcha droit au serpent. Celui-ci recula et fit un mouvement pour rentrer dans son antre où sa queue était restée comme celle de certains mollusques lorsqu'ils sortent à demi de leurs coquilles. Le saint lui barra le passage, et lui porta un coup de sa crosse; l'animal se tordit à ce contact, fit quelques mouvements convulsifs, puis resta immobile et s'incrusta dans un bloc de granit, où on a pu le voir jusqu'au commencement du XIXe siècle.

Après cet exploit saint Germain-la-Rouelle bénit la foule qui s'était rassemblée sur la falaise et se confondait en actions de grâce, puis il s'éloigna sur sa rouelle comme il était venu, sans vouloir faire un plus long séjour dans le pays.

Mais les habitants ne l'ont pas oublié. Plusieurs paroisses portent son nom : un plus grand nombre sont placées sous son invocation. A Fla-

manville entre autres, le jour de la Saint-Germain, les enfants sont conduits solennellement à l'église pour remercier le saint de la destruction du serpent et lui demander sa protection pour l'avenir.

Saint Germain est toujours représenté avec un animal à ses pieds. L'animal varie. C'est le plus souvent un petit quadrupède fantastique vomissant des flammes. On place la même bête aux pieds de saint Gire (saint Gilles).

Quelquefois, dit-on, on voit des enfants pleurer sans cause apparente et regarder dans certaine direction avec tous les signes de l'effroi. Les grandes personnes ne voient rien, mais on prétend que les enfants ainsi effrayés voient la bête saint Germain qui les menace. Pour faire cesser ces apparitions effrayantes, on se rend à l'église avec l'enfant, un prêtre lit sur sa tête l'évangile du jour, on lui fait baiser la bête et l'on assure qu'après cela la bête ne se manifeste plus.

Antérieurement à la destruction du monstre, saint Germain avait fait une première apparition à Flamanville. Il était venu demander aux habitants de Diélette un terrain pour bâtir une église avec ses dépendances. On lui accorda tout ce

qu'il pourrait entourer d'un sillon de charrue avant le déjeuner. Grand fut l'étonnement quand, au lieu de charrue, on le vit se servir de son bâton qui, promené sur le sol, creusait un sillon aussi profond que si la charrue y avait passé. Le don se trouva beaucoup plus considérable qu'on ne s'y était attendu, mais on ne contesta pas, et l'église fut bâtie au pied de la falaise. Cette église n'existe plus, parce que la mer, après avoir rongé peu à peu le terrain environnant, finissait par la menacer. On l'a démolie au XVII^e^ siècle et reportée sur la hauteur à une demi-lieue de là. On montre encore l'endroit où elle s'élevait. Le cimetière qui l'entourait est devenu un pré.

L'émir Baligant, Baligán, figure, comme on sait, parmi les personnages de la *Chanson de Roland*. J'ignore s'il y a un lien entre ce personnage et le monstre qui désolait la côte de Flamanville. L'histoire mythologique est pleine de monstres auxquels on sacrifiait des enfants et des jeunes filles et qu'un héros comme Persée ou saint Georges, un membre du clergé, comme saint Romain à Rouen, ont tués ou rendus inoffensifs. On peut comparer, pour les légendes du serpent en général, le chapitre de la *Mythologie zoologique* de M. de Gubernatis sur le serpent et le monstre aquatique, et pour ce qui regarde la Normandie, la *Normandie romanesque et merveilleuse* de mademoiselle Bosquet, etc., etc.

III

LA MALE HERBE, LA DEMOISELLE DE TONNEVILLE

A la Hague et au Val-de-Saire, les hauteurs sont souvent dénudées et forment des landes plus ou moins étendues. L'herbe y reste toujours courte et la végétation toujours maigre, mais ces landes ont, en été, quelque chose de singulièrement pittoresque. Les ajoncs nains à la verdure sombre, aux fleurs papilionacées d'un jaune éclatant, la bruyère cendrée aux fleurs tubulées du plus beau carmin, la bruyère commune en touffes couronnées de fleurs d'un blanc rosé, croissent à peu près à la même hauteur et forment des dessins variés. On dirait un tapis oriental, où les fleurs carmin et rose de la bruyère, les fleurs jaune vif des ajoncs, entremêlées de quelques fleurs bleues à longues tiges, se détachent sur une verdure vert foncé qui compose le fond. Par les beaux jours, quand on aperçoit à distance la mer bleue et calme dont la brise vient doucement vous rafraîchir, quand l'oreille est caressée par le chant joyeux de l'alouette dans le

ciel et le grésillement des criquets dans l'épaisseur des herbes, on se sent tout heureux de vivre.

Mais l'hiver, quand le vent souffle avec violence emportant les dernières feuilles des arbres, tourbillonnant dans les cimes et grésillant dans le feuillage fauve des jeunes hêtres, lorsqu'une ondée vient de temps à autre s'abattre sur le voyageur attardé, enveloppé par la nuit, la lande se fait lugubre, et comme on n'a pas toujours de points de repère, on s'égare souvent. Grisé par la marche et quelquefois par les vapeurs du cidre, le paysan qui rentre chez lui soit à pied, soit à cheval en revenant de la ville, est souvent pris d'une sorte de vertige; il perd le sentiment de l'orientation; il ne reconnaît plus le petit sentier qu'il lui faut suivre et croit s'être égaré, il en prend un autre et se reconnaît moins encore; un buisson, un arbre, quelque pierre blanche qu'il a remarqués reparaissent toujours. Il marche, il chevauche fièvreusement, il est épuisé de fatigue et se retrouve toujours au même point. Quelquefois il s'arrête de désespoir, s'assied sur quelque pierre et attend ainsi le jour.

Le lendemain il vous apprend qu'il s'est égaré parce qu'll a marché sur *male herbe*, sur l'herbe de

l'égarement, l'*irrkraut* des Allemands. Cette herbe croît surtout dans les landes, dans les carrefours, où il est facile de prendre un chemin pour un autre. En Allemagne, en Russie, l'herbe de l'égarement a une forme. C'est souvent la fougère ou telle espèce de fougère. A la Hague, elle n'a pas de forme connue, on ne l'a jamais vue, mais beaucoup assurent en avoir ressenti les effets et à la suite s'être mis à marcher avec acharnement dans la direction opposée à celle qu'ils auraient dû suivre.

Les gens attardés et égarés pendant la nuit finissent souvent par reconnaître que ce n'est pas l'herbe seule qui leur a fait perdre leur route et qu'un être malicieux s'est amusé à leur jouer un tour. Le plus souvent c'est une dame vêtue de blanc, qui apparaît et disparaît en riant de l'espièglerie qu'elle a faite. Quelquefois elle devient plus familière, elle se montre et engage même la conversation, mais il faut s'en défier, elle est perfide et il est prudent de s'en tenir à distance. Presque toutes les landes un peu étendues ont leur dame blanche. Il en est même que l'on désigne sous le nom particulier de *lande à la dame*.

Ces *dames* ont le plus grand rapport avec les

Roussalki russes, et comme ces dernières, quelques-unes d'entre elles ont été jadis des femmes, des jeunes filles. La plus célèbre des dames blanches de la Hague est la Demoiselle de Tonneville. On montre encore le manoir où elle a vécu autrefois avant de devenir *dame blanche*. Elle appartenait à la famille de Percy, qui n'est pas encore éteinte et dont un des derniers descendants a fourni des couplets au *Momus normand* de 1832. Le manoir où elle vécut est une construction de modeste apparence qui se distingue à peine des autres habitations des propriétaires aisés du pays. A quelle époque vivait-elle ? La tradition est muette sur ce point, mais on lui attribue d'avoir été impatiente, dure pour ses vassaux et surtout vindicative.

Une contestation était survenue entre la paroisse de Tonneville et la paroisse limitrophe de Flottemanville au sujet d'une lande. On plaida avec acharnement de part et d'autre ; Mademoiselle de Tonneville, irritée des obstacles qu'elle rencontrait, s'écria un jour :

« Si, après ma mort, j'avais un pied dans le ciel, et l'autre dans l'enfer, je retirerais le premier pour avoir toute la lande à moi. »

Elle répéta ce propos à plusieurs reprises. Elle ne se maria pas et vécut brouillée avec tout le monde. Quand elle tomba malade, le curé vint pour la préparer à la mort, elle lui répondit qu'elle était toute préparée et n'avait pas besoin de son intervention. Il l'exhorta à se réconcilier avec ses ennemis et à rétracter ce qu'elle avait dit au sujet de la lande ; elle refusa énergiquement et répéta que si elle avait un pied dans le ciel et l'autre dans l'enfer, elle retirerait le premier pour avoir la lande, et mourut dans l'impénitence finale.

On s'attendait à un prodige au moment de sa mort. Il n'arriva rien de particulier, mais lors de l'enterrement, quand on voulut sortir le cercueil, le corps devint si lourd qu'il fut impossible d'aller plus loin. On essaya de le mettre sur un chariot, impossible aux plus forts hommes de le soulever. On y attela jusqu'à six chevaux, le cercueil ne bougea pas. On prit le parti de creuser le sol à l'endroit même ; la fosse une fois faite, on y descendit le corps sans difficulté, on remit la terre et les pierres par dessus. Ces pierres forment maintenant le seuil de la cour.

Le souhait de Mademoiselle de Tonneville ne

tarda pas à se réaliser, à en croire la tradition. Dès qu'il fait nuit, si l'on passe sur les landes de Tonneville ou de Flottemanville, on s'expose à rencontrer la Demoiselle vêtue de blanc. Quelquefois on croit l'apercevoir de loin, puis, si l'on regarde mieux, on ne distingue plus rien. Le plus souvent elle s'amuse à égarer les voyageurs, à leur faire perdre le sentier connu, à les attirer sur ses pas et à troubler tellement leur esprit, qu'au lieu d'arriver à leur destination, il se trouvent, sans savoir comment, près de l'étang de Percy, où d'un coup brusque, la Dame les précipite. On l'entend ricaner alors du succès de sa ruse.

Une nuit mon arrière-grand-père maternel traversait la lande à cheval. Il revenait de Cherbourg et il avait quelque peu festoyé avec ses amis, je suis porté à le croire; une voix se fait entendre sur la lande, une voix féminine très douce :

— Où coucherai-je cette nuit?

Il regarde, il aperçoit une belle dame en blanc qui répète sa question : Où coucherai-je cette nuit?

— Avec moi, belle dame, je vous en prie.

Il n'avait pas achevé ces mots que son cheval fit un brusque écart et se mit à renifler : la de-

moiselle avait sauté en croupe derrière lui, le cheval prit le galop. Mon bisaïeul se retourna vers la dame, il la remercia de vouloir bien lui tenir compagnie et pour commencer la connaissance, il voulut l'embrasser; mais elle lui montra des dents d'une longueur démesurée (1) et s'évanouit. Il s'aperçut alors qu'elle l'avait conduit dans l'étang.

Quand elle eut disparu, le cheval, qu'une force supérieure n'incitait plus, rebroussa chemin avec quelque peine, regagna la lande et emporta son maître à la maison, aussi vite que s'il avait eu le feu à ses trousses.

(1) En patois : O te li décaouchit un chiffre !...

Voir sur la *male herbe* le travail de M. Baudry sur les *Mythes du feu et le breuvage céleste* chez les nations indo-européennes, dans la *Revue Germanique*, 1861. Quant à la demoiselle de Tonneville, c'est au fond la Naïade qui enlève Hylas, les Sirènes qui tendent des pièges à Ulysse, le *Roi des Aulnes*, de Goëthe; la *Dame blanche*, de Walter Scott; les *Roussalki*, de Pouchkine, de Tourguénief, de Gogol, et autres conteurs russes.

IV

LA DEMOISELLE D'HÉAUVILLE, LES MILLORAINES

HÉAUVILLE se trouve au nord de Diélette, à quelque distance de la côte. Voici ce qu'on m'a raconté sur une *demoiselle* qui se promène la nuit sur la lande de cette petite commune. Les faits se seraient passés assez récemment.

Un forgeron d'Héauville revenait de Cherbourg avec une somme de charbon de terre; une fois arrivé dans la lande, il vit tout-à-coup une belle demoiselle vêtue de blanc et plus grande que nature marcher devant lui. Il comprit bien vite à qui il avait affaire et ne s'effraya pas trop.

— Ah! mademoiselle, lui dit-il, vous v'là belle assez. Vous avez de beaux souliers et une belle robe. Allez-vous vous marier?

Il s'approcha pour toucher la robe. Mais la demoiselle, qui marchait à côté du cheval, fit un mouvement d'épaule et jeta la charge à terre.

— Mademoiselle, lui dit le forgeron, vous avez tort de vous fâcher, je ne vous veux pas de mal.

Il rechargea son charbon non sans peine. La demoiselle continua à accompagner le forgeron, mais en lui faisant insensiblement changer de chemin, et quand ils furent arrivés près d'une mare assez profonde, elle poussa brusquement le sac dans l'eau, espérant sans doute que son compagnon de route allait s'élancer après son sac et se noyer peut-être en le retirant. Mais le sac tomba au bord de l'eau, si bien que le forgeron put le recharger. Elle eut même la complaisance de lui aider; après quoi elle disparut.

La demoiselle d'Héauville prenait différentes formes, comme on le verra dans le récit suivant que je tiens du même narrateur que le précédent (1).

« Mon arrière-grand-oncle avait une jument blanche avec laquelle il allait porter des sacs de blé au marché, car alors les chemins étaient si étroits qu'on n'aurait pu se servir de charrettes comme on fait à présent. Il s'arrêtait parfois à boire en chemin avec des amis, et comme sa jument était docile et intelligente, il la renvoyait toute seule à la maison. Elle s'appelait Blanche-

(1) Alexandre Polidor, à Gréville, hameau Fleury, 1881.

mine et par abréviation Blanmine. Un soir qu'il avait ainsi envoyé Blanmine en avant et qu'il se rendait à pied chez lui en traversant la lande, il aperçoit tout à coup sa jument qui vient à lui en faisant des *carousades*, c'est-à-dire des sauts joyeux :

— C'est toi que v'là, lui dit-il, viens t'en !

Mais la jument, au lieu de le suivre, rebrousse chemin et se prend à courir. Mon grand-oncle se met à sa poursuite. Elle le promène ainsi longtemps sur la lande, sans qu'il parvienne à l'attraper. Quand il fut à bout de forces, il s'assit sur une pierre, et après s'être un peu reposé, il se rendit chez lui, où il n'arriva qu'au grand jour.

— Je ne sais ce qu'a Blanmine, dit-il à ma tante. Elle court comme une folle sur la lande, je n'ai jamais pu l'attraper.

— Blanmine ! dit ma tante : elle est revenue hier soir comme à l'ordinaire ; elle est dans l'étable.

— Alors, dit mon oncle, c'est la Demoiselle qui m'a fait courir toute la nuit.

Il y avait à la maison d'Héauville un petit domestique nommé Luzerne qu'on envoyait le soir conduire les chevaux dans les herbages. Un jour qu'on parlait de la demoiselle d'Héauville,

Luzerne demanda si elle était jolie. — Extrêmement jolie, lui dit-on. — Vraiment ? Eh bien ! si je la rencontre ce soir, je lui demanderai à l'embrasser.

Là-dessus, il va conduire ses chevaux comme à l'ordinaire. Quand il vint à ouvrir la barrière, il se trouva face à face avec la Demoiselle. Non seulement il ne lui demanda pas à l'embrasser, mais il laissa ses chevaux errer comme ils voudraient et revint en courant à la maison, où il tomba sans connaissance. »

Quand les *demoiselles* ont des proportions gigantesques on les appelle *Milloraines*. On ne dit pas que les Milloraines aient jamais vécu sous une autre forme. On en voit souvent plusieurs ensemble, et quand on s'en approche, elles s'évanouissent quelquefois dans les arbres avec un bruit d'ouragan. D'autres fois, elles se tiennent sur les branches comme certaines roussalki russes et s'élancent sur les passants, qui sentent un poids intolérable sur leurs épaules, mais ne voient plus rien.

Quelquefois aussi la demoiselle, au lieu de monter en croupe derrière le voyageur et de chercher à l'entraîner à l'eau avec elle, se présente à

lui sous la forme d'un cheval tout sellé et bridé qui marche à côté du piéton fatigué et semble l'encourager à monter sur son dos. Si le piéton le dédaigne, le cheval disparaît au bout d'un moment, mais s'il se laisse tenter, gare à lui ! il ne sera pas plus tôt en selle que l'animal partira tout d'un trait à travers les chemins creux, les fondrières, les buissons de ronces, sans hésiter jamais, puis après l'avoir bien fatigué, *fondra* sous lui tout à coup, le laissant au milieu d'un étang et riant aux éclats de sa mésaventure.

V

LE MOINE DE SAIRE

Le Moine de Saire appartient également à la catégorie de ces êtres malfaisants qui cherchent à faire périr les voyageurs, mais sa légende est moins originale. Son domaine aussi est différent. Ce n'est pas sur les landes qu'il tend ses pièges. Il a pour domaine les bords de la mer et il abuse des sentiments généreux pour con-

duire les passants à leur perte. Quand la tempête est violente, quand le vent mugit, quand les lames se brisent sur les rochers avec un épouvantable fracas en lançant dans les airs une pluie d'écume blanche, on entend parfois des cris lamentables sortir de la mer, des voix qui semblent implorer votre secours. Si l'on se dirige du côté d'où ils paraissent provenir, on les entend tout à coup du côté opposé. Le cœur s'émeut. On met un canot à la mer, on se jette à la nage. La voix vous entraîne de plus en plus au large : l'individu que vous croyez apercevoir, sombre pour reparaître plus loin... Le mieux pour vous, c'est de regagner la côte, s'il en est temps encore. Le personnage dont vous avez entendu la voix, que vous avez cru apercevoir au dessus des lames, c'est le Moine de Saire, un damné, qui n'a qu'un but, vous entraîner dans l'enfer à sa suite.

Le Moine de Saire n'est pas toujours dans l'eau. On le rencontre aussi sur le rivage, reconnaissable à son froc blanc. Il cause avec vous, il vous défie à la course, mais si vous acceptez, il vous entraîne peu à peu à la mer. Il se familiarise même parfois jusqu'à jouer avec vous aux dés, sous un déguisement, dans quelque cabaret

de village. Mais ces jeux finissent toujours mal; il vous fait boire surabondamment, par exemple, afin de vous noyer plus à l'aise, car il est plus méchant que les dames blanches de la Hague. Ce ne sont pas de simples espièglerie qu'il vous joue, il veut que vous mouriez afin de grossir à vos dépens le royaume de Satan son patron.

Sur la cause de sa damnation, il court deux légendes. Suivant l'une, il s'agit, comme dans le cas de Mademoiselle de Tonneville, d'un souhait imprudent accompli.

Le moine, suivant cette légende, était fils d'un riche propriétaire des bords de la Saire; et son père, obligé de s'absenter, l'avait chargé de recevoir à sa place les redevances des fermiers. L'un des fermiers néglige en payant de réclamer un reçu; le moine ne le lui offre pas, et plus tard le père réclame la somme au fermier. Le fermier assure qu'il a payé; le moine, qui a déjà dissipé l'argent, affirme qu'il n'a rien reçu. — Vous n'oseriez pas le jurer, dit le fermier. — Je le jurerai, dit le moine. — Eh bien! dites : Que le Diable m'emporte à l'instant dans la mer si j'ai reçu cet argent! Le père l'exhorte à réfléchir encore. — Toutes les réflexions sont faites, dit le

moine, qui ne veut pas reculer. Que le Diable m'emporte à l'instant dans la mer si j'ai reçu cet argent!

Il n'avait pas fini de parler qu'un grand bruit se fit dans la cheminée, — une main, — on ne vit pas le corps, — vint saisir le moine; il disparut par le tuyau à suie, — et on ne l'a plus revu depuis qu'à l'état de *vision*.

L'autre tradition rappelle une foule d'autres histoires bien connues. Dans cette version, le moine aurait été le receveur, l'intendant, si l'on veut, du seigneur de Réville, dont les propriétés étaient traversées par la Saire. Le seigneur de Réville vivait généralement loin de son domaine, guerroyant, s'amusant et ne reparaissant guère chez lui que lorsqu'il avait besoin d'argent. Sa femme au contraire restait dans le manoir, et pendant que le mari menait grand train au dehors, elle menait grand train chez elle avec ses amis et avec le moine qui était en même temps son ami de cœur et son caissier, le tout aux frais de l'absent. Mais l'absent reparaît tout à coup, il lui faut de l'argent, il prouve au moine qu'il doit en avoir, et se montre très pressé. Or la caisse était vide. Le moine se désespérait. Il y a de quoi se donner au diable, pensait-il.

Le diable était aux aguets ; il se présente. — Tu as besoin d'argent, lui dit-il, j'en ai à ta disposition, seulement je ne le donne pas pour rien. — A quel taux prêtes-tu ? — Tu n'auras pas à me le rendre. Signe-moi seulement ce papier de ton sang, et il lui présentait une feuille toute préparée. — Mais c'est mon âme que vous voulez, dit le moine après avoir lu. — Je te donne dix ans; pendant ce temps tu auras de l'argent à ton gré. Signes-tu? Le moine signa, le papier et l'interlocuteur disparurent, mais il y avait un sac d'argent sur la table.

Le moine remit au seigneur ce qu'il demandait, et, le châtelain parti, la joyeuse vie reprit son train au manoir de Réville. Le moine se proposait bien d'attraper le diable : la dernière année, il se convertirait, il ferait pénitence, il prierait la sainte Vierge de s'intéresser à lui, et le pacte serait retiré des griffes du malin. Le diable était plus malin que lui. Au bout de cinq ans, jour pour jour, il reparaît. — Je t'attends, lui dit-il. — Vous m'avez promis dix ans ! — Je te les ai donnés. En enfer les nuits comptent pour des jours. Tu es théologien, et tu ne sais pas cela ! suis-moi.

Le moine eut beau protester, le diable l'em-

porta. Mais par tolérance, et en souvenir du bon nombre d'âmes qu'il lui avait fait gagner en menant joyeuse vie, il lui accorda de revenir sur la terre pendant les nuits d'orage, à condition de faire bonne chasse au profit de l'enfer. Le moine jusqu'à présent s'acquitte consciencieusement de son office.

Il faut dire qu'au temps présent les apparitions du Moine de Saire rencontrent beaucoup d'incrédules. On soutient que des cris entendus pendant les tempêtes ne sont pas des cris humains, mais les cris de certains oiseaux de mer que l'orage réjouit. De là, le ton quelque peu gouailleur avec lequel on raconte la légende.

VI

LES SAINTS

Thomas Hélie et le valet de ferme. — Saint Georges, saint Floxel, saint Jouvin. — Saint Clair, victime de l'amour. — Saint Clair et saint Médard.

Saint Germain dont nous avons raconté quelques actes est un saint étranger. La Hague a aussi son thaumaturge local, Thomas Hélie, ou, plus correctement, Thomas fils

d'Hélie, qui vécut au XIIIe siècle. Il naquit à Biville, petite commune de la Hague, au nord de Diélette, séparée de la mer par une mielle, c'est-à-dire par des dunes de sable que le vent déplace, et où il ne pousse guère qu'une graminée aux feuilles dures, le millegreust, quelques tiges de panicauts aux fleurs bleues et quelques touffes grêles de gaillets aux fleurs jaunes.

Thomas a-t-il été curé de Saint-Maurice, petite paroisse du canton de Barneville, comme quelques-uns le prétendent? Cela n'a rien d'impossible. Mais a-t-il été aumônier de saint Louis comme quelques autres l'attestent? Tout tend à prouver que non. Le calice de vermeil gardé dans l'église de Biville avec cette inscription six fois répétée :

Sui donné par amour

que l'on présente comme témoignage des relations entre le roi et le saint, ne prouve absolument rien, attendu que cette inscription a trait évidemment au mystère de l'Eucharistie et non à un présent fait par un donateur quelconque.

Thomas Hélie, en son vivant, demeurait habituellement au château de Vauville, où l'on montre

encore sa chambre. Mais il allait souvent dire sa messe à Biville et prêchait quelquefois en plusieurs endroits dans la même journée. Il empruntait alors un cheval à un fermier du voisinage. Un petit garçon qu'on envoyait après lui ramenait la bête. Le fermier n'osait refuser, mais ces fréquents emprunts le contrariaient. Un jour il eut l'idée de donner au saint personnage un poulain peu docile, persuadé que l'animal le jetterait par terre et que cela lui ôterait l'envie de renouveler ces emprunts.

On amène le cheval rétif, le saint homme monte dessus. Le poulain se laisse faire et trotte docilement vers Biville. Arrivé là, Thomas remet le cheval au petit garçon et lui donne en même temps une houssine, dont il lui recommande bien de ne pas se dessaisir.

Le petit garçon monte à cheval, sa houssine à la main et trotte vers Vauville, mais en chemin la houssine lui semble inutile; et, soit par bravade, soit simplement pour s'amuser, il la lance par-dessus une haie. Il s'en repent : le poulain, n'entendant plus siffler la houssine, fait un brusque écart de côté, jette son cavalier à terre et fuit comme un trait jusqu'à son écurie ; le petit

garçon, passablement moulu de sa chute, est obligé de faire le reste de la route à pied.

Il y a entre Biville et Vauville une lande assez étendue qui descend en s'inclinant jusqu'au fond d'un vallon tortueusement pittoresque. De petits sentiers sillonnent cette lande; on prétend qu'ils ont été tracés par le saint homme et que l'herbe n'a jamais repoussé là où il avait une fois posé le pied. Un jour, se trouvant las, il s'assit au bas de la lande pour se reposer, après avoir enfoncé son bâton dans le sol. — Comme j'ai soif! s'écria-t-il. Il voulut cependant continuer son chemin, mais en retirant son bâton, il vit jaillir du trou une source d'eau vive où il put se désaltérer. On creusa un bassin à cette source, on la protégea du côté du soleil; elle existe toujours, et les pèlerins qui reviennent de visiter à Biville la tombe du saint personnage et de râcler un peu de la poussière de son ancien tombeau en calcaire pour la mêler à la bouillie des petits enfants, ne manquent pas de venir puiser de l'eau à la Fontaine du Bienheureux, qui est toujours fraîche et passe pour jouir de propriétés miraculeuses contre toutes les maladies.

Biville est un lieu de pèlerinage très fréquenté.

On a remplacé depuis un certain nombre d'années l'ancien tombeau en calcaire par un tombeau de marbre. La liste des guérisons opérées par l'intercession du saint personnage est considérable. On trouvera plus loin quelques couplets du cantique composé à cette occasion.

Notre pays revère encore d'autres personnages, dont la vie ne figure pas dans la légende officielle ou y figure avec de tout autres circonstances.

J'ai déjà raconté l'histoire de sainte Colombe la Grévillaise, les deux voyages de saint Germain à Flamanville. Quant à saint Georges il n'est venu dans le pays qu'après sa mort, sous forme de reliques. Ces reliques abordèrent à Portbail au VIIIe siècle, dans une petite tour de forme carrée inférieurement, terminée en pyramide et couronnée par une pomme. On les mit sur un charriot auquel on attela deux vaches, qu'on laissa aller au hasard. Les reliques s'arrêtèrent à Brix, sur une hauteur où on leur bâtit une église, qui n'existe plus. La commune de Saint-Floxel donna, au IIe siècle, naissance à un saint de ce nom, qui alla prêcher l'Évangile dans les Gaules, fut martyrisé et rapporté mort au lieu de son origine. Les

femmes stériles vont en pèlerinage sur sa tombe et reviennent fécondes après avoir bu des eaux de sa fontaine. D'autres saints indiquent par leur nom les vertus qu'on leur attribue. A Brix, saint Jouvin *(Juvenis)* est le protecteur et le conservateur de la jeunesse; saint Clair, à Nacqueville, fait voir clair à ceux dont les yeux sont malades, etc.

La vie de saint Jouvin est ignorée, mais saint Clair a sa légende. Anglais d'origine, il passa la Manche et s'établit quelque temps à Cherbourg, dans une maison située à l'angle de la rue des Moulins et de la place de la Révolution, qui se faisait remarquer, avant qu'on l'eût reconstruite, par des touffes de giroflées à fleurs jaunes, capricieusement éparses sur les murailles. Puis, trouvant la ville trop bruyante, il se retira dans une forêt qui s'étendait à l'ouest de Cherbourg sur la côte, et se fit bâtir un ermitage à Nacqueville. L'ermitage a disparu, mais on a construit sur l'emplacement une chapelle qui existe encore, et autour de laquelle il se tenait autrefois une *assemblée*, la plus fréquentée des environs de Cherbourg. L'assemblée a été transportée depuis sur un autre point du littoral et la chapelle se trouve au milieu de champs cultivés.

Clair avait espéré vivre tranquille dans cette solitude. Il n'en fut rien. Une noble dame s'éprit de lui; Clair ne partagea pas cet amour et s'enfuit en Haute-Normandie, prêchant, évangélisant sur son chemin. Mais là encore la dame le poursuivit, et deux hommes qu'elle envoya à sa poursuite furent chargés de le lui ramener mort ou vif. N'ayant pu le décider à revenir, il lui coupèrent la tête. Le saint la ramassa et l'emporta aux yeux de ses bourreaux effrayés, qui n'osèrent le suivre. On place ce meurtre et ce miracle sur le bord de l'Epte, en 1881, au lieu qui s'est appelé depuis saint Clair-sur-Epte et où fut conclu plus tard le traité par lequel Charles le Simple cédait la Neustrie aux Normands.

La Saint-Clair se tient à présent le 16 juillet. Autrefois c'était le 18, quarante jours après la Saint-Médard. La tradition populaire a établi un lien entre les deux fêtes.

Le jour de la Saint-Médard, saint Clair était allé rendre visite à son confrère. Le soir il était fatigué et pria saint Médard de lui prêter son cheval, pour regagner son ermitage. Saint Médard y consentit; saint Clair avait promis de renvoyer le cheval aussitôt après son arrivée, mais, soit par distraction,

soit qu'il ne fût pas fâché de garder la monture quelques jours encore, il négliga de renvoyer la bête. Saint Médard crut son cheval perdu, il y tenait pour toutes sortes de raisons... et le voilà qui se désole et qui pleure à la pensée qu'il ne le reverra plus. Cela dura jusqu'au jour Saint-Clair; ce jour-là il se rendit à la fête, il rencontra saint Clair qui s'excusa de son mieux, emmena chez lui son confrère, qu'il régala et auquel il rendit sa monture. Mais cette petite aventure a laissé un profond souvenir à saint Médard et si le jour de sa fête ce souvenir lui revient, il ne peut s'empêcher de pleurer et cela dure jusqu'à la Saint-Clair. C'est depuis lors qu'on a remarqué que, s'il pleut le jour de Saint-Médard, il continue à pleuvoir pendant quarante jours de suite. A l'époque de son affliction on faisait tout ce qu'on pouvait pour distraire le saint. Il se prêtait avec bienveillance à ces efforts, mais il ne riait pas de bon cœur. De là un autre proverbe : il rit comme saint Médard, du bout des dents.

Pour ce qu'il y a d'historique dans ces récits, on peut consulter : *Vie du bienheureux Thomas Hélie de Biville, suivie d'un poème du* XIII^e^ *siècle, publié pour la première fois* par M. de Pontaumont. Cherbourg, 1868, in-12; *Mémoires de la Société Acadé-*

mique de Cherbourg, tome V ; *La Normandie romanesque et merveilleuse*, par Mlle Bosquet ; les *Vies des Saints*, etc.

Chez les Russes, la série des quarante jours de pluie commence à la Saint-Sampson (27 juin-9 juillet) et finit le jour du bienheureux Vassili ou Basile, auquel est consacré une bizarre église de Moscou souvent reproduite par la gravure.

VII

LA DEMOISELLE DE GRUCHY ET MARIE BUCAILLE

LA demoiselle de Gruchy (1) ne revient pas de l'autre monde pour tourmenter les vivants ; elle s'est contentée de les tourmenter pendant sa vie.

Le fief de Gruchy où elle demeurait, est à Gréville, non loin de la route de Cherbourg à Beaumont, enfoui dans un massif de hêtres vieux de plusieurs siècles, qui lui forment une avenue. Les bâtiments d'habitation sont disposés à angle droit autour d'une cour assez vaste. La maison de maître, qui n'a qu'un étage, est garnie d'es-

(1) Telle est l'orthographe officielle ; mais dans le pays on prononce Gruchiéi. Le *Journal du sieur de Gouberville* (1553-1562), publié par l'abbé Tollemer (un vol. in-12, 1880), parle à plusieurs reprises d'une famille du nom de Gruchié.

paliers ; le jardin, qui se trouve derrière, est entouré de clématites et autres plantes grimpantes. La chambre de la demoiselle de Gruchy est intacte. On y monte par un escalier de bois assez raide ; la cheminée est très grande, avec un chambranle de granit. Rien de remarquable d'ailleurs.

Mademoiselle de Gruchy était magicienne et connaissait le moyen de se changer en toutes sortes d'animaux. On la rencontrait en belette, en levrette, en gros chien, toujours cruelle et impitoyable, quelque forme qu'il lui plût de prendre. Elle attirait des jeunes gens chez elle, puis, quand elle en était lassée, elle les changeait en animaux comme Circé, ou en plantes comme Alcine. Elle était sans pitié surtout contre ceux qui osaient lui résister ; elle les faisait éventrer et mettait leurs intestins à sécher sur les haies d'aubépine.

Elle avait une peau magique, d'autres disent une haire dont elle se revêtait, et alors on ne pouvait rien contre elle ; il lui suffisait même d'être en contact avec ce talisman pour n'avoir rien à craindre de personne.

Mais, un matin, on la surprit au lit, elle s'élança vers sa haire ; on l'empêcha de la toucher, et alors elle se laissa emmener sans résistance.

Comment fut-elle traitée par la justice? La tradition se tait à cet égard ou plutôt elle la confond avec Marie Bucaille. Ce dernier personnage n'a rien de légendaire. Sa vie et sa mort sont connues. Mais elle n'était pas de Gréville, elle était de Cherbourg, s'appelait Marie Benoît sur son état civil, et dans les accusations portées contre elle, nous ne voyons figurer aucune des cruautés reprochées à Mademoiselle de Gruchy. La seule inculpation commune est celle de sorcellerie. Marie Bucaille passait pour avoir été vue à la même heure en plusieurs endroits différents. Elle ne le niait pas, mais elle prétendait que son bon ange tenait sa place dans la prison pendant qu'elle allait à ses affaires au dehors.

Son histoire ressemble à celle de beaucoup d'autres cas de sorcellerie jugés par les tribunaux ou étouffés avant jugement, au XVII^e siècle. Liée intimement avec un Père Saulnier, son confesseur, elle fut dénoncée par une rivale qui l'avait précédée dans la faveur du prêtre. Celle-ci, chez qui on avait trouvé trente ou quarante hosties teintes de sang, affirma qu'elle les tenait du Père Saulnier et de Marie Bucaille. Tous deux furent traduits pour sacrilége devant le tribunal de Valognes, qui

les condamna à être appliqués à la question ordinaire et extraordinaire, puis pendus après avoir fait amende honorable, la corde au cou, en chemise et pieds nus, devant la principale église de Valognes ; leurs corps devaient être brûlés ensuite et leurs biens confisqués.

Marie en appela au parlement de Rouen. Le jugement fut réformé quant à la peine. Marie Bucaille fut condamnée à passer trois jours de suite par les verges, à avoir la langue percée d'un fer rouge après avoir fait amende honorable, puis bannie du royaume. Elle subit ce terrible supplice à Valognes et se retira à Jersey. Elle revint cependant plus tard se fixer secrètement à Caen, où elle mourut en 1704. La dénonciatrice en fut quitte pour trois années de bannissement. Saulnier avait trouvé moyen de s'échapper.

La tradition se trompe donc complètement en confondant Mademoiselle de Gruchy avec Marie Bucaille. Il a dû s'écouler un siècle tout au moins entre la vie des deux personnages.

Sur Marie Bucaille, voir entre autres : Floquet, *Histoire du parlement de Normandie*, t. V. — Ce que rapporte Digard de Lousta, dans les *Mémoires de la Société académique de Cherbourg*, au sujet de Mademoiselle de Gruchy, est de pure fantaisie.

VIII

L'EXORCISME

AVANT d'être livrées à la justice comme Marie Bucaille, les personnes qu'on accusait de crimes contre la religion étaient ordinairement soumises à des exorcismes, qui avaient quelquefois pour effet de les guérir.

La tradition a conservé les détails d'un exorcisme qui eut lieu autrefois dans l'église de Vasteville. On n'a pas retenu le nom des personnages.

La possédée était une jeune fille. Ordinairement les possédés refusaient d'entrer dans l'église. Celle-ci y était entrée, par exception.

Un prêtre se présente et emploie la formule connue, qui ordonne au démon de se retirer d'une âme chrétienne.

Le démon refuse d'obéir ; il n'obéira qu'à un homme dont la vie a été irréprochable.

— Le monde ignore ta conduite, mais moi je la connais, lui dit le diable par la bouche de la

possédée. Avant d'être ordonné prêtre, tu as séduit une jeune fille et tu l'as rendue mère.

— Il y a vingt ans de cela. J'en ai fait pénitence.

— Dieu ne t'a pas pardonné. Je ne t'obéirai pas.

Force fut d'aller chercher un autre prêtre. Beaucoup refusèrent, craignant de voir mettre au jour leurs fautes cachées. Un vénérable vieillard se décida. Il arrive et prononce la formule connue. Tout le monde est dans l'attente.

— Je ne t'obéirai pas, dit le diable, toujours par la bouche de la possédée.

Tu as laissé condamner un innocent. Un pauvre vieux mendiant a été accusé d'avoir volé. Tu connaissais le voleur, mais c'était ton parent, et le pauvre vieux a été puni.

— J'ai obtenu sa grâce depuis.

— Il a été gracié, mais non innocenté. Tu n'es pas digne qu'on t'obéisse.

On s'adresse au vénérable doyen de la Hague. Il s'avance en s'appuyant sur un bâton et en tremblant un peu. Il prononce la formule de l'exorcisme. On est persuadé cette fois que le diable obéira.

— Tu n'es pas digne qu'on t'obéisse. Tu as volé.

— Moi, grand Dieu !

— Tu as volé un couteau de six liards.

— Je l'ai emporté par mégarde.

— Et tu l'as gardé par négligence ; mais tu l'as gardé sachant qu'il ne t'appartenait pas.

Le doyen dut se retirer. Beaucoup d'autres suivirent. Le diable refusa toujours de s'éloigner.

— Vous perdez votre peine, leur dit-il, je ne crains que le grand rouge.

On se demanda quel pouvait être ce grand rouge. On n'en savait rien. On passa en revue tous les curés et vicaires de l'évêché de Coutances, aucun ne répondait au signalement. On se souvint enfin d'un tout jeune prêtre, fils d'un pauvre cultivateur, ordonné récemment, mais laissé sans emploi à cause de son humble origine. On l'alla chercher, il se fit prier longtemps. On le décida enfin. Pendant qu'il prononçait les paroles de l'exorcisme, la jeune possédée s'agitait et semblait en proie à une vive souffrance.

Le démon confessa enfin qu'il était forcé d'obéir.

— Je ne puis rien aujourd'hui, dit-il au prêtre ; mais je vois naître en ton cœur un sentiment qui me donnera prise sur toi plus tard.

Ce sentiment était celui de l'orgueil qu'éveillait

en lui l'idée d'avoir réussi là où tous les autres avaient échoué.

Mais le diable n'exprima pas toute sa pensée. Il jeta la possédée par terre et s'enfuit en s'appuyant d'une main au linteau supérieur de la porte. Le granit se fendilla et devint noirâtre à l'endroit que le diable avait touché. J'ai vu encore cette pierre il y a une quarantaine d'années ; elle a été remplacée depuis.

B. — TRADITIONS

I

LES FÉES

DANS le nord du département de la Manche, on bat le sarrasin sur le champ même où on le récolte, et ces batteries sont toujours des fêtes. On choisit un beau jour du mois d'octobre. On fait appel aux gens de bonne volonté et le clos est bientôt plein d'hommes, de femmes et d'enfants. Les jeunes garçons et les jeunes filles sont toujours en majorité. On aplatit un coin de terrain pour en faire une aire résistante ; puis en riant, en folâtrant, on va chercher les javelles qu'on a disposées en cônes ou *veillottes*

pour les faire sécher et on les jette sur l'aire. Les fléaux frappent en cadence. Les parfums de la plante à demi-sèche, l'air vivifiant de l'automne, la gaîté naturelle à la jeunesse, produisent leur effet ; on crie, on chante, on se provoque, les enfants se roulent sur la paille rejetée et jouent à cache-cache dans l'intérieur, jusqu'au moment où on la leur enlève pour y mettre le feu. Comme cette paille rougeâtre est encore humide, la fumée est assez épaisse, mais elle se dissipe dans l'air. On s'en amuse, du reste, et l'on danse alentour.

Quand on est fatigué du travail, on s'assied sur la paille parfumée. On vous apporte alors une galette de froment bien blanche qu'on vient de retirer du four et qui fume encore. On y fait entrer du beurre frais, qui fond à mesure ; on fait circuler les gobelets pleins de cidre appétissant, et les gais propos, les histoires de circuler aussi.

Un jour que je me trouvais à une fête de ce genre, je m'amusai à noter les conversations.

— Comme elle est blanche, votre galette, Marie-Jeanne ! On dirait de la galette de fée.

— C'est moi qui l'ai faite et je vous assure que les fées n'y sont pour rien.

— Est-ce que vous en avez mangé, vous, de la

galette de fée ? demanda une jeune fille à la vieille qui avait parlé la première.

— Pas moi ; mais j'ai entendu dire à ma grand-mère qu'elle avait connu une femme qui en avait mangé.

— Et comment les fées lui avaient-elles donné de la galette ?

— On ne parle plus des fées aujourd'hui, continua la vieille, sans répondre à la question, mais on en parlait beaucoup dans ma jeunesse. On dit qu'il n'y en a plus depuis que les prêtres ont eu l'idée de se signer avec la couverture du calice. Autrefois tout en était plein.

— On les voyait ?

— On ne les voyait pas souvent, mais on les entendait chanter et causer entre elles. On les voyait aussi, mais généralement de loin, laver leur linge dans le ruisseau de la vallée du Hubilan, seulement c'était la nuit au clair de la lune.

— Et le jour, qu'est-ce qu'elles devenaient ?

— Je n'en sais rien ; mais il y a sous les falaises des houles qu'on appelle les trous des fées et sur les falaises des endroits qu'on appelle les jardins des fées.

— Mais les grottes des fées sont bien petites

pour loger une famille et dans les jardins des fées il n'y a jamais rien.

— Les fées étaient en effet toutes petites, à ce que l'on disait, et il y avait parmi elles des hommes et des femmes. On ne voyait pas leur travail, elles travaillaient pourtant. Elles venaient parfois la nuit frapper aux portes. Elles ne *prêchaient* pas le patois comme nous, elles *parlaient* français comme à la ville. On les entendait crier :

Prêtez-nous vos timons,
Vos limons,
Vos charrues comme il (1) iront.

Il fallait répondre : Oui, prenez ; autrement elles auraient trouvé moyen de vous faire du mal.

Quand on avait dit oui, elles allaient prendre la charrue à la charretterie et les chevaux à l'écurie, et elles labouraient leurs champs avec. Parfois aussi, elles se servaient des chevaux pour faire des courses. Alors, comme les fées sont des êtres très petits, elles montaient sur le cou et non sur la selle des chevaux et se faisaient des étriers de leurs crins, qu'on trouvait singulièrement emmêlés.

(1) *I, il* sans *s*, est le nominatif pluriel des deux genres.

— Cela arrive encore, dit un jeune garçon.

— Quelquefois en entrant dans l'écurie le matin on voyait les chevaux harassés, mais tout était parfaitement en ordre. Les fées étaient très soigneuses, et si l'objet qu'on leur prêtait était quelque peu gâté, on le retrouvait en bon état.

On les entendait aussi parfois dans le jour. Une de mes arrière-tantes entendit une fois une fée qui invitait ses compagnes à une fête :

« Madame à longues oreilles, Madame à longues mamelles, venez-t-à mes noces. »

Il faut vous dire que quelques-unes avaient les seins tellement longs, qu'elles les rejetaient par dessus leurs épaules pour donner à têter à leurs petits, qu'elles portaient sur le dos.

— Et la galette des fées, vous n'en parlez pas ?

— Attendez. Il y avait un jour d'été des gens qui glanaient du lin. C'était une belle journée, les alouettes chantaient, les mériennes dansaient. A un moment où tout le monde se taisait, on entendit une voix de femme qui criait :

— Le four est chaud.

— Aurons-nous de la galette ? demanda une femme en riant.

On ne répondit pas, et elle eut peur d'avoir eu

la langue trop longue. On continua à glaner le lin en silence. Quand vint le moment de se reposer, on s'assit à l'ombre d'un grand chêne et l'on alla chercher dans la haie, le pain, le beurre, le cidre qu'on avait mis au frais dans la fougère. A côté des provisions déposées, on trouva une belle serviette blanche, et dans la serviette une belle galette de pain blanc, toute chaude, du beurre bien frais, sans sel, dans un petit pot, et un couteau pour couper la galette. C'était la fée à qui on avait demandé de la galette qui avait apporté tout cela. On se partagea le présent de la fée, on mit du beurre dedans et on se régala bel et bien. Puis, quand tout fut mangé, on remit soigneusement le pot et le couteau dans la serviette, on reporta le tout dans la fougère, à l'endroit où on l'avait trouvé. Un moment après on retourna voir; il n'y avait plus rien.

— Et elle était bonne, la galette?

— Excellente. Celle qui racontait cela disait qu'elle n'en avait jamais mangé de meilleure.

— C'est égal. Je sais bien qui n'en aurait pas mangé, dit une jeune fille.

— On assure pourtant que les fées étaient méchantes, dit une voix.

— Méchantes, non ; mais quand elles avaient demandé des choses raisonnables, si par mauvaise volonté on ne voulait pas les leur accorder, elles punissaient parfois ces gens peu obligeants. Il y a au pied de la falaise une fontaine qu'on appelle la Fontaine aux Fées. Un méchant garçon s'amusa un jour à y porter des ordures, si bien que l'eau était trouble et puante. Puis il se cacha pour voir ce que diraient les fées.

Une fée arriva bientôt, et voyant l'eau infectée, elle poussa un cri de colère. D'autres fées accoururent, probablement, car il ne vit rien ; mais il entendit une voix fine qui disait : A celui qui a troublé notre eau, que souhaitez-vous, ma sœur ?

— Qu'il devienne bègue et ne puisse articuler un mot.

— Et vous, ma sœur ?

— Qu'il marche toujours la bouche ouverte et gobe les mouches au passage.

— Et vous, ma sœur ?

— Qu'il ne puisse faire un pas sans... respect de vous... sans tirer un coup de canon.

Les trois souhaits s'accomplirent, et voilà mon gas qui bégaie, tient toujours sa bouche ouverte et, quand il court, fait entendre un feu de file.

Il alla bien vite retirer les ordures ; il arrangea joliment la fontaine et demanda pardon aux fées. Les fées lui pardonnèrent, pas tout de suite, pourtant. Peut-on dire que c'est de la méchanceté, cela ?

— On dit qu'elles changeaient quelquefois les enfants au berceau ?

— Cela arrivait, mais c'était la faute des mères. Les fées n'avaient de pouvoir sur l'enfant que si la mère avait oublié de le signer dans son berceau avant de le quitter. Dans ce cas, les fées prenaient quelquefois l'enfant qui était dans le bers et mettaient un des leurs à la place.

— Est-ce qu'elles avaient soin de l'enfant enlevé ?

— Je n'en sais rien, je le suppose. Mais on reconnaissait que l'enfant était un petit fêtet en ce qu'il mangeait beaucoup et ne grandissait pas.

Une femme avait élevé ainsi un petit fêtet. Les années se passaient et il était toujours petit. On pensait que ce pouvait bien être un fils de fée et qu'il était beaucoup plus vieux qu'il n'en avait l'air. Pour l'éprouver, on alla ramasser une grande quantité de coquilles de flies (1) ; on les remplit

(1) Mollusque univalve, comestible, c'est la *patella vulgata* des naturalistes.

d'eau et on les rangea autour du feu ; l'eau ne tarda pas à bouillir. L'enfant regardait tout ce manège. A la fin il s'écria :

« J'ai vu sept fois brûler la forêt d'Ardenne ; mais jamais je n'avais vu tant de petits pots bouillir. »

Il n'y avait plus à s'y tromper. L'enfant était vieux, très vieux, c'était un fêtet.

— Une drôle d'éprouvette !

— J'en conviens ; mais je n'invente pas, je répète ce qu'on m'a dit.

— Et la mère retrouva-t-elle son enfant ?

— Il paraît que oui ; mais je n'ai jamais entendu la fin de l'histoire. On prétend que cela portait bonheur d'élever un fêtet dans une maison. Enfin il n'y a plus de fées, c'est dommage.

— Pourquoi dommage ?

— Parce qu'elles ne faisaient de mal qu'à ceux qui le voulaient bien et qu'elles rendaient souvent des services. Une pauvre femme se désolait un jour de voir son fils mourant. Tout à coup la pierre du foyer se soulève, une main met une petite bouteille sur l'âtre.

— Faites-lui boire cela, dit une voix.

— La femme obéit?

— Elle obéit et s'en trouva bien. Huit jours après son fils était sauvé.

— Bonnes gens, si nous achevions notre besogne? dit le propriétaire du sarrasin.

Tout le monde se leva, au grand désappointement des enfants que ces histoires intéressaient. On but encore une tournée de cidre et l'on se remit à l'ouvrage.

Les fées de la Basse-Normandie sont les mêmes que celles de la Bretagne, et les actes qu'on leur attribue dans les deux pays sont tout à fait analogues.

L'épreuve tentée pour reconnaître le petit fêtet ne diffère que par les détails. Dans un chant breton qui figure dans le recueil de M. de la Villemarqué, une femme, qui croit voir un fêtet dans un enfant qu'elle élève depuis longtemps sans qu'il grandisse, feint de préparer dans une seule coque d'œuf le repas de dix laboureurs.

— Pour dix dans une seule coque, ma mère ! s'écria l'enfant.

« J'ai vu l'œuf avant de voir la poule blanche, j'ai vu le gland avant de voir l'arbre. J'ai vu le gland et j'ai vu la gaule, j'ai vu le chêne au bois de Brézal, mais je n'ai jamais vu pareille chose... »

La tradition que Mademoiselle Bosquet rapporte dans sa *Normandie romanesque et merveilleuse,* tient le milieu entre celle de M. de la Villemarqué et la nôtre.

La femme casse une douzaine d'œufs et en range les coques devant le feu ; l'enfant s'écrie :

« Oh! que de petits pots de crême! oh! que de terrines de lait! »

Dans les deux récits, la femme bat rudement le petit fêtet; sa mère accourt à ses cris, le reprend et rend à la femme l'enfant qu'elle lui avait enlevé.

II

GOUBLINS ET TRÉSORS

JUSQU'A une époque encore peu éloignée de nous, il n'y avait pas de château, pas de maison importante qui n'eût son goublin ou démon familier. Les goublins, pas plus que les fées ne rentrent dans le système chrétien. La religion de Jésus n'assigne aucune place à ces êtres, inférieurs à l'homme à quelques égards, supérieurs à lui à quelques autres. Il y a dans ces croyances un reste des anciennes religions qui a persisté à travers la nouvelle. Le goublin se retrouve partout en Europe, domovoï en Russie, troll en Allemagne et en Norwége, poulpiquet en Bretagne; il porte deux noms au nord du département de la Manche. Près de la pointe de la

Hague, à Auderville, il s'appelle drôle, nom qui n'est autre que troll prononcé à la française, et, dans le reste de la province, goublin, mot identique à l'anglais « gobelin ». Dans l'Europe méridionale, le goublin est un lutin.

Le goublin n'est pas méchant, il est espiègle. Le jour, il prend toutes sortes de formes. C'est un gros chien qui vient se chauffer au coin du feu, c'est un lièvre ferré qui se promène sur un pont, c'est un cheval blanc qui apparaît dans le pré, c'est un gros matou noir qui ronronne près du feu et se laisse parfois caresser.

Le goublin du Val-Ferrand, à Gréville, apparaissait ordinairement sous la forme d'un lièvre familier. Il venait se chauffer au feu pendant qu'on cuisait le soir la chaudronnée de pommes de terre. Il assistait à la fabrication du pain, et, à chaque cuisson, on lui faisait une galette que l'on mettait en dehors de la fenêtre. Si on l'oubliait, on en avait pour quinze jours de tapage dans la maison. Ceci se passait il y a environ soixante ans.

Le lutin du fort d'Omonville-la-Rogue était encore plus familier, mais il était aussi plus espiègle. C'était parfois un mouton blanc; d'autrefois un petit chien qui se couchait sur la jupe

de la jeune fille de la maison et se faisait traîner. La nuit, on l'entendait tourner le rouet, laver la vaisselle. Dans la cour, c'était souvent un veau que l'on voyait apparaître à l'improviste. D'autres fois, c'était un lièvre qui s'amusait tout à coup à partir au galop avec du feu sous le ventre. Parfois c'était un gros chien noir, qui faisait sa ronde le soir en grondant. La jeune fille s'était prise d'amitié pour lui ; il s'amusait à lui jouer toutes sortes de tours plaisants. Elle voyait à terre un peloton de fil, par exemple, elle le ramassait en se reprochant sa négligence ; tout à coup le peloton de fil éclatait de rire dans ses mains et sautait à terre. C'était le goublin qui s'ébattait. Chez les Fleury de Jobourg, le goublin prenait ordinairement la forme d'un lièvre familier qui se laissait caresser comme un chat.

La présence d'un goublin indique généralement le voisinage d'un trésor. Tout trésor oublié depuis cent ans est placé sous la surveillance d'un goublin. Mais le trésor peut être révélé aussi par d'autres indices. Dans un herbage voisin du hameau Fleury, à Gréville, près d'une de ces colonnes de pierre que l'on place au milieu des champs pour que les bestiaux viennent s'y frotter

quand ils sont démangés, on voyait souvent une belle cruche de cuivre luisante, qui disparaissait quand on venait à s'en approcher. Dans un carrefour voisin, on voyait une femme établie à filer. Quand on allait auprés, le rouet devenait de feu, puis disparaissait et la femme aussi. Dans une maison de Gréville, une femme qui était couchée dans son lit voit tout à coup une demoiselle apparaître à une de ses fenêtres, traverser la chambre et sortir par la fenêtre opposée sans bruit et sans rien casser. D'autres fois, cette même femme, en se réveillant dans la nuit, voyait un petit homme installé à filer au milieu de la chambre ; si elle se dressait sur son lit et lui adressait la parole, fileur et rouet disparaissaient. Tout cela indiquait qu'un trésor était caché dans la maison. On le chercha longtemps, mais on ne parvint pas à le découvrir.

Dans certaines maisons *goublinées,* on est réveillé au milieu de la nuit par un tapage épouvantable ; les portes s'ouvrent et se ferment avec violence, on entend des corps lourds dégringoler par les montées. Les chaudrons, les poêles, les cruches de cuivre se choquent violemment. Dans la cuisine, on entend des bruits d'assiettes et de verres

cassés. Le lendemain matin, on va voir : tout est en place, rien n'a bougé.

Généralement les goublins sont silencieux ; mais il y en a qui parlent. Il y en avait un au hameau Fleury, à Gréville, qui avait le don de la parole. On l'avait nommé Gabriet et il connaissait très bien son nom. Il prenait diverses formes ; c'était tour à tour un chien, un chat, un veau. On n'en avait pas peur. On lui parlait ; il comprenait, il répondait même quelquefois ; mais il ne causait jamais familièrement.

Une nuit, il réveille la maîtresse de la maison. Il avait levé la pierre du foyer : « Voilà de l'argent, disait-il, viens le prendre. » Elle aurait bien voulu aller voir, mais la peur l'emporta ; elle resta dans son lit. Bien lui en prit. Gabriet lui dit plus tard : « Tu as bien fait de ne pas venir. J'allais te mettre sous la pierre. »

Il ne trompait pas toujours. Un des fils de la maison s'appelait Desmonts (Fleury-Desmonts, car alors on donnait des noms de seigneurie aux aînés de la famille, le plus jeune gardait seul le nom héréditaire). Une nuit, Desmonts s'entend appeler : Desmonts, Desmonts, ton cidre jette.

Desmonts reconnut la voix de Gabriet ; il

craignit un piège et ne bougea pas ; il s'en repentit : le lendemain, quand il entra au cellier, il trouva un de ses tonneaux presque vide, parce que la chantepleure avait été mal fermée.

Quand les goublins ne s'en tiennent plus aux simples espiégleries, c'est qu'ils s'ennuient de garder le trésor qu'on leur a confié, qu'ils désirent qu'on le découvre et qu'on les délivre, mais ils n'ont pas le droit d'enseigner le lieu précis où il se trouve. C'est ce qui explique comment les recherches sont souvent infructueuses. Le trésor gardé par Gabriet fut longtemps cherché inutilement parce qu'il n'était pas dans la maison, mais dans une de ses dépendances, dans une grange dont on ne se servait pas. Cette grange, les Fleury la louèrent aux Polidor. Ceux-ci trouvèrent le trésor dans un mur, mais ils ne s'en vantèrent pas. Le trésor « levé », Gabriet disparut.

Le trésor une fois découvert, il reste encore certaines conditions à accomplir pour pouvoir s'en emparer sans danger. Il faut d'abord l'entourer d'une tranchée pour que le goublin ne soit pas tenté de l'emporter ailleurs ; il faut ensuite enlever soigneusement la terre qui l'entoure, et enfin il

faut trouver quelqu'un qui « lève le trésor ». Celui-là est condamné à mourir dans l'année. On prend ordinairement à cet effet un vieux cheval hors de service, dont on fait le sacrifice volontiers. Une dame Henry, de Gréville, qui avait découvert dans un trou de son escalier un vieux pot de terre contenant une somme de quinze cents francs et l'avait tiré elle-même de là, mourut dans l'année. C'était en 1770. On n'a plus entendu parler depuis de trésors découverts.

Les monuments mégalithiques, dolmens, menhirs, galeries couvertes, passent pour renfermer des trésors. On raconte à Beaumont que des Cherbourgeois qui étaient venus dans la lande à la recherche d'un prétendu trésor, travaillèrent longtemps et ne trouvèrent rien. Comme ils revenaient, ils aperçurent dans un arbre un homme, « pas plus gros qu'un rat », qui se moquait d'eux et leur criait : Fouah ! Fouah !

La plupart de ces récits ont été recueillis, soit au hameau Fleury à Gréville, soit à Omonville-la-Rogue, dans la famille Pouppeville.

III

L'APPRENTI SORCIER

Pierre Hâtain retournait un soir de Flottemanville à Gréville. Il ne pleuvait pas, mais il faisait très bas, il n'y avait point de lune. Quand il arrive au pied de la lande de Flottemanville, voilà qu'il entend un grand bruit sur la hauteur, comme si diverses bêtes se querellaient. Il y avait des renards, des putois et autres animaux semblables. On entendait comme des chevaux au galop. Quoiqu'il eût grand'peur, il s'approcha. Le bruit cessa tout à coup; il ne vit plus, il n'entendit plus rien. Il redescendit et *chassa* (continua) son chemin. Il n'était pas très rassuré; à la barrière de la lande, disait-on, on voyait souvent un taureau écorché vomissant des flammes. Puis il avait à passer par une cavée, et l'on prétendait qu'entre les hêtres qui formaient une haie bien au-dessus du chemin, des têtes de veau, la gueule enflammée, apparaissaient souvent en poussant d'horribles mugissements. Il passa la

barrière sans rien voir ; il avait déjà parcouru une partie de la cavée en pataugeant dans le ruisseau qui courait au milieu et il se croyait hors d'affaire, lorsqu'il entendit un bruit dans les arbres, comme si un objet tombait de branche en branche. Il s'était fait une éclaircie dans le ciel, cela le rassurait un peu. Il s'approcha tout en tremblant de ce qui venait de tomber. C'était un homme tout nu !

— Qu'est-ce que vous faites là, l'ami ?

— C'est toi, Pierre Hâtain ; ne me vends pas, je t'en prie, dit l'homme tout nu.

— Qu'est-ce que tu fais là, dans le haut de la nuit ? lui dit Hâtain, qui l'avait reconnu à la voix. Où sont tes hardes ?

— Je t'en prie, mon petit Pierre, ne dis à personne que tu m'as vu ici.

— Et pourquoi es-tu là ! Tu n'es pas venu pour bien faire, j'imagine ?

— Ni bien ni mal. Je t'assure. Mais jure-moi que tu ne parleras de cela à personne ?

— Jure-moi d'abord que tu n'avais aucune mauvaise intention en venant ici.

— Je te le jure.

— Soit, je ne te nommerai pas. Mais dis-moi

ce que tu allais faire dans les arbres, dans le costume d'Adam, notre premier père.

— Eh bien! j'allais au sabbat, puisqu'il faut te le dire, au sabbat des sorciers, là-haut sur la lande. Tu viens de par-là; est-ce que tu n'as rien entendu, en passant?

— Si; j'ai entendu comme un grand *raout* de bêtes qui se disputaient.

— Justement. Il y a des gens qui se changent en bêtes pour y aller. Il y en a là que tu connais bien, et tu serais bien étonné si je te les nommais.

— Mais qu'est-ce qu'on fait là?

— On danse, on chante, on s'amuse, on boit. Il y a de jolies filles, on complote de bons tours à jouer. Je te répète ce qu'on m'a dit, car je n'y ai jamais été; j'y allais aujourd'hui pour la première fois.

— Mais le diable y vient?

— Vère, mais il ne fait de mal à personne. Il paraît qu'on s'y amuse bien.

— Mais pourquoi es-tu tout nu?

— C'est l'uniforme. Il faut se mettre tout nu, nu comme un ver, sans quoi on ne pourrait pas voler.

— Tu es venu ici en volant?

— C'est-à-dire que j'ai essayé, mais j'ai été un sot. J'ai voulu m'envoler et je suis tombé dans les branches. Vois-tu, pour voler, il faut se frotter d'une graisse.

— Quelle graisse?

— Dame! on me l'a donnée.

— Qui te l'a donnée?

— Je ne peux pas te le dire, j'ai promis de me taire. On dit que c'est de la graisse d'enfant mort sans baptême; je n'en sais rien. Arrivé dans le bois, j'ai tiré mes hardes, je les ai cachées dans la haie, ici tout près, nous allons les retrouver; puis je me suis frotté. On m'avait dit de m'élancer en criant : *Pic* par *sus* feuilles!

— Eh bien?

— Eh bien, je me suis lancé dans l'air, mais la langue m'a fourché. J'ai crié : *Pic* par *sous* feuilles! et je suis tombé dans les branches par *dessous* les feuilles et non par *dessus*.

— Et à présent tu ne peux plus t'envoler?

— Non, je n'ai plus de graisse, et quand la graisse vous manque, impossible d'aller plus loin. C'est fini pour cette nuit.

— Sais-tu que c'est un vilain péché que tu as

voulu commettre là? Les magiciens, je les comprends, ce sont des savants qui font des prodiges parce qu'ils connaissent les secrets de la nature. Mais je ne comprends pas qu'on s'abaisse à être sorcier, car vous baisez le derrière du diable au sabbat?

— Je n'en sais rien.

— Comment un homme de bon sens, un homme d'esprit comme toi peut-il faire de pareilles choses?

L'apprenti sorcier retrouva ses habits où il les avait laissés. Pierre Hâtain le ramena chez lui, et tous deux allèrent dormir. Ce qu'il y a de curieux, c'est que le lendemain l'apprenti sorcier prétendit avoir dormi toute la nuit et soutint qu'il ne se souvenait de rien.

IV

LE CHIEN

C'ÉTAIT en hiver, le soir. Un certain nombre de voisins et de voisines étaient venus faire la veillée chez Jean des Domaines. Dans la vaste cheminée, un feu de

fougère et d'ajoncs brûlait en pétillant et en répandant une fumée qui ne s'envolait pas toute par son conduit naturel. Sur le feu un vaste chaudron chauffait, plein de pommes de terre que l'on faisait cuire pour les « vêtus de soie. » — C'est ainsi qu'on appelle les cochons, quand on veut parler avec respect. — A l'un des angles de la cheminée le maître de la maison fabriquait un bingot, sorte de corbeille composée de boudins de paille, liés de tiges de ronces fendues et flexibles. A l'autre angle, son vieux père, que son âge dispensait du travail, un bonnet de laine rouge et bleue sur la tête, regardait, et se taisait le plus souvent, mais sortait quelquefois de son silence pour lancer un mot piquant qui faisait éclater le rire sans qu'il perdît lui-même son sérieux. A côté de lui, le plus jeune fils raccommodait son fouet. La dame du logis, debout, allait et venait, donnant des ordres en disposant dans des terrines le lait rapporté de la traite du soir, enlevant la crème qui s'était formée sur le lait déjà reposé, que l'on accumulait dans une *chiraine* en attendant qu'il y en eût suffisamment pour faire du beurre, tandis que le lait écrémé était versé dans un chaudron pour la nourriture des veaux. Les veilleurs et

veilleuses étaient groupés autour d'une lampe de fer de forme antique, fixée par une pointe dans un *bégaoud*, grand bâton orné d'un pied et percé de trous dans lesquels on enfonçait, à la hauteur voulue, le manche pointu de la lampe. Les femmes cousaient, les jeunes gens teillaient du chanvre ou dépouillaient des joncs de leur écorce afin d'en tirer la moelle pour faire des mèches. Une servante, agenouillée ou plutôt assise sur ses talons au milieu de l'âtre, entretenait le feu. De temps en temps un gobelet plein de cidre circulait à la ronde. On chantait, on causait, on contait des histoires qui faisaient rire ou qui faisaient peur. Le vent soufflait bruyamment dans la cheminée. On entendait la pluie tomber, lourde et régulière, au dehors, et l'on se sentait heureux d'être à l'abri.

Un homme entra en refermant brusquement la porte comme quelqu'un qui se dépêche.

— Bonsoir, bonnes gens! Il fait meilleur ici que dehors, allez!

— Ah! c'est vous, Jacques Léveillé, venez ici vous sécher.

Tout en s'approchant du feu, il secouait son chapeau, que la pluie avait fortement maltraité.

— Dites donc, Jacques, dit un petit garçon, quand votre chapeau fera des petits j'en retiens un.

— Venez, brave homme, lui dit Jean des Domaines; chauffez-vous, il y a un peu de fumée, mais on n'en meurt pas.

— Mieux vaut chaude fumée que froid vent. Le fait est qu'il pleut à ne pas mettre un chien dehors.

— A propos de chien, qu'est donc devenu Nerchibot? Il n'est pas là ce soir.

— Non, il a peut-être eu peur de la pluie.

— Qu'est-ce que c'est que ce chien? D'où vous vient-il?

— Je n'en sais rien; il s'est *arruelé* comme ça chez nous.

— Il y a peut-être dans la maison un trésor qu'il est chargé de garder.

— Je ne crois pas. Il y a longtemps que la maison existe, on n'y a jamais rien vu.

— C'est cent ans après l'enfouissement du trésor que le goublin se montre, dit une voix.

— Nerchibot, d'ailleurs, n'a pas l'allure d'un goublin. Il est triste comme un chien qui a perdu son maître, un boustolier de la Saint-Nazé, peut-

être, à qui il sera arrivé malheur ou qui l'aura oublié. Il entra ici un soir, efflanqué, affamé. On lui donna des pommes de terre destinées aux cochons, il se jeta dessus. On eût dit qu'il n'avait pas mangé depuis huit jours. Et depuis lors il revient tous les soirs, il mange et s'en retourne, mais parfois il vous regarde avec des yeux quasi humains.

En ce moment un chien aboya à la porte, on lui ouvrit. D'un bond il s'élança au milieu de la salle, il était tout dégouttant d'eau. Après s'être un peu secoué, il se dirigea vers Jean des Domaines en remuant la queue, puis il se coucha dans l'âtre.

Il avait l'air d'être chez lui. Tout en se chauffant, il regardait les veilleurs comme pour les reconnaître.

— Drôle de bête tout de même ! dit Jacques Léveillé. Si j'étais de vous, je l'éprouverais pour voir si c'est un vrai chien.

— L'éprouver? Comment?

— Défunt ma mère m'a raconté ce qui lui arriva une fois en *puchant* la lessive. C'était à Flamanville. Il y avait sur le feu une grande timbale remplie d'eau bouillante. Tout à coup un

bruit se fait dans la cheminée, puis il en tombe une *trivelaine* de chats gris, noirs, rouges et blancs.

— Elle eut bien peur?

— Pas trop. Qu'est-ce que ces chats pouvaient lui faire? Ils paraissaient gelés.

— Chauffez-vous, minets, leur dit-elle.

Les chats ne se firent pas prier; ils s'installèrent près du feu, au bord des cendres, et se mirent à ronronner de satisfaction.

Ma mère attendait ce qui allait arriver. Comme vous, Franchinot, elle pensait à un trésor, et cela lui aurait fait bien plaisir, à la pauvre vieille! Mais Bonnin Mongardon, qui puchait avec elle, eut l'idée d'éprouver si c'était de vrais chats, des goublins ou des sorciers. Elle leur jeta de l'eau bouillante sur le dos, les chats se sauvèrent en soufflant et elle ne les revit plus.

— Il n'y a rien là de drôle.

— Non, mais ce qu'il y avait de drôle, c'est que le lendemain il y avait plusieurs gens du village qui n'osaient se montrer parce qu'ils avaient été brûlés. Ils s'étaient changés en chats pour faire une farce à ma mère, mais c'est eux qui avaient été attrapés. Il y a des herbes qui, lorsqu'on en mange, peuvent vous tourner en

toutes sortes de bêtes. Moi qui vous parle, j'ai connu à Flamanville un homme qui se mettait en mouton et allait se promener comme ça sur les falaises.

Tous les yeux se tournèrent vers le chien avec une certaine inquiétude. Il semblait écouter, mais il ne bougea pas.

— Ici, à Gréville, au hameau Fleury, dit un jeune garçon, il y avait un gros chien noir qui venait aussi se chauffer au coin du feu. Un domestique imagina de faire rougir la pierre sur laquelle le chien s'asseyait tous les soirs. Il se brûla. En voyant entrer le domestique qui lui avait fait ce tour, il le reconnut, il se jeta sur lui et voulait le faire sauter par la fenêtre. Le domestique appela au secours, plusieurs personnes accoururent, le chien se sauva et depuis on ne le revit plus. Mais on est bien sûr que c'était quelqu'un du voisinage qui s'était changé en chien pour voir ce que les gens diraient.

On raconta encore plusieurs histoires de ce genre. Les uns y croyaient, les autres s'en moquaient. Quelqu'un fit remarquer que la pluie avait cessé et qu'il était déjà tard. Chacun avait fini la tâche qu'il s'était imposée. On se retira.

La maîtresse de la maison et les servantes allèrent en haut préparer les lits, et Jean des Domaines resta seul avec le chien.

Celui-ci, après avoir mangé les pommes de terre qu'on lui avait données, s'était installé dans un coin de l'âtre et ne paraissait pas disposé à sortir.

— Est-ce que tu vas coucher là? lui dit Jean des Domaines.

Le chien le regarda, étendit les pattes en avant comme pour indiquer qu'il voulait s'établir là à demeure.

— Veux-tu bien t'en aller? lui dit Jean des Domaines d'un ton de menace.

Le chien le regarda d'un air suppliant et s'arrangea encore mieux pour dormir à son aise.

Jean des Domaines, impatienté, lui donna un coup de pied.

— Je te ferai bien partir.

— Ah! mon père, lui dit le chien d'une voix humaine, si vous saviez en quel état je suis réduit, vous auriez pitié de moi.

Jean des Domaines recula abasourdi.

— Un chien qui parle! qu'est-ce que cela veut dire, mon Dieu?

— Cela veut dire, mon père, qu'au séminaire où vous m'avez envoyé pour étudier et où vous me croyez toujours, j'ai lu dans un livre que j'ai trouvé ouvert chez le supérieur, un jour qu'il était absent, et je me suis senti tout à coup devenir chien. J'ai erré pendant quelque temps, puis un beau jour je me suis dit qu'il valait mieux revenir chez vous, mon père, et me voilà.

Jean des Domaines avait bien entendu raconter des histoires de ce genre. On lui avait bien dit que tous les prêtres ont un livre mystérieux, le grimoire, qui produit des effets fort étranges quand on le lit. On lui avait bien dit que le curé de Jobourg, pour avoir lu un pareil livre, était resté trois jours en enfer, mais comme au retour il n'avait pu en dire que ce que tout le monde en disait, Jean ne croyait pas à ces métamorphoses, il ne croyait pas à ce voyage. Et voilà maintenant que ce chien lui parlait et prétendait être son fils !

— Mais si ce que tu dis là est vrai, que faire pour te rendre la forme humaine ?

— Ce n'est pas très difficile, mon père. Il faut défaire ce que j'ai fait, *délire* ce que j'ai lu, c'est-à-dire le lire à rebours. C'est ce qu'on a fait pour rappeler le curé de Jobourg.

— Mais où est le livre que tu as lu?

— A Sottevast, chez le supérieur du séminaire.

— Mais il faudrait retrouver la page?

— J'ai laissé le livre ouvert.

— Mais si on lisait un autre passage que celui que tu as lu, n'arriverait-il pas malheur?

— Oui, le lecteur pourrait aussi être changé en bête ou aller en enfer. Mais il faut se mettre à deux. Si l'un des deux voit son camarade disparaître, il *délit* le passage et l'autre revient ou reprend sa forme.

— Malheureux enfant! Reste ici. On te nourrira. Ne dis rien à ta mère. J'irai à Sottevast et je tâcherai d'arranger tout cela. Dors en attendant.

Le lendemain, Jean des Domaines prit un prétexte et s'en alla à Sottevast. On retrouva le livre et la page, et son fils reprit la forme humaine. Mais il se promit bien de ne plus lire au hasard les livres inconnus qui se trouveraient sous sa main.

V

LE VAROU

L y a dans la commune de Gréville trois vallons parcourus chacun par un ruisseau qui se rend à la mer. Entre deux ce sont des hauteurs qui se terminent par des falaises.

La première de ces dépressions de terrain, en venant de Cherbourg, est la vallée du Hubilan, qui était autrefois le domaine favori des fées.

La seconde est la vallée du Câtet, qui aboutit près du trou de Sainte-Colombe.

La troisième est le Val-Ferrand, qui aboutit à la mer en un endroit qu'on appelle le Douet-du-Moulin.

Ce vallon est le plus boisé et le plus sauvage des trois. Il a aussi sa légende.

Le vallon est profond. A mi-hauteur, du côté Est, s'élève une habitation perdue au milieu de grands arbres; derrière et à côté, des jardins et des champs en pente rapide; dans la vallée même, un moulin.

C'est très pittoresque, mais très isolé. Les mai-

sons les plus voisines sont à près d'un kilomètre de là. Quand le moulin marche, quand l'eau qui tombe d'en haut fait tourner les roues à grand bruit, on aurait beau crier, on ne serait pas entendu.

C'est ce qui arriva au milieu du XVIIIe siècle à un M. de Rikmé, qui était venu s'y établir. Il fut assassiné à coups de hache, et la même hache servit à tuer le meunier dans son moulin. C'était au milieu du jour. Tout le monde était à travailler aux champs. Personne n'entendit, ou du moins si l'on entendit, si l'on vit les meurtriers, qui étaient en même temps des voleurs, personne n'en dit rien.

On eut recours, en désespoir de cause, à un moyen qu'on employait quelquefois avec succès pour découvrir les crimes cachés. Un dimanche, dans toutes les églises du pays, on lut en chaire un *monitoire* où les faits étaient relatés et où on sommait, au nom de Dieu, les auteurs, victimes ou témoins du crime, de déclarer ce qu'ils savaient, sous peine, s'ils ne le faisaient, d'encourir l'excommunication majeure. Le monitoire était lu trois dimanches de suite, avec un appareil propre à frapper les fidèles de terreur. A la fin de la

troisième lecture, le prêtre, après avoir adressé une dernière et solennelle sommation à ses auditeurs, jetait à terre le cierge qu'il tenait à la main et l'éteignait en marchant dessus. « Tout est consommé, disait-il, l'excommunication est encourue. Les auteurs du crime, les témoins qui ne se sont pas déclarés sont rejetés de l'Église. »

La terreur fut profonde à Gréville quand le prêtre fulmina cette excommunication, mais personne ne bougea. Les meurtriers ne se trouvaient pas dans l'église; il y avait pourtant dans l'auditoire quelqu'un qui, sans avoir participé au crime, en avait été le témoin involontaire. Si on l'avait regardé, sa pâleur en ce moment aurait pu faire deviner la vérité, mais personne ne le regarda, et quand il sortit de l'église il était redevenu assez maître de lui-même pour ne pas attirer l'attention sur lui.

Cet individu était un valet de ferme appelé Gliauminot. Il couchait habituellement dans la grange, où il s'était fait un lit dans le blé. Une nuit, comme il dormait, — c'était la nuit de Noël, pendant la messe de minuit, au moment où les animaux s'agenouillent, dit-on, dans les étables, — il lui semble tout à coup que quelque chose

de lourd se jette sur son dos ; il se lève, ouvre la porte et voilà que, malgré lui, — il l'a assuré plus tard, — il se met à courir comme un fou à travers les mares, les cavées, les fondrières, les ronces et les buissons, marchant devant lui sans pouvoir s'arrêter, sans pouvoir se diriger et emporté par une force irrésistible. Arrivé à un carrefour à quatre chemins, il se sent cinglé de sept coups de fouet vigoureusement appliqués. Il en est de même à chaque carrefour, mais il ne voit personne. C'est une main invisible qui le frappe.

Il se croise avec plusieurs de ses connaissances ; il les reconnaît, mais elles ne le reconnaissent pas ; il veut leur parler, les sons s'arrêtent dans sa gorge, il ne peut articuler un seul mot. Et puis ces rencontres sont rares. Les chemins par où on le fait courir sont si déserts, si impraticables, que presque personne n'y passe.

Gliauminot était valet chez les Vertbois. Un valet qui avait à lui parler alla le chercher à la grange de très bonne heure ; il fut étonné de ne pas le trouver, mais il fut bien plus étonné encore quand, au bout d'un moment, il le vit arriver, brisé, éreinté, les mains ensanglantées et crotté jusque par dessus la tête.

— D'où arrives-tu? lui dit-il. On dirait que tu viens de porter le varou.

— Eh bien!... tu me promets le secret?

— Certainement.

— Eh bien! tu as deviné : je viens de porter le varou. Voilà ce que l'excommunication m'a valu. Et j'en ai comme ça pour un mois, jusqu'à la Chandeleur. N'en dis rien, surtout, il ne faut pas qu'on le sache. Mais toi, si tu me rencontrais, par hasard, — il faut que ce soit par hasard, — sais-tu ce que tu devrais faire?

— Oui, il faudrait sauter sur toi et te « faire du sang » entre les deux yeux.

— Si le sang coulait, ne fût-ce qu'une goutte, je serais délivré. Seulement il faudrait être très adroit. Si tu ne réussissais pas, ma peine serait doublée.

— Ah! ça, il paraît que vous êtes plusieurs à porter le varou, car voici ce qu'on m'a raconté pas plus tard qu'hier.

Au carrefour qui est entre Gréville et Nacqueville, un domestique trouva, la semaine dernière, un habit de bure en bon état, il le prit. Mais la nuit d'après il fut réveillé par une voix qui lui ordonnait de reporter l'habit où il l'avait trouvé.

Il le reporta. Un homme qui l'attendait là lui dit: Tu as bien fait de le rapporter, sans cela c'est toi qui aurais couru à ma place.

— C'est qu'il avait eu trop chaud et qu'on lui avait permis d'ôter ses habits pour mieux courir. Au reste, si je suis coupable, je suis le moins coupable de tous, et il n'est pas juste que je sois puni tout seul.

— Tu sais donc le secret du Vaouferand ?

— Eh bien ! oui. J'étais là, pas loin, j'ai tout vu, mais je n'ai pas osé, je n'oserais pas encore le dire. C'est toujours les pauvres qui souffrent des sottises des grands personnages. Ça me fait plaisir d'apprendre que d'autres que moi sont punis.

Le valet fit sa peine, assure-t-on, et ne dénonça personne, si bien qu'on n'a jamais su au juste quels furent les meurtriers de M. de Rikmé. Le monitoire sur cet assassinat est le dernier qu'on ait fulminé dans le pays. Il est de 1770.

VI

LES ILLUSIONS

Vous voilà bien pressé, Jeannin. Buvez encore un coup. Un verre de cidre n'a jamais fait de mal à un honnête homme. Etes-vous un honnête homme, oui-t-ou non?

Jeannin se rassit à côté des deux autres buveurs.

— Voyons, racontez-nous ce que vous avez vu de beau à Cherbourg.

— Quelque chose de bien drôle. Il y avait une tente où l'on payait deux sous pour entrer. J'ai donné mes deux sous comme les autres et j'ai vu un homme qui s'enfonçait un sabre dans la gorge.

— Sans se faire de mal?

— Sans se faire de mal. Puis il y avait là une femme qui mangeait des volailles toutes crues, plumes et tout.

— Et tu crois ça, toi? demanda un des buveurs.

— Certainement, je le crois, puisque je l'ai vu. J'en frémis encore.

— Tu l'as vu, soit, mais cela n'en est pas plus vrai.

— Comment ne pas croire une chose que j'ai vue?

— Qu'est-ce que tu avais dans tes poches?

— Dans mes poches? Il y avait de l'argent, un couteau, des clés, de la ficelle, un petit pain.

— Tout cela n'est rien. C'est du poison qu'il faut avoir.

— Comment, du poison?

— Eh oui! si tu avais eu du poison sur toi, un crapaud, un môron (1), un môron plutôt, tu n'aurais pas vu ça.

— Comment, je n'aurais pas vu?...

— Eh non! Tu aurais vu ce qui était et on t'a fait voir ce qui n'était pas. Ce sont des *illusions* que tout cela. Ces gens-là ont une poudre, ils la jettent dans l'air, ça vous *éluge*, ça vous fait voir ce qui n'est pas.

— Je n'ai pas vu de poudre dans l'air.

— Il y en avait tout de même. Est-ce que tu n'as jamais vu de foire danser?

— Des foires qui dansent?

(1) Salamandre terrestre.

— Eh! sans doute. D'où que tu viens donc, que tu ne sais pas çà?

— Toutes les bêtes prennent l'*effoche*, dit un des buveurs. Elles échappent à ceux qui les tiennent, courent et bouleversent tout. Les étaux sont renversés; ceux qui comptent de l'argent le laissent tomber. Les voleurs ramassent ce qui leur convient et en font leur profit. Ce sont les magiciens qui font affoler les bêtes comme ça en jetant des poudres dans l'air.

— J'aime mieux le croire que d'y aller voir; mais je ne saisis pas trop le rapport qu'il y a entre une foire qui danse et une femme qui mange des volailles crues.

— C'est que tu ne crois pas aux poudres qu'on lance en l'air. Moi, je te dis qu'il y a des poudres qui affolent, des poudres qui *élugent*, comme il y a de l'herbe qui égare. On jette cette poudre en l'air, puis, après cela, vous voyez tout ce qu'on veut. Mais ce que vous voyez n'existe pas. Tu ne veux pas me croire? Écoute. Tu connais bien Marie Toulorge?

— La bonne femme qui demeure dans la petite maison au bas du hameau?

— Oui. Crois-tu que ce soit une menteuse?

Non. Eh bien! demande-lui si ce que je vais te dire n'est pas vrai.

Un jour, c'était dans la grande rue du bourg de Beaumont, il y avait sur la place des faiseurs de tours, un homme, une femme, un petit garçon. Ils faisaient toutes sortes de singeries, ils portaient des épées sur le bout du nez, chargeaient d'une main sur leurs épaules des poutres que deux hommes avaient bien de la peine à soulever et faisaient d'autres exercices. Mais ce qu'ils montraient de plus drôle, c'était un coq qui traînait une poutre. On lui avait attaché la poutre à la patte et il se promenait gravement avec. Tout Beaumont était là, et chacun se récriait. Marie Toulorge s'approcha comme les autres. Elle venait de ramasser, le long du chemin, de l'herbe pour donner à sa vache, car vous savez qu'elle n'est pas riche, et pour nourrir sa vache elle ramasse de l'herbe partout où elle en trouve; elle en avait plein son *devantet*. Elle voit tout ce monde rassemblé et qui se récrie :

— Une belle affaire! dit-elle. Voilà des gens bien étonnés de rien. Un coq qui traîne un fêtu!

Le faiseur de tours comprit à qui il avait affaire; il comprit que le charme n'agissait pas sur elle et

pourquoi. Il s'élança vers Marie et la pria de lui montrer ce qu'elle avait dans son tablier.

— Eh bien! il y avait de l'herbe.

— Vère, mais il y avait aussi un môron, qu'elle avait ramassé sans s'en apercevoir, et c'est ce qui avait détruit l'illusion. Le faiseur de tours prit le môron et le jeta dans la rue, et Marie Toulorge vit le coq traîner une poutre comme tout le monde. Si tu avais eu du poison sur toi quand tu es entré dans la tente, tu aurais probablement vu que ce qui vous paraissait une poule vivante, c'était peut-être un petit pain.

— Mais j'ai entendu dire que le môron n'est pas poisonneux.

— Je te conseille de t'y fier! Tu sais bien la maison qui est tout au bas du hameau et où il ne demeure plus personne? Sais-tu pourquoi on n'y demeure plus? C'est que tous ceux qui s'y établissent y meurent. Et sais-tu pourquoi ils meurent? C'est qu'il y a un nid de môrons, une môronnière par dessous, dans la terre.

— Il y en a qui prétendent que le crapaud est plus poisonneux que le môron?

— Ils ne savent ce qu'ils disent. Tu connais le dicton :

Si taupe voyait,
Si môron entendait,
Homme sur terre ne vivrait?

Une fois il y avait un homme qui était condamné à mort. On voulut faire une expérience. On le mit sous un van et on lâcha auprès de lui un crapaud et un môron. Le crapaud tourna autour du van, essaya de le soulever pour atteindre l'homme, et, n'y réussissant pas, il s'en alla. Le môron tourna aussi autour du van en tâchant de découvrir un trou pour passer. N'en trouvant pas, il alla se planter sur le van, là où était le cœur de l'homme, tout droit sur la tête, comme quelqu'un qui plante la fève, puis il s'éloigna. On retira le van : l'homme était mort.

— On m'a raconté une drôle de chose à propos du môron. On dit que s'il vous saute à la joue et vous mord, il reste attaché là, et que, si on l'arrache de force, on en meurt. J'ai entendu parler d'une fille qui portait comme ça un môron à la joue dans un petit fourreau qu'elle lui avait fait faire.

— Ce n'est pas moi qui l'aurais embrassée sur l'autre joue pendant qu'elle portait cette bête-là. Mais est-ce qu'elle est morte avec?

— Non. On fit chauffer des fers tout rouges et on les approcha de la joue. Le môron se mit à suer, mais il ne lâcha pas prise, pourtant cela finit par l'ennuyer, il sauta à terre et on le tua.

— Ah! çà, toi qui sais tout, explique-nous donc ce que c'est que ces crapauds que les petits garçons vont battre à l'église le mercredi, le jeudi et le vendredi saint?

— Tu sais bien qu'il n'y a pas là de crapauds, mais de vieux bancs que les uns battent à grands coups de maillets, tandis que les autres font un tapage infernal en faisant tourner leurs *bries*, leurs *grues*, comme tu voudras les nommer.

— A la ville on appelle cela des crécelles.

— A la bonne heure; mais ça ne nous dit pas pourquoi on va faire tout ce tapage-là dans l'église, après l'office de *ténèbres*.

— On m'a dit que c'était pour signifier les éclairs, les tonnerres, le désordre qu'il y eut dans la nature à la mort de Notre Seigneur; je n'en sais pas plus long.

— Mais pourquoi nomme-t-un cela *'capuchiéi les crapauds* ?

— Je l'ai demandé à de plus savants que moi, qui n'en savaient rien.

— C'est égal, je ne sais pas pourquoi le bon Dieu a fait toutes ces ordes bêtes-là. On devrait bien les détruire toutes.

— Et les *élugeurs* de gens, comment les reconnaîtrait-on sans elles? Bah! ce que Dieu a fait est bien fait.

Voir les *Traditions bretonnes*, de M. Sébillot et la *Faune populaire de la France* de M. Rolland.

VII

LA MESSE DU REVENANT

La Demoiselle de Tonneville, le moine de Saire ont obtenu, l'une la lande, l'autre la mer, en vertu d'un vœu fait solennellement par eux. Il en est ainsi de tous les vœux bons ou mauvais. Tout vœu engage et doit être accompli. S'il n'a pu l'être pendant la vie de celui qui l'a fait, il doit l'être après sa mort. Les personnes qui ont promis de faire un pèlerinage, les prêtres qui se sont engagés à dire une messe et qui meurent sans s'être dégagés, sont condamnés

à revenir sur la terre jusqu'à ce qu'ils aient rencontré quelqu'un de bonne volonté, qui leur aide à tenir la promesse qu'ils ont faite.

Il y a dans un clos à Gréville, non loin du fief de Gruchy où demeurait la terrible Demoiselle dont nous avons parlé, une chapelle consacrée autrefois à saint Nasé ou Naser. C'est un petit édifice roman, à parois très épaisses. A l'un des bouts, il y avait un autel surmonté de trois petites fenêtres, et à l'autre, un campanile. Il n'y a pas de contreforts, mais aux quatre coins, les pierres des deux murs s'entrecroisent en dehors de l'angle, comme les troncs d'arbres dont se composent les izbas russes. Quelques autres fenêtres, placées très haut sur les côtés et sur les murs blanchis à la chaux, plusieurs de ces croix enfermées dans un cercle que l'on ne voit plus guère que dans les églises byzantines et russes, complètent l'ornementation. Il n'y a pas de toit.

Cette chapelle est tout à fait abandonnée depuis longtemps, mais on rapporte qu'à une époque où le toit existait, où il y avait encore quelques aménagements intérieurs, quoiqu'on eût cessé d'y célébrer la messe, un jeune homme, qui passait par là le soir, fut fort étonné de la voir illuminée.

Il eut peur d'abord, d'autant plus qu'il sortait d'une maison où l'on avait raconté des histoires effrayantes pendant toute la soirée. Il lui avait fallu passer par un carrefour, où quelqu'un avait vu une nuit deux cierges allumés et entendu une voix qui lui avait dit : Passe ton chemin ! Pour sa part, il n'avait rien vu ni entendu, et c'est au moment où il se félicitait, qu'il se trouvait en face d'une vision. Car il n'y avait guère à s'y tromper, on ne pouvait pas supposer qu'aucun être humain se fût avisé d'illuminer la chapelle à cette heure de la nuit. La curiosité fut cependant plus forte que la peur. Il entra.

Deux cierges brûlaient des deux côtés de l'autel, et en bas, un prêtre en habits sacerdotaux, la chasuble passée sur les épaules, paraissait sur le point de commencer la messe.

Le jeune homme, au lieu de se sauver, comme il en fut tenté d'abord, s'approcha du prêtre et se plaça à sa droite dans l'attitude de quelqu'un qui va servir la messe.

Le prêtre, sans le regarder, commença l'office : *Introibo ad altare Dei, etc.*

Le jeune homme savait heureusement les mots qu'il fallait dire de temps en temps.

Il y avait à côté de l'autel du vin, de l'eau, du pain à chanter, et les voilà qui disent la messe à eux deux : le prêtre, récitant les prières, et le jeune homme, répondant à propos : *amen*, et *et cum spiritu tuo*.

Quand le dernier *amen* fut prononcé, le prêtre remercia le jeune homme. Il y a plusieurs mois, lui dit-il, que je viens ici tous les soirs, attendant quelqu'un de bonne volonté. Je m'étais engagé à dire une messe à la chapelle Saint-Nasé, j'en avais même reçu le prix d'avance. La mort m'empêcha de tenir cet engagement. Maintenant je suis libre, et je puis comparaître devant Dieu. Merci !

Là-dessus il s'évanouit ; les cierges s'éteignirent ; la chapelle rentra dans l'obscurité, et le jeune homme, que les lumières avaient ébloui, eut quelque peine à retrouver son chemin. Le lendemain, il retourna à la chapelle. Il ne restait aucune trace de ce qu'il y avait vu pendant la nuit.

Les revenants, dans la croyance populaire, n'ont aucun moyen d'avertir les vivants de leur présence : ils apparaissent dans certains lieux, ils suivent certaines personnes, quelquefois pendant des mois entiers, mais il faut qu'on leur adresse

la parole. Dans ce cas, ils répondent : C'est une restitution qu'ils n'ont pas faite, une promesse qu'ils n'ont pas tenue, une messe payée qui n'a pas été dite, etc.

Si vous êtes favorisé d'une vision, vous devez vous engager à faire ce qui n'a pas été fait, et depuis ce moment vous appartenez, pour ainsi dire, au défunt, qui vous rappellera à chaque instant votre promesse, pour peu que vous oubliiez de la tenir.

Une messe est généralement comprise dans le vœu. Pendant qu'on la dit, vous sentez vos épaules accablées d'un poids, comme si vous portiez le défunt. La messe dite, le poids disparaît, et le mort ne se montre plus à vous que pour vous remercier.

Les enfants qui ont mérité une punition, et meurent sans l'avoir reçue, élèvent la main au-dessus de leur tombe jusqu'à ce qu'on la leur ait administrée. La punition reçue, la main disparaît. Pareille croyance existe en Bretagne.

Il est impossible d'obtenir de ceux qui reviennent après leur mort, des renseignements sur l'autre vie. Il en est de même de ceux qui sont descendus en enfer par l'effet de la magie. Le curé de

Jobourg, par exemple, pendant son séjour dans l'autre monde, avait été retenu dans une salle où une horloge à chaque battement répétait : toujours ! toujours ! On lui avait dit que l'enfer était pavé de nobles et de prêtres, mais, pour sa part, il n'avait rien vu.

Des amis se sont souvent fait la promesse que celui qui mourrait le premier viendrait donner à l'autre des nouvelles de ce qui arrive après la mort. On ne cite qu'un cas où cette promesse se soit accomplie, et encore bien imparfaitement.

Deux jeunes gens de Valognes, Bezuel et Desfontaines, s'étaient fait mutuellement une promesse de ce genre, et l'avaient signée de leur sang. Desfontaines alla continuer ses études à Caen. Bezuel resta chez ses parents. Un jour de juin, comme il travaillait au foin, il eut une faiblesse, et en revenant à lui, il vit Desfontaines qui lui dit qu'il s'était noyé en se baignant dans l'Orne. Il entra là-dessus dans de longs détails, mais il ne répondit à aucune des questions que lui fit son ami sur ce qui lui était arrivé depuis sa mort. Bezuel apprit plus tard que Desfontaines s'était effectivement noyé dans l'Orne, dans les circonstances qu'il lui avait racontées.

Cette aventure fit grand bruit dans le temps (1697), et l'on écrivit là-dessus plusieurs dissertations. On en trouvera une dans un recueil d'opuscules sur des sujets analogues, publié par Lenglet-Dufresnoy (1). La question est de savoir si, au moment de la vision, Bezuel n'avait pas déjà été informé de l'accident arrivé à son ami. Les dissertateurs s'accordent tous à expliquer le fait sans l'intervention du surnaturel.

C'est une croyance généralement répandue que les âmes du Purgatoire ont tous les ans vingt-quatre heures de répit à leurs souffrances, à l'époque de la fête des Trépassés. Cette croyance n'est pas particulière au pays ; on la retrouve dans un fabliau du moyen-âge. Ce qui est particulier au département de la Manche, ou plutôt à une paroisse de ce département, à Créances, arrondissement de Coutances, c'est la manière de célébrer la fête des Morts. Là ce n'est pas avec des couronnes que l'on se rend au cimetière où reposent des parents et des amis, c'est avec des vivres. On s'installe sur la tombe même, et l'on fait un repas auquel les morts aimés sont censés participer.

(1) *Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes.* Paris, 4 vol. in-12, MDCCLII.

On verse du cidre sur leur tombe et l'on boit à leur santé comme s'ils étaient présents.

— A ta santé, frérot ! — A votre santé, mon père, ma mère, mon oncle, mon cousin, etc.

On cause avec eux, on rit même, on plaisante. C'est un repas de famille dans lequel la tristesse et les pleurs ne sont pas admis. Les défunts sont tout simplement des absents. De dessous la terre, où ils reposent, ils sont supposés entendre les vivants et se réjouir avec eux.

Cet usage remonte évidemment au paganisme. à une époque où l'on admettait que ce qui suit la mort est purement et simplement la continuation de la vie qui la précède, car dans cette fête fraternelle l'idée du purgatoire et de l'enfer est complètement absente.

Les Russes ont aussi conservé cet usage. Le jour de la fête du saint sous l'invocation duquel est placé tel ou tel cimetière, les parents et les amis de ceux qui y sont enterrés arrivent avec des samovars, des gâteaux et de l'eau-de-vie. On boit du thé jusqu'à ce que la provision soit épuisée, et de l'eau-de-vie autant qu'on a pu s'en procurer, de sorte qu'on revient généralement en titubant et en se querellant. Les Créançais fêtent moins com-

plètement la fête fraternelle, et si l'on s'égaie un peu en compagnie des amis trépassés, on pousse rarement cette gaîté jusqu'à l'ivresse.

VIII

LES OISEAUX ET LES INSECTES

Nous sommes aux environs de Cherbourg. Il fait chaud, très chaud. Les *mériennes* dansent : les couches d'air s'agitent par un joyeux mouvement oscillatoire. A l'ombre d'une haie où un grand chèvrefeuille chargé de fleurs parfumées, s'échappe des branches d'une aubépine qu'il étouffe, des petites filles se sont tapies au milieu des grandes fougères, et rient de se voir ainsi abritées. Les unes se font des couronnes de fleurs champêtres qu'elles viennent de cueillir, d'autres fabriquent des plumeaux avec certaines graminées, dont l'épi se hérisse, d'autres s'amusent à reconnaître l'aigle à deux têtes dans des racines de fougères. L'une d'elles, qui a pris une coccinelle, la tient en liberté sur sa main pour l'engager à s'envoler.

— Barbelotte, barbelotte, monte au ciel, et va me choisir ma place auprès du bon Dieu.

La barbelotte ne paraissait pas disposée à s'envoler.

— Est-ce que tu crois que cette barbelotte va monter au ciel ? lui dit une de ses compagnes.

— Pourquoi pas ? La rebette y est bien allée et elle en est revenue.

— Qu'est-ce que c'est que ça, la rebette ? demanda une autre enfant nouvellement arrivée dans le pays.

— Tu ne connais pas la rebette ? dit une petite fille beaucoup plus âgée, qui s'était écartée un moment et revenait les mains remplies de fleurs des champs. Je puis t'en montrer une. Regarde !

Elle lui désignait un joli petit oiseau, gris fauve, tacheté, tout rond, l'œil éveillé, la queue relevée, qui s'était perché tout près des enfants. C'est l'oiseau que les savants appellent troglodyte (*sylvia troglodytes*). La petite bête fit trois ou quatre mouvements, joyeusement saccadés, puis s'envola.

— Elle n'a pas l'air d'avoir peur de nous, dit la petite fille.

— Pourquoi en aurait-elle peur ? reprit la plus grande des petites filles. C'est l'oiseau du bon Dieu. Personne ne lui touche.

— Quant on déniche son nid, il faut s'en accuser à confesse, dit une autre.

— Je sais bien où il y en a un, moi, reprit une des enfants. C'est là-bas dans la cavée, en haut, au dessous de la racine des grands arbres, dans les fougères desséchées. On dirait un paquet de mousse sèche, mais il y a au milieu un petit trou par où la rebette vous guette quand vous passez.

— A l'intérieur, dit la grande fille, c'est une jolie petite chambre toute ronde, tapissée de petites plumes bien mollettes, dans laquelle il y a une douzaine d'œufs, ronds aussi, blancs et piquetés de rose. C'est tout à fait mignon.

— Mais pourquoi est-ce un péché de dénicher ce nid ? demanda celle des enfants qui avait soulevé la question.

— Parce que la rebette a rendu jadis un grand service à l'homme. C'est elle qui est allée chercher le feu au ciel.

— Chercher le feu au ciel !

— Mais oui, mais oui, dirent plusieurs petites filles. Jeanne-Marie, raconte l'histoire à Céline, puisqu'elle ne la sait pas.

— Oui, oui, raconte, demandèrent en chœur

les petites filles, en se rapprochant de Jeanne-Marie.

— Il y a longtemps, bien longtemps de ça, reprit la grande sœur, il n'y avait plus de feu sur la terre, on ne savait comment s'en procurer. On se dit qu'il fallait en aller chercher chez le bon Dieu. Mais le bon Dieu est bien loin. Qui est-ce qui fera le voyage ? On s'adresse aux gros oiseaux. Les gros oiseaux refusent, les moyens aussi, même l'alouette. Pendant qu'on délibérait, la petite rebette écoutait.

— Puisque personne ne veut y aller, j'irai, moi.

— Mais tu es si petite ! Tes ailes sont si courtes ! Tu mourras de fatigue avant d'arriver.

— J'essaierai, dit-elle. Si je meurs en chemin, tant pis !

Et la voilà qui s'envole, et elle vole si bien qu'elle arrive auprès du bon Dieu. Le bon Dieu fut bien étonné de la voir. Il la fit reposer sur ses genoux. Mais il hésitait à lui donner le feu. Tu te brûleras, lui dit-il, avant d'être arrivée sur la terre.

La rebette insista.

— Eh bien ! je vais te donner ce que tu me demandes, dit le bon Dieu à la fin. Mais prends

ton temps, ne vole pas trop vite. Si tu voles trop vite, tu mettras le feu à tes plumes.

La rebette promit d'être bien prudente, et la voilà qui vole joyeusement vers la terre. Tant qu'elle est loin, elle se modère, elle ne se presse pas, mais quand elle approche, quand elle voit tous ces regards qui l'attendent et qui l'appellent, elle hâte son vol involontairement.... Ce que le bon Dieu lui avait dit arriva. Elle apporta le feu, on s'en empara bien vite, mais la pauvre rebette n'avait plus une seule plume. Toutes avaient été brûlées !

Les oiseaux s'empressèrent autour d'elle. Chacun d'eux s'arracha une plume pour lui faire bien vite un vêtement. C'est depuis ce temps-là que sa robe est grivelotée. Il n'y eut qu'un vilain oiseau qui ne voulut rien donner, c'est le chat-huant. Tous les oiseaux se jetèrent sur lui pour le punir de sa dureté. Il fut obligé d'aller se cacher. C'est pour cela qu'il ne sort que la nuit et que s'il sort pendant le jour, tous les oiseaux se jettent sur lui et le forcent à retourner dans son trou.

— Ah ! oui, j'ai vu ça un jour à Briquebec, dit la petite questionneuse. Un oiseau assez gros volait lourdement. Il avait l'air de ne pas y voir

clair. Une foule de petits oiseaux criaient après lui. C'était très drôle. On me dit que c'était un *cahuhan* que les petits oiseaux chassaient, parce qu'il mangeait leurs petits.

— Ma barbelotte est envolée ! cria la petite fille à la coccinelle.

Les petites filles, en levant les yeux pour suivre le vol du petit insecte, aperçurent toute une nuée de points noirs qui se mouvait dans les airs d'une façon capricieuse. On entendait en même temps un grand tintamarre de poêles, de chaudrons, frappés au hasard, et de cris d'hommes, de femmes et d'enfants.

C'était un essaim d'abeilles qui venait de s'envoler d'une ruche trop remplie. On courait après avec une ruche toute neuve, parfumée de miel. Mais il fallait décider les abeilles à s'en approcher. Le bruit et les cris avaient pour but de leur faire peur, et de les pousser à se réfugier au plus vite dans l'asile qu'on leur présentait.

— Chah ! chah ! abeilles ! criait-on avec accompagnement de charivari.

L'essaim ne se fit pas trop longtemps prier ; il se précipita dans la ruche qu'on lui offrait, et on l'emporta.

— Ça ne se fait pas toujours si vite, dit une des fillettes. Il y a des abeilles qui aiment mieux se percher sur une branche d'arbre que d'aller dans la ruche qu'on leur présente. Chacune met ses pattes de devant sur le dos de celle qui est en avant, et cela forme une grosse grappe, dit Jeanne-Marie; il ne faut pas les déranger : elles piquent impitoyablement.

— Lorsque le maître de la maison meurt, il faut leur faire porter le deuil en attachant des chiffons noirs autour de la ruche.

— Et si on ne leur en attache pas?

— Elles meurent; et les autres abeilles ne veulent pas retourner dans le jardin où leurs camarades sont mortes.

— Les animaux ont du sentiment, dit sentencieusement une petite fille, par forme de conclusion.

— Je crois bien! Quand on oublie l'oiseau Saint-Martin, cela porte malheur aussi.

— Qu'est-ce que c'est que ça, l'oiseau Saint-Martin? Un bel oiseau bleu qui va pêcher dans les ruisseaux?

— Pas celui-là. Celui que tu dis ne mange que des poissons. Mais il y en a un autre qui vit de

grains, de chènevis surtout. C'est la petite hirondelle, l'hirondelle au ventre blanc qu'on voit parfois voltiger par troupes au soleil, en jouant et s'amusant, c'est le martinet, un oiseau de passage, celui-là.

— L'hirondelle de fenêtre ? Et qu'est-ce qu'on fait pour lui être agréable ?

— Quand on récolte du chanvre, on lui laisse toujours un bel épi. C'est l'épi de l'oiseau Saint-Martin. C'est pour le récompenser de ce qu'il a fait autrefois. Quand saint Martin « marchait la terre », les cultivateurs allèrent se plaindre à lui qu'à l'époque de sa fête, pendant l'été de la Saint-Martin, tous les oiseaux se répandaient dans les champs, et ne leur laissaient pas de chènevis. Saint Martin enferma tous les oiseaux ; il ne laissa sortir que son oiseau favori, le martinet, en lui recommandant de ne pas toucher au chènevis, quoiqu'il soit très friand de cette graine. Il n'y toucha pas, et c'est pour le récompenser de son obéissance que chaque cultivateur lui réserve maintenant un bel épi.

— Est-ce que saint Martin a marché la terre chez nous ? demanda un enfant.

— Il paraît que oui. C'est même dans notre

pays qu'il a attrapé le diable, à ce que l'on assure.

— Mais le diable est si fin !

— Il est méchant, mais il n'est pas fin, et il se laisse bien souvent *affiner* quand on sait s'y prendre.

Saint Martin et lui, — un petit diable, pas le grand, — étaient convenus de cultiver un terrain ensemble, à condition de partager les produits par moitié. — J'aurai ce qui sera sous terre, dit le diable. — Bien, dit saint Martin, et il sema du blé. Le diable fut attrapé. — Eh bien ! recommençons, dit-il. Cette fois, je prends ce qui sera sur la terre. — Bien, dit le saint, et il sema des navets. Le diable fut attrapé encore une fois.

— Un ord ver, un ord ver ! cria une petite fille, avec effroi. Il s'est caché sous l'herbe en frétillant.

Les petites filles se levèrent effrayées.

— N'ayez pas peur, leur dit Jeanne-Marie. Les orvets ne font pas de mal. Si c'était une vipère, ce serait autre chose.

— C'est peut-être une vipère, dit la petite fille, je n'ai pas bien vu.

— Les vipères ne vont jamais dans les fougères,

dit une autre petite fille. N'est-ce pas, Jeanne-Marie, que pour tuer une vipère, une couleuvre, une orde bête enfin, il suffit de lui donner un bon coup avec une tige de fougère ?

— On le dit, mais je ne m'y fierais pas. Le plus sûr est de ne pas essayer. Venez, mes enfants !

L'histoire du lutin attrapé par l'agriculteur est de tous les pays. Nos paysans ne l'ont pas plus inventée que Rabelais. Dans le conte russe, les deux associés sont un paysan et un ours. L'ours attrapé deux fois, veut manger l'homme, qui est sauvé par l'intervention du renard. En Haute-Bretagne, la lutte s'établit entre saint Michel et le Diable (Sébillot).

Sur les croyances relatives aux animaux et aux plantes, voir, pour les comparaisons, les ouvrages déjà cités : Sébillot, *Traditions de la Haute-Bretagne*, t. II ; E. Rolland, *Faune populaire* ; A. de Gubernatis, *Mythologie zoologique* et *Mythologie des plantes*.

IX

TRADITIONS DIVERSES

Conversation recueillie dans un cabaret

AINSI, vous, douanier, vous n'avez peur de rien pendant les nuits que vous restez dehors à vous promener dans les falaises?

— Oh si! J'ai peur des fraudeurs, qui pourraient bien me donner un coup si je les gênais.

— Sans doute, mais les visions, les goublins, les milloraines, vous n'en avez pas peur?

— J'en aurais peut-être peur comme un autre, si je me trouvais bec à barbe avec tous ces êtres-là, mais je n'ai jamais eu le plaisir d'en rencontrer.

— Vous n'avez pas vu les fées sortir la nuit de la roche du Câtet, des falaises de Jobourg et autres? Vous ne les avez pas vues laver leur linge dans la vallée du Hubilan? Vous ne les avez pas entendues s'entre-appeler?

— Jamais.

— Vous n'avez jamais marché sur male herbe, jamais rencontré la Demoiselle sur la lande de Tonneville, ni aperçu le sabbat sur la lande de Flottemanville ?

— Pourquoi ne me demandez-vous pas si je n'ai point vu Gargantua enjamber du cap Lévy à la roche du Câtet, ou si je n'ai jamais rencontré dans le bois de Varengrou l'homme sans tête, qui tient une bouteille à la bouche, et s'en va, criant : Hélas ! Hélas !

— Ça, c'est bon à dire aux petits enfants. Mais le carrefour entre Gréville et Nacqueville, est-ce que vous y passeriez bien à minuit, un jour de Noël ?

— Pourquoi pas ? J'ai veillé autrefois à peu de distance des trois menhirs de Cosqueville et de Saint-Pierre-Église, qu'on appelle le « Mariage des trois princesses. » Je ne les ai jamais vus tourner comme on prétend qu'ils tournent. Je me suis trouvé pendant la messe de minuit auprès d'étables, et je n'ai jamais vu les animaux interrompre leur sommeil et s'agenouiller, comme on prétend qu'ils le font.

— Mais si vous rencontriez le varou, est-ce qu'il ne vous ferait pas peur ?

— Je ne rencontrerai jamais le varou. Mais si je rencontrais à sa place quelque mauvais plaisant qui entreprît de me faire peur, je le corrigerais d'importance.

— Mais à la Fosse-Yvon, au croisement de la route de Beaumont à Cherbourg, et de celle qui va à Gréville, est-ce que vous aimeriez à passer là le soir ? Vous savez qu'il y est arrivé quelque chose de bien étrange !

— On m'en a parlé. Mais je l'ai oublié.

— Comment peut-on oublier ça ? On y avait trouvé un homme tué, un inconnu. Le curé de Branville et celui de Beaumont qui passaient par là un soir, voulurent voir l'endroit.

C'est là, sur cette paille, que l'homme assassiné était couché, dit le curé de Branville.

— Tu viendras t'y coucher toi-même, dit une voix qui partait on ne sait d'où.

Le curé de Beaumont était venu reconduire le curé de Branville jusque là. Il marcha encore un moment avec lui, puis retourna sur ses pas et rentra à son presbytère. Le curé de Branville continua sa route quelque temps, mais il sentit comme une force inconnue qui le poussait à rebrousser chemin et aller se coucher sur la paille

où l'on avait trouvé l'homme assassiné. On l'attendit vainement chez lui toute la soirée. Comme on savait qu'il était allé la veille chez le curé de Beaumont, on alla demander à celui-ci s'il ne savait pas ce qu'était devenu son confrère. Il se souvint de la voix. On alla à la Fosse-Yvon. Le curé de Branville y était, couché sur la paille et comme endormi. On le releva, on le fit monter à cheval, mais pendant qu'on le relevait, on entendit une voix qui disait : Bien t'en prend de t'être signé avec la patène, sans cela tu ne te serais jamais relevé.

Comment expliquez-vous ça ?

— Je ne l'explique pas du tout. Je l'aurais peut-être expliqué si je m'étais trouvé là, mais je n'y étais pas. Et s'il y avait quelque chance d'être assassiné, franchement, j'aime autant ne m'y être pas trouvé.

— Vous ne croyez donc pas que le diable puisse être pour quelque chose là dedans ? Vous ne croyez pas aux enfants vendus au diable dès leur naissance et qui deviennent malgré eux mauvais sujets ? Comment expliquez-vous, par exemple, que Chouni Bavalon ait accouché d'un petit monstre tout noir qui, à peine né, se mit à courir

par la chambre et disparut sous le lit sans qu'on l'ait jamais revu ?

— Le cidre est bon, Jean-Pierre. A votre santé !

— A la vôtre, douanier. Mais voyons, pendant les nuits d'été, il n'est pas que vous n'ayez entendu quelquefois la chasse Hêle-tchien !

— Qu'appelez-vous la chasse Hêle-tchien ?

— Une chasse qui se fait dans l'air. On entend les chiens aboyer, les chevaux hennir, les hommes crier. C'est une chasse comme il y en avait autrefois avant l'invention de la poudre.

— Où la voit-on, cette chasse ?

— Dans l'air, je vous ai dit. Quelques-uns prétendent qu'ils ont vu des chiens, des chevaux, des hommes passer comme une foudre. Les autres disent qu'ils ont seulement entendu le bruit sans rien voir.

— J'ai parfois entendu des bruits bizarres et comme des cris étranges pendant les belles nuits ; mais je n'ai jamais vu ni entendu la chasse Hêle-tchien. Je crois que ce que j'ai entendu, c'étaient tout simplement des cris d'oiseaux, d'oiseaux de passage qui voyageaient en se rendant à leur destination, à moins que ce ne fussent des

oiseaux officiers donnant des ordres à la colonie émigrante.

— Vous avez dû voir les oies de Pirou ? Elles passent ordinairement par ici.

— Pirou ? je connais un château de ce nom sur la côte, en face de Jersey. Je n'y ai pas plus vu d'oies que partout ailleurs.

— C'est que vous n'y êtes pas allé dans la saison, du mois de mars au mois de mai ?

— C'est vrai. Mais qu'est-ce que les oies de Pirou ont de particulier ?

— Ce sont des gens bien malheureux.

— Des gens ?

— Oui, des gens. Vous avez entendu parler de personnes qui en savent assez pour se changer en bêtes, mais qui n'en savent pas assez pour redevenir des hommes !

— J'ai connu des gens que j'aime bien, qui se changent parfois en bêtes ; mais il leur suffit pour cela d'aller au cabaret.

— Vous dites ça pour moi parce que vous buvez sec, vous, tandis que je perds bien vite la boussole. Mais je vous parle de gens qui sont devenus des lièvres, des chats, des lapins et qui n'ont jamais pu reprendre la forme humaine.

— Je n'en ai jamais connu pour ma part.

— Eh bien ! les oies de Pirou en sont là.

Du temps que les hommes du Nord venaient tout piller et ravager chez nous, ils voulurent prendre le château de Pirou. Ceux qui étaient dedans se défendirent d'abord, mais quand ils virent qu'il n'y avait plus d'espoir, ils n'hésitèrent plus. Il y avait parmi eux une magicienne qui leur offrit de les changer en oies ; ils acceptèrent, il leur poussa des ailes et les voilà partis, si bien que les Normands, quand ils entrèrent, trouvèrent les oiseaux dénichés. Par malheur, la magicienne qui savait la formule pour les changer en oies ne savait pas celle qui pourrait en refaire des hommes. Oies elle les a faits, et ils sont restés oies, mais ils n'ont pas oublié leur patrie et chaque année on les voit revenir. On les reçoit avec l'hospitalité qui est due à leur malheureuse situation. Elles pondent, elles couvent, elles s'envolent sans que personne les dérange. Ce que je vous dis là n'est pas nouveau, c'est imprimé et imprimé dans un vieux livre (1).

— Vous faites bien de me le dire, j'aurais été

(1) *Mélanges d'histoire et de littérature*, par Vigneul-Marville (Bonaventure d'Argonne), édit. de 1789, t. I, p. 112.

capable de leur envoyer un coup de fusil au passage.

— Comme aux corbeaux qui depuis des centaines d'années faisaient leurs nids sous la roche du Câtet ?

— Vous ne respectez rien. Vous mourrez dans la peau d'un fier incrédule si le bon Dieu ne vous amende.

— A votre santé, Jean-Pierre !

— A votre santé, douanier !

C. — CONTES

I. — *FÉERIES*

I

LE LANGAGE DES BÊTES

Un homme avait un fils très intelligent ; il voulut le faire instruire en toutes choses et l'envoya à l'école. Au bout de trois mois, il lui demanda s'il faisait des progrès.

— Oui, dit-il, j'apprends le parlement (le langage) des chiens et je le sais suffisamment.

Le père se fâche. Le langage des chiens ! Ce n'est pas pour cela que je t'ai envoyé à l'école. Je veux que tu apprennes quelque chose de plus utile.

Il l'envoie chez un autre maître. Au bout de trois mois, il va le trouver.

— Eh bien ! tu t'instruis comme il faut ?

— Oui, mon père, je me suis bien appliqué et je sais le parlement des grenouilles.

— Comment ! c'est à cela que tu passes ton temps ? Après l'avoir bien grondé de ne s'appliquer qu'à des choses inutiles, le père l'envoya chez un autre maître. Au bout de trois mois, il va s'informer de nouveau.

— Eh bien ! qu'apprends-tu maintenant ?

— Mon père, je me suis bien appliqué et je sais maintenant le langage des oiseaux.

— C'est trop fort ! dit le père, je ne veux plus entendre parler de toi, tu me fais honte, et je te tuerai pour te punir de ton obstination.

La mère intercède pour lui, mais le père est inflexible. Il va trouver un voisin, un pauvre homme. Voilà douze cents francs, lui dit-il, je te les donne, si tu veux tuer un fils qui me fait honte. Emmène-le bien loin et me rapporte son cœur, cet argent est pour toi.

Le voisin ne se souciait pas de se charger de cette commission ; mais il était pauvre, il avait besoin d'argent, il finit par consentir. Il emmena le jeune garçon dans un bois, bien loin, bien loin, sous prétexte d'un petit voyage d'agrément, mais

arrivé là, il n'eut pas le courage de le tuer, il lui avoua tout. Le jeune homme fut bien étonné que son père eût donné un tel ordre et il protesta.

— Promettez-moi de ne jamais revenir, lui dit le voisin, je dirai à votre père que je vous ai tué, et je lui porterai le cœur d'une bête en lui disant que c'est le vôtre. Il s'agit seulement de trouver la bête.

Un lièvre passe en ce moment. On cherche à l'attraper. Impossible. On aperçoit une biche, elle est prise, on la tue, et le voisin emporte son cœur pour le montrer au méchant père.

— Maintenant, éloignez-vous du pays au plus vite, et que Dieu vous conduise !

Le jeune homme remercia le voisin charitable ; il lui promit de ne jamais le compromettre en attendant qu'il pût le récompenser, et il se dirigea à travers le bois du côté opposé à la maison paternelle. En chemin, il rejoignit deux prêtres qui suivaient la même direction. La conversation s'engagea.

— Où allez-vous donc de ce pas, Messieurs ?

— Nous allons à Rome. Et vous ?

— Oh moi, je n'en sais rien. Je vais où Dieu me conduira.

— Mais où comptez-vous passer la nuit ?

— Dans le bois probablement. Je ne connais personne dans le pays et je n'ai pas d'argent.

— Il y a dans le voisinage une maison où nous savons qu'on nous donnera l'hospitalité. Venez avec nous.

— Ce n'est pas de refus, Messieurs, si vous voulez bien me prendre sous votre protection.

Arrivés à la maison hospitalière, les deux prêtres présentent leur compagnon.

— Lui permettez-vous de coucher ici ?

— Avec plaisir.

On soupe, puis on assigne une chambre au jeune homme, en lui recommandant bien de souffler sa chandelle aussitôt qu'il sera couché.

— Je crains le feu, lui dit son hôte.

La soirée était belle. Une fois dans sa chambre, le jeune homme se met à la fenêtre en bénissant Dieu de l'avoir arraché à un si grand danger et de lui avoir procuré un bon gîte. Il entend alors les chiens qui causent entre eux, leur conversation l'intéresse et il oublie de souffler sa chandelle.

Le maître de la maison qui voit cette lumière se fâche.

— Comment ! ce jeune homme n'est pas

couché ! Sa chandelle brûle encore ! Marianne, va voir ce que cela signifie.

Marianne monte à la chambre du jeune homme.

— Monsieur n'est pas content, lui dit-elle, que vous ayez de la lumière. Pourquoi ne vous couchez-vous pas ?

— J'écoute les chiens de la cour qui ont entre eux une conversation très intéressante.

Marianne éclate de rire et va retrouver son maître.

— Nous avons affaire à un drôle de personnage, lui dit-elle. Il prétend qu'il écoute la conversation des chiens, et que cette conversation est très intéressante.

— Des chiens ! C'est donc un fou. Dis-lui de venir.

L'inconnu descend.

— Vous écoutez les chiens, jeune homme ? Eh bien que disent les chiens ?

— Les chiens se disent entre eux que leur maître court un grand danger et qu'ils ne peuvent rien faire pour l'en défendre. Des voleurs ont creusé un souterrain par lequel ils doivent entrer dans la cave. Comme les chiens sont enchaînés, les voleurs auront tout le temps de faire leur

mauvais coup et de s'en retourner par le même chemin.

Le maître de la maison avait commencé par rire, mais il ne riait plus. A tout hasard, il envoie chercher les gendarmes, puis on va explorer la cave. On reconnaît le trou dont les chiens ont parlé, on s'embusque, on éteint la lumière et on attend. Les voleurs ne tardent pas à apparaître par le trou qu'ils ont pratiqué. Ils sont quatre et munis d'une lanterne sourde. Les gendarmes les laissent sortir, et quand ils voient qu'il n'en vient pas d'autres, ils se mettent à l'entrée du trou pour les empêcher de s'échapper, les arrêtent et les emmènent.

On remercie vivement le jeune homme du service qu'il a rendu ; on lui fait accepter une récompense, après quoi il se met en route avec ses compagnons.

On marche, on marche tout le jour. Quand la nuit arrive, on se trouve à l'entrée d'un bois.

— Vous ne pouvez pas rester dans ce bois pendant la nuit, lui disent les deux prêtres. Nous connaissons une maison dans le voisinage. Venez avec nous, nous vous présenterons.

— Ce n'est pas de refus, Messieurs.

On arrive à la maison hospitalière, on le présente, il est bien accueilli ; on soupe, on lui assigne une chambre, on lui laisse une chandelle allumée, en lui conseillant de se coucher bien vite et de la souffler aussitôt.

Comme la nuit précédente, il se met à la fenêtre, il y reste longtemps et oublie de souffler sa chandelle.

— Gertrude, allez voir pourquoi ce jeune homme a encore de la lumière, dit le maître de la maison à une servante.

Gertrude monte, elle trouve le jeune homme à la fenêtre.

— Monsieur vous envoie demander pourquoi vous ne soufflez pas votre chandelle.

— J'écoute ce que disent les grenouilles qui sont dans le fossé.

Gertrude éclate de rire comme avait fait Marianne et va raconter cela à son maître. On prie le jeune homme de descendre.

— Comment ! lui dit le maître de la maison, au lieu de vous reposer, vous vous amusez à écouter ce que disent les grenouilles ! Est-ce que vous comprendriez leur langue, par hasard ?

— Je la comprends, en effet, dit sérieusement le jeune homme.

— Eh bien ! que disent-elles ?

— Elles disent que votre fille est devenue muette.

— Elle est muette, en effet.

— Oui ; mais vous ne savez pas pourquoi et les grenouilles le savent.

— Elles savent pourquoi ma fille est muette ! Les médecins n'y comprennent rien.

— Comment le sauraient-ils ? Votre fille est muette, à ce que disent les grenouilles, parce que le jour de sa première communion, elle a laissé tomber à terre une partie de l'hostie. Une grenouille l'a ramassée, elle l'a encore dans la bouche, et tant qu'elle ne l'aura pas rendue, votre fille restera muette.

— Vous m'apprenez-là de drôles de choses ! Enfin nous examinerons demain les grenouilles.

Le lendemain, dès le matin, on va battre le fossé. Toutes les grenouilles sortent. On en remarque une plus grosse que les autres. On pense que c'est celle-là probablement qui a ramassé la partie de l'hostie tombée à terre. Un des prêtres s'approche d'elle et lui dit de rendre la partie de l'hostie qu'elle garde. La grenouille n'a pas l'air d'entendre. Le second prêtre lui adresse la même

demande. La grenouille le regarde avec ses gros yeux et ne donne rien. Un troisième prêtre qui se trouvait là tente la même épreuve et ne réussit pas davantage.

Le jeune homme essaie à son tour, en parlant à la grenouille la langue qu'elle comprend. La grenouille lui rend le fragment d'hostie, et la jeune fille recouvre la parole.

Le jeune homme fut fêté, choyé, comme vous pensez. On voulait le retenir ; mais les deux prêtres ayant annoncé leur intention de continuer leur voyage, il se décida à partir avec eux.

Le voyage fut long, mais il n'offrit pas d'autre incident digne d'intérêt.

En arrivant à Rome, les trois voyageurs apprennent que le pape est mort et qu'il s'agit de lui donner un successeur. Les prêtres s'empressent de rejoindre leurs confrères. Quant au jeune homme, que cette élection intéresse peu, il va se promener tout seul sous les arbres. Les arbres étaient pleins d'oiseaux et les oiseaux causaient sur les affaires du jour.

Ce qu'il entendit l'étonna fort ; mais il n'en dit rien à ses compagnons de voyage lorsqu'il se retrouva avec eux le soir.

Pour eux, ils ne désespéraient pas d'être élus l'un ou l'autre.

— Si je suis nommé pape, disait l'un au jeune homme, je te fais mon décrotteur.

— Et moi je te fais mon trotteur (mon courrier), disait l'autre.

Le jeune homme ne répondait rien, mais il savait à quoi s'en tenir.

Le lendemain, les candidats à la papauté se réunirent dans un jardin ; le jeune homme y entra avec eux.

Une portion du ciel (*sic* : un nuage, sans doute?) devait s'abaisser sur celui que Jésus voudrait choisir pour gouverner son église.

Au moment voulu, on vit en effet une portion du ciel s'abaisser. Elle passa sur la tête du premier prêtre, elle passa sur la tête du second et elle se posa sur la tête du jeune homme.

On reconnut ainsi la volonté de Dieu, et le jeune homme fut proclamé pape.

Les oiseaux l'avaient instruit de ce qui l'attendait lorsqu'il était allé se promener seul sous les arbres.

Retournons à ses parents. La pauvre mère était morte de chagrin de voir que son mari dans un

accès de colère déraisonnable avait fait tuer leur unique enfant.

Lui-même regrettait profondément ce qu'il avait fait. Personne ne l'avait dénoncé à la justice, mais le remords le tourmentait. Il résolut de s'en ouvrir à un prêtre, et il alla se confesser.

Le confesseur lui déclara qu'il ne pouvait l'absoudre d'un si gros péché et l'engagea à s'adresser à l'évêque. Le père va trouver l'évêque ; mais celui-ci refuse également de l'absoudre et lui dit de s'adresser au pape.

Il se décide à aller à Rome ; il y arrive un jour de fête et demande à parler au pape. On lui répond qu'on ne parle pas ainsi à Sa Sainteté. Il insiste. Le pape entend l'altercation et intervient. Il reconnaît très bien son père, mais il n'en témoigne rien et lui dit de se confesser à un prêtre romain.

Le père se rend en effet au confessionnal. Il s'accuse de son crime, dont il a un profond repentir. Le confesseur lui dit que, pour première pénitence, il doit donner tout son bien à celui qu'il a engagé à commettre un meurtre sur la personne de son fils, et qu'il doit lui-même se retirer dans un cloître. Le père consent à tout.

On lui conseille alors de s'adresser au pape qui peut seul lui donner l'absolution. Il se rend au confessionnal du pape. Celui-ci le voit tellement affligé qu'il lui pardonne.

— Votre fils n'est pas mort, lui dit-il. Il occupe un haut rang dont il vous est même redevable. Si vous n'aviez pas été si cruel pour lui, il ne serait pas aujourd'hui souverain pontife. Embrassez-moi, mon père !

(Conté par la mère Georges, âgée de 72 ans ; elle est repasseuse à Cherbourg, mais elle a été élevée à la campagne, et c'est là qu'elle a appris ce conte et les suivants.)

Les trois principaux incidents de ce conte figurent dans divers autres récits populaires.

1. Berte au grand pied, Geneviève de Brabant, la Fille sans mains (ci-après), nombre d'autres individus des deux sexes conduits dans un bois pour être égorgés, sont laissés en vie par la compassion des meurtriers.

2. Nombre de personnages, sans compter Sigurd, sont tirés d'embarras et guidés dans leurs entreprises, parce qu'ils comprennent le langage des animaux. L'intelligence du langage des animaux tient une grande place dans les contes des Slaves.

3. Les personnages proscrits arrivant à un haut rang et pardonnant à leurs ennemis sont plus nombreux encore, depuis le Joseph de la Genèse. Quelques-unes des circonstances de la recon-

naissance du père et du fils figurent dans la légende du pape Grégoire le Grand.

Le cadre de notre conte est le même que celui des *Drei Sprachen*, n° 33, des frères Grimm. Le début et le dénouement sont à peu près les mêmes, mais les détails diffèrent à partir du voyage du jeune homme. Divers incidents de notre conte se retrouvent dans deux récits recueillis par M. Luzel : *Histoire de Christie* et *Le pape Innocent*, dans *Mélusine*, col. 299 et 374. Voir aussi les remarques de M. Kœhler, placées à la suite de ce dernier conte (col. 384). Mais le récit le plus rapproché du nôtre est celui que M. Sébillot a inséré dans les *Contes des paysans et des pêcheurs*, sous ce titre : *L'enfant qui entend le langage des bêtes*. Dans toutes les traditions populaires, les oiseaux sont considérés comme connaissant le présent et l'avenir.

II

LE PAYS DES MARGRIETTES (1)

Il y avait une fois un roi et une reine qui n'avaient pas d'enfants, mais qui tenaient beaucoup à en avoir. A la fin il leur en vint un. On célébra le baptême avec une grande solemnité. Toutes les fées du voisinage y furent invitées, mais l'une d'elles, qu'on avait oubliée, se

(1) Marguerites.

vengea en donnant à l'enfant un visage de singe. Toutefois, cette difformité ne devait durer que jusqu'à son mariage et quinze jours après.

Le roi et la reine étaient au désespoir ; on attendait avec impatience le moment où on pourrait le marier. Ce moment arriva enfin..... Enfin, pour les parents, car le prince n'y mettait pas d'empressement, sachant que sa figure de singe n'était guère propre à le faire aimer.

Ses parents, qui tenaient beaucoup à le voir changer de figure, lui remirent une pomme d'orange.

— Tu la donneras à celle des filles du pays qui te conviendra le mieux.

Puis le roi fit battre par le tambour de ville que toutes les filles à marier eussent à se présenter devant le palais, pour que le prince pût se choisir une épouse entre elles.

Les jeunes filles n'étaient pas trop contentes, les riches surtout, à l'idée d'avoir pour mari un homme à tête de singe, comme était le fils du roi. Mais il n'y avait rien à faire. Il fallait obéir. Elles arrivèrent donc toutes dans la cour du palais. Le prince les passa en revue ; celles devant lesquelles il avait passé sans leur donner la pomme d'orange,

se sauvèrent bien vite, heureuses d'être débarrassées. Le prince, qui lisait ce sentiment sur les visages, refusa de choisir entre elles et les congédia toutes.

Cela ne faisait l'affaire ni du roi ni de la reine, puisque ainsi, leur fils courait risque de rester singe toute sa vie. Comme ils lui faisaient des remontrances, deux militaires amenèrent une jeune fille, une pâtoure, fort mal habillée, qui n'avait pas osé désobéir au roi en ne se montrant pas, mais s'était dissimulée derrière un arbre pour n'être pas aperçue. On la dénonçait comme s'étant soustraite à l'ordre qui avait été donné à toutes les filles du pays.

Le prince la regarda ; il n'y avait dans ses yeux ni dégoût ni dédain. Il y avait de la modestie et de la sympathie. Son regard semblait dire : Je ne suis pas digne que le prince me choisisse, mais je le plains et je me sens toute disposée à l'aimer. Le prince lui donna la pomme d'orange.

Il fallut la décrasser d'abord. On lui fit prendre un bain, on lui donna une belle robe de princesse, des colliers, des chaînes d'or. Ses compagnes ne l'auraient pas reconnue ; mais elle avait toujours ce doux et bon regard qui avait séduit le prince

au premier abord. Il accepte avec joie cette charmante épouse. On fait une noce solennelle, une belle noce. Il n'y avait personne qui ne se mît aux portes pour la voir passer.

La jeune femme aurait été la plus heureuse des femmes, n'eût été le visage de son mari ; il était empressé, attentif du reste, elle sentait qu'elle l'aimait beaucoup, mais elle l'eût aimé encore bien davantage sans sa figure de singe.

Quand il était couché la nuit auprès d'elle dans l'obscurité, il lui semblait qu'il n'avait plus cette affreuse figure. Une nuit, elle n'y tint plus, elle résolut de s'en assurer. Elle se lève tout doucement, nu-pieds, va chercher une bougie, et sûre que son mari dort, elle le regarde.

C'était le plus beau prince du monde. Elle n'aurait jamais osé rêver tant de beauté et de grâce dans un mari. Dans sa joie elle fait un mouvement ; une goutte brûlante de bougie tombe sur la figure du prince, il se réveille.

— Malheureuse ! lui dit-il, je n'avais plus que quinze jours de pénitence à faire et j'aurais toujours été tel que tu me vois. Ta curiosité nous fait bien du mal à tous deux. Maintenant il faut absolument que je parte.

— Il faut que tu partes ? Où vas-tu donc ?

— Dans le pays des Margriettes. Adieu.

— Et tu ne m'emmènes pas ?

— Non, tu ne peux pas me suivre.

Il partit donc, mais sa jeune femme ne pouvait plus vivre sans lui, et un beau jour elle se mit en route pour aller le rejoindre au pays des Margriettes.

Mais elle ne savait pas de quel côté était ce pays. Elle rencontre une vieille petite bonne femme toute courbée et appuyée sur son bâton.

— Ma bonne dame, ne pourriez-vous pas me dire où se trouve le pays des Margriettes ?

— Ma pauvre petite, ce doit être loin, bien loin, car je n'en ai jamais entendu parler. Mais, tenez, voilà trois noisettes ; quand vous aurez besoin de quelque chose, cassez-les, cela pourra vous servir.

La jeune femme remercie la vieille et poursuit son chemin. Après avoir marché bien longtemps encore, elle rencontre une autre vieille.

— Pourriez-vous m'enseigner le pays des Margriettes, ma bonne dame ?

— Ma chère petite, je ne connais pas ce pays-là. Il faut qu'il soit bien loin, bien loin, car je

n'en ai jamais entendu parler. Mais prenez ces trois noix-là. Cela pourra vous servir, seulement ne les cassez qu'en cas de besoin.

La jeune femme remercia la vieille et continua son chemin. Mais il y avait bien longtemps qu'elle marchait. A un certain moment, elle se sentit lasse et s'assit sur le bord d'une haie. Une bonne femme qui passait par là, lui dit : Vous avez l'air bien fatiguée. Vous venez de loin, sans doute ?

— Oh oui ! de bien loin. Je voudrais aller au pays des Margriettes. Ne pourriez-vous pas m'indiquer le chemin ?

—Non, lui répondit la vieille. Je ne sais pas ce que c'est que le pays ou vous voulez aller. Mais prenez toujours ces trois marrons. Cela pourra vous servir.

Ces trois vieilles étaient les fées protectrices de la jeune femme ; seulement elle n'en savait rien.

Elle remercia la vieille, et voulut reprendre son chemin à travers la forêt, mais elle était si fatiguée, si fatiguée, qu'elle ne savait plus mettre un pied l'un devant l'autre. Le soir, elle aperçoit une chaumière où il y avait du feu. Elle se dirige de ce côté. Une vieille femme était assise devant la porte.

— Je n'en puis plus de fatigue. Ne pourriez-vous pas me permettre de me reposer chez vous et d'y coucher ?

— Certainement, ma brave femme. Entrez, et reposez-vous.

On lui sert une bonne soupe, on lui donne un bon lit.

— Dormez bien et reposez-vous, lui dit la vieille. Vous reprendrez votre route demain matin.

La pauvre jeune femme tombait de sommeil, elle s'endormit tout de suite. Le lendemain on lui demanda où elle allait.

— Au pays des Margriettes. Savez-vous où c'est ?

— Non, mais mon cochon le sait. Il y va souvent, et revient chargé de toutes sortes de choses précieuses. Seulement il part tout seul le matin, tantôt à une heure, tantôt à une autre, et l'on ne peut savoir d'avance à quel moment précis il fera le voyage.

— Eh bien ! mettez-moi à coucher avec votre cochon. Quand il bougera, je m'éveillerai et je le suivrai.

On lui dit que cela n'est pas raisonnable. On

l'engage à se coucher dans un bon lit, la vieille l'éveillera le lendemain. La jeune voyageuse s'obstine. Il faut céder à la fin. On lui fait un lit avec de la paille fraîche ; elle se couche sans se déshabiller et s'endort, mais d'un œil seulement. Dans le haut de la nuit, elle entend le cochon qui s'éveille, se secoue et s'en va en faisant : tron ! tron !

La jeune femme sort avec lui ; elle le suit, et de bon matin, ils arrivent devant un magnifique château ou « tout plein » de gens allaient et venaient, comme s'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire. Elle aperçoit une petite pâtoure et engage la conversation avec elle.

— Ma petite, ne pourriez-vous me dire ce que c'est que ce château et ce qu'on y va faire ?

— Madame, c'est le château des Margriettes ; et la demoiselle va se marier avec un jeune et beau prince qui est arrivé ici il n'y a pas longtemps.

— Si c'était mon mari ? pense-t-elle. — Veux-tu changer d'habits avec moi, ma petite ?

— Oh ! Madame, ne vous moquez pas de moi.

— Je ne me moque pas, je parle sérieusement. Veux-tu troquer tes habits contre les miens ?

— Une princesse comme vous !

— J'ai été pâtoure avant d'être princesse. Changeons d'habits, te dis-je. Crains-tu de perdre au change ?

La paysanne, toute confuse, se déshabille. La jeune dame se revêt du costume de la bergère, en lui laissant le sien, puis elle va se présenter au château, et demande si l'on n'a pas besoin d'une servante.

— Nous avons assez de serviteurs, lui répond-on. Elle insiste. Pendant cette discussion, la demoiselle passe et ordonne que l'on retienne la petite pâtoure.

— Mais elle dit qu'elle n'a encore servi nulle part ! Elle ne saura rien faire.

— Elle saura toujours bien tourner la broche.

La voilà admise dans la cuisine en qualité de tourne-broche. Elle va et vient dans le château. Les apprêts de la noce se poursuivent. Elle a reconnu son mari. Mais comment s'approcher de lui ? Comment se faire reconnaître ?

Elle se souvient alors des présents qui lui ont été faits par les vieilles. Elle pèle ses trois châtaignes. Elles se transforment en un beau rouet tout en or, diamants et pierreries. L'une devient

le corps du rouet, la seconde la quenouille, la troisième, la tête avec la broche, le fuseau et tout ce qui s'ensuit.

La princesse voit ce rouet et l'admire.

— Qui a apporté cela ? dit-elle.

— Moi, dit la tourneuse de broche.

— Veux-tu me le vendre ?

— Je ne le vends pas, il faut le gagner.

— Que veux-tu qu'on fasse pour le céder ?

— Je veux coucher avec le prince cette nuit même à la place de la mariée.

Vous jugez comme on se récrie ! La jeune femme n'en démord pas. On se consulte, on voudrait bien ne pas laisser échapper ce rouet. Mais la mariée ne veut pas consentir à laisser son mari coucher avec cette fille de cuisine.

— Tu as tort, lui dit sa mère. Nous ferons prendre au prince de l'*endormillon*. Il s'endormira aussitôt qu'il sera couché et le rouet nous restera.

— Eh bien soit ! dit-on à la fille de cuisine. Donne-nous ton rouet et tu coucheras avec le prince.

Pendant le souper, on fait prendre au prince un breuvage soporifique ; aussitôt qu'il est au lit, il s'endort. La jeune femme fait du bruit, chante,

crie, elle le pousse, elle le pince ; rien n'y fait, il dort jusqu'au jour. Seulement ceux qui couchaient tout près de là se plaignent du tapage qu'on a fait dans la chambre du prince et demandent en grâce qu'une autre fois on les laisse dormir.

La jeune femme dépitée, mais non découragée, se retire dans le petit réduit qu'on lui a assigné ; et là elle casse ses trois noisettes. Il en sort un superbe *trô* (1) tout en or et en pierreries. La première noisette fournit le pied ; la seconde, les quatre bras ; la troisième, la manivelle pour le faire tourner. On parle de ce superbe trô à la dame du château. Elle vient le voir.

— Qui a apporté cela ? demande la dame.

— Moi, madame, répond l'aide de cuisine.

— Veux-tu me le vendre ?

— Je ne le vends pas, il faut le gagner.

— Que faut-il faire pour le gagner ?

— Me permettre de coucher encore aujourd'hui avec le prince.

On lui objecte que c'est extravagant, que c'est

(1) Le trô ou trouil est une sorte de dévidoir vertical qui sert à mettre en écheveau le fil roulé sur des fuseaux. Le dévidoir dont il est question plus loin, sert à mettre en peloton le fil qu'on a mis en écheveau au moyen du trô.

indécent ; rien ne la fait rougir ni reculer. La mariée déclare qu'elle se repent d'avoir consenti une première fois, elle ne consentira pas une seconde.

Sa mère parvient à la calmer. On fera prendre cette fois encore de l'endormillon au prince, la jeune femme tâchera de l'éveiller comme l'autre nuit, et ne réussira pas davantage, et le trô sera gagné.

La princesse cède encore cette fois, et cette nuit se passe en effet comme la première. Le prince dort d'un sommeil de plomb, et la jeune femme essaie en vain de le réveiller en pleurant, en criant, en faisant tout le bruit possible.

Les domestiques, que cela empêche de dormir, sont fort mécontents. Ils se plaignent au chef de cuisine, qui se charge de faire entendre leurs doléances.

Il va en effet trouver le prince.

— Prince, lui dit-il, il se passe quelque chose de bien extraordinaire la nuit dans votre chambre. Ce n'est pas votre femme qui couche avec vous, mais sa petite aide de cuisine, et elle fait toutes les nuits un bruit à empêcher tout le monde de dormir.

— En effet, pense le prince. Je me sens tellement lourd tous les soirs, quand je me mets au lit, qu'il doit y avoir quelque malice là-dessous. Certainement on me fait prendre de l'endormillon. Mais si l'on m'en apporte la prochaine fois, je ne dirai rien, je le jetterai à la ruelle du lit, je ferai semblant de dormir, et je verrai ce qui arrivera.

La jeune femme voulut faire une troisième tentative. Il lui restait les trois grosses noix, elle les cassa, et elle vit apparaître devant elle un superbe dévidoir, plus riche encore et plus beau que le rouet et le trô. La première forma le pied ; la seconde, les quatre bras ; et la troisième, les quatre fillettes. Le rouet et le trô n'étaient rien auprès du dévidoir.

La dame en fut émerveillée, et proposa de nouveau à la petite tourne-broche de le lui vendre.

— Je ne le vends ni pour or ni pour argent.

— Que veux-tu donc ?

— Coucher une troisième fois avec le prince.

— Tu y as déjà couché deux fois, et tu n'en es pas plus avancée.

— Je veux essayer une troisième.

Après avoir longtemps hésité, la mère et la fille consentirent encore une fois, la dernière, se promettant bien d'user de l'endormillon comme les deux premières nuits.

A peine le prince était-il au lit, qu'on lui apporta la liqueur soporifique comme un bon cordial. Il ne dit rien, et fit semblant de l'avaler, mais il la jeta à la ruelle et ferma les yeux comme s'il dormait.

Sa femme, l'ancienne, vint alors se placer à côté de lui. Dès les premiers mots qu'elle prononça, il la reconnut. Jusqu'alors il ne l'avait pas regardée sous ses vêtements d'aide de cuisine. — Comment, ma femme chérie, c'est toi qui viens me retrouver ici ! Comment as-tu fait pour me découvrir ? — Elle lui raconta tout ce qui s'était passé et comment elle était parvenue à trouver le pays des Margriettes.

Le prince fut aussi enchanté de ce témoignage d'amour que de la beauté de la jeune femme, qu'il trouvait fort supérieure à celle de la fille du château. Il s'était marié avec elle par complaisance, et ne s'était jamais donné la peine ni de connaître ses sentiments, ni même de la bien regarder. C'était presque une révélation pour lui. Il ne vou-

lut plus dès lors entendre parler de son nouveau mariage. Mais comment se libérer ?

— Ne dis rien, dit-il à sa femme, je tâcherai d'arranger tout.

Le lendemain, quand tout le monde fut rassemblé : parents de la fiancée, invités à la noce et autres, le prince leur dit :

Messieurs et mesdames, il m'arrive aujourd'hui une drôle d'aventure. J'avais fait faire dans le temps une clé pour mon secrétaire, puis je l'avais perdue. Comme je ne pouvais pas rester sans ouvrir mon secrétaire, j'avais fait faire une nouvelle clé. Mais voilà que je viens de retrouver la vieille, au moment où je ne me suis pas encore servi de l'autre. Laquelle vaut-il mieux garder, de la vieille ou de la neuve ? La vieille, n'est-ce pas ? dont j'ai fait usage et que je connais bien ? N'êtes-vous pas de cet avis-là ?

— Certainement, répondit-on, il vaut beaucoup mieux garder la vieille, celle dont on avait l'habitude de se servir et qui convient le mieux à la serrure.

— Je suivrai votre conseil. Ma vieille clé que j'avais perdue, la voilà, dit-il, en montrant la jeune aide de cuisine. Je l'ai retrouvée, et je

la reprends, selon le conseil que vous m'avez donné.

(Conté par la mère Georges.)

Le conte s'arrête-t-il là? N'y a-t-il pas une suite expliquant les sentiments et la conduite des habitants du château des Margriettes? La conteuse n'en sait pas davantage. Elle ne sait pas non plus pourquoi ce pays s'appelle le pays des Margriettes ou pâquerettes rouges.

Quoi qu'il en soit, nous sommes ici en face d'une des plus gracieuses versions de l'histoire de Psyché. Tirée d'une condition inférieure, devenue l'épouse d'un haut personnage, le perdant par l'effet d'une curiosité bien naturelle et parvenant à le reconquérir, c'est Psyché, placée dans un milieu différent, entourée de tout autres circonstances. On trouvera dans les *Contes lorrains* de M. Cosquin une longue et savante dissertation sur les contes dont l'histoire de Psyché est le type. Nous y renvoyons le lecteur, ne pouvant la résumer ici. Notre conte, du reste, tout en rappelant au début divers contes : *La Belle et la Bête,* entr'autres, les noix, noisettes et marrons, produisant des prodiges quand on les casse, etc., offre plusieurs traits originaux; le cochon, par exemple, servant de guide inconscient à la jeune femme vers le château des Marguerites. L'autorisation de coucher trois nuits avec un personnage, à la suite des présents merveilleux d'une fée, se retrouve dans un conte du *Pentamerone.* Ce qui donne à notre récit un caractère local, c'est surtout le *trô,* qui n'est guère employé que dans notre pays, que nous sachions du moins.

III

LA FILLE SANS MAINS

UNE dame avait une fille si belle, que les passants, quand ils l'apercevaient, s'arrêtaient tout court pour la regarder. Mais la mère avait elle-même des prétentions à la beauté et elle était jalouse de sa fille. Elle lui défendit de se montrer jamais en public; cependant on l'apercevait quelquefois, on parlait toujours de sa beauté; elle résolut de la faire disparaître tout à fait. Elle fit venir deux individus auxquels elle croyait pouvoir se fier et elle leur dit :

— Je vous promets beaucoup d'argent et le secret, si vous faites ce que je vous dirai. L'argent, le voilà tout prêt. Il sera à vous quand vous aurez accompli mes ordres. Acceptez-vous?

La somme était considérable. Ceux à qui elle s'adressait étaient pauvres; ils acceptèrent.

— Vous jurez de faire tout ce que je vous dirai?

— Nous le jurons.

— Vous emmènerez ma fille ; vous la conduirez dans une forêt loin d'ici et là vous la tuerez. Pour preuve que vous aurez accompli mes ordres, vous m'apporterez, non pas seulement son cœur, car vous pourriez me tromper, mais aussi ses deux mains.

Les hommes se récrièrent.

— Vous avez promis, leur dit-elle, vous ne pouvez plus vous dédire. De plus, vous savez la récompense qui vous est réservée. Je vous attends dans huit jours.

Les voilà donc partis avec la jeune fille. On lui dit qu'il s'agissait de faire un petit voyage dans l'intérêt de sa santé. Elle fut bien un peu étonnée du choix de ses deux compagnons de voyage, mais le plaisir de voir du nouveau lui fit oublier cette circonstance. Elle les suivit donc sans inquiétude.

Quant à eux, ils ne laissaient pas d'être troublés. La jeune fille s'était toujours montrée bonne pour eux ; elle leur avait rendu divers petits services ; il était bien pénible d'avoir à lui ôter la vie.

On chevauche, on chevauche dans les bois. On arrive enfin à un endroit bien désert. Les hommes

s'arrêtent et font connaître à la jeune fille l'ordre de sa mère.

— Est-ce que vous aurez la cruauté de me tuer? leur demanda-t-elle.

— Nous n'en avons pas le courage; mais comment faire? Nous avons juré de rapporter à votre mère votre cœur et vos mains. Le cœur, ce ne serait rien; celui des bêtes ressemble à celui des hommes; mais vos mains, nous ne pouvons tromper votre mère là-dessus.

— Eh bien! coupez-moi les mains et laissez-moi la vie.

On tue un chien, on lui enlève le cœur; cela suffira. Quant aux mains, il faut bien se résoudre à les lui couper.

On se procure d'abord de cette herbe qui arrête le sang; puis, l'opération faite, on bande les deux plaies avec la chemise de la jeune fille; on emporte les mains et on abandonne la malheureuse victime dans le bois, après lui avoir fait promettre de ne jamais revenir dans le pays de sa mère.

La voilà donc toute seule dans la forêt. Comment se nourrir sans mains pour ramasser les objets, pour les porter à sa bouche? Elle se nourrit

de fruits, qu'elle mordille comme elle peut; mais les fruits sauvages ne sont guère nourrissants. Elle entre dans le jardin d'un château et là elle mordille les fruits qu'elle peut atteindre, mais n'ose se montrer à personne.

On remarque ces fruits mordillés. Presque tous ceux d'un poirier y ont déjà passé. On se demande qui a pu faire cela; un oiseau peut-être, mais encore quel oiseau?

On fait le guet. Aucun gros oiseau ne se montre; mais on aperçoit une jeune fille qui, ne se croyant pas observée, grimpe dans les arbres fruitiers. On la suit des yeux pour voir ce qu'elle fera. On la surprend mordillant les fruits.

— Que faites-vous là, mademoiselle?

— Plaignez-moi, répond-elle en montrant ses deux bras privés de mains, plaignez-moi et pardonnez-moi.

Celui qui l'avait surprise était le fils de la maîtresse du château. La mutilation qu'on avait fait subir à la jeune fille n'avait pas altéré sa beauté, la souffrance lui avait même donné quelque chose de plus séduisant.

— Venez avec moi, lui dit-il, et il l'introduisit secrètement dans la maison. Il la conduisit dans

une petite chambre et l'engagea à se coucher; puis il alla trouver sa mère.

— Eh bien! tu as été à la chasse, lui dit-elle; as-tu attrapé des oiseaux?

— Oui, j'en ai attrapé un, et un très beau. Faites mettre un couvert de plus; mon oiseau dînera à table.

Il fit ce qu'il avait dit; il amena la jeune fille à ses parents. Grand fut l'étonnement quand on la vit sans mains.

On lui demanda la cause de cette mutilation.

Elle répondit de manière à ne compromettre personne : elle ne se croyait pas encore assez loin pour que sa mère ne pût apprendre de ses nouvelles; elle savait que dans ce cas ceux qui l'avaient épargnée seraient traités sans pitié, et elle supplia ceux qui l'interrogeaient de lui permettre de rester cachée.

Mais cela ne faisait pas l'affaire du jeune homme, qui s'était épris d'elle et désirait l'épouser. Sa mère combattit cette idée; elle ne voulait pas d'une belle-fille sans mains, d'une bru qui lui donnerait peut-être des petits-enfants sans mains comme elle! Le fils insista, et il insista tellement que sa mère lui dit :

— Épouse-la si tu veux, mais c'est bien contre mon gré.

Le mariage fut célébré ; les époux furent heureux, très heureux, mais ce bonheur ne dura pas longtemps. Bientôt après le mari fut obligé de partir pour la guerre. Ce fut avec de vifs regrets qu'il se sépara de son épouse, et il recommanda qu'on lui envoyât souvent de ses nouvelles.

Quelques mois après un serviteur vint lui apprendre que sa femme lui avait donné deux beaux garçons; mais il l'engagea à revenir au plus tôt, parce que sa famille était mécontente qu'il eût épousé une femme sans mains.

Revenir, il ne le pouvait pas; mais il écrivit à sa femme une lettre des plus aimables et une autre à sa mère, où il lui recommandait d'avoir bien soin de sa femme bien-aimée.

Mais, loin d'en avoir soin, on cherchait à s'en débarrasser. On écrivit au jeune marié que sa femme était accouchée de deux monstres. On s'empara des lettres qu'il avait écrites à sa femme et on en substitua d'autres dans lesquelles on lui faisait prononcer des accusations abominables contre elle et dire qu'il fallait qu'elle fût bien

coupable, puisque Dieu, au lieu d'enfants, lui avait envoyé deux monstres. On finit par persuader à la jeune femme, à force de le lui répéter, qu'après ces lettres il serait imprudent à elle d'attendre le retour de son mari, qui serait capable de la tuer, et que le meilleur pour elle c'était de s'en aller.

Elle se laisse persuader ; on lui donne quelque argent ; elle s'habille en paysanne et la voilà partie avec ses deux enfants dans un bissac, l'un en avant, l'autre en arrière ; mais sa mutilation la rendait maladroite ; en se penchant pour puiser de l'eau dans une fontaine, elle y laissa tomber un de ses enfants. Comment le retirer, puisqu'elle n'avait pas de mains ?

Elle adressa à Dieu une courte mais fervente prière, puis elle enfonça ses deux bras, ses deux moignons, dans la fontaine pour tâcher de rattraper l'enfant. Elle le rattrapa, en effet, et, en lui ôtant ses habits mouillés, elle s'aperçut que ses deux mains avaient repoussé ; Dieu avait entendu la prière de son amour maternel et lui avait rendu les membres qu'elle avait perdus.

Elle put dès lors travailler de ses mains et gagner la vie de ses deux enfants. Elle vécut ainsi douze longues années.

Quand son mari revint de la guerre, sa première parole fut pour elle.

Sa mère fut tellement furieuse de voir que, malgré tout ce qu'on lui avait dit contre sa femme, il l'aimait encore, qu'elle faillit se jeter sur lui pour le battre.

Il la laissa dire et demanda qu'on lui rendit sa femme. Le fait est que personne ne savait ce qu'elle était devenue. Il pensa qu'elle ne devait pas être morte cependant, et il se mit en voyage, décidé à la retrouver en quelque endroit qu'elle se fût retirée.

Il s'adressait à tout le monde pour avoir des renseignements. Il rencontra un jour un petit garçon, éveillé et intelligent, qui l'intéressa; il lui demanda quelle était sa maman. L'enfant répond que sa maman a été longtemps sans mains; qu'il a un frère du même âge que lui et, apercevant son frère, il l'appelle.

— Viens, lui dit-il, voici quelqu'un qui s'intéresse à nous et à notre mère.

Le second enfant était aussi aimable et aussi intelligent que le premier. Le voyageur les interroge sur leur vie passée. Tous les renseignements coïncident, il ne doute pas qu'il n'ait retrouvé sa famille.

— Et votre mère, mes enfants, où est-elle? Allez me la chercher bien vite.

La mère, qui était à un étage supérieur, s'empresse de descendre. Il la reconnaît tout de suite, malgré ses douze années de séparation. On s'explique, on s'embrasse, on retourne au pays, on se réinstalle au château. Réconciliation générale.

Pas pour tous, cependant. La méchante mère, qui avait froidement ordonné de mettre sa fille à mort, fut enfermée dans un souterrain et dévorée par les bêtes.

(Conté par la mère Georges.)

Ce conte figure dans la plupart des littératures populaires. M. Sébillot en a publié deux versions différentes dans les *Contes populaires de la Haute-Bretagne* et dans les *Contes des Paysans et des Pêcheurs*. Le conte des frères Grimm : *Das Mädchen ohne Hände*, présente plusieurs des circonstances du nôtre. On trouve un conte semblable dans le *Pentamerone* et un autre dans les *Contes serbes*. Afanassiev en donne deux versions différentes avec des variantes sous le nom de *Kossorouchka* (la Fille aux bras coupés). Ces diverses versions diffèrent sur le motif de la mutilation. Dans les deux contes bretons, cette mutilation est l'œuvre du diable. Dans l'un des contes russes, c'est une belle-sœur jalouse qui accuse la victime de tels méfaits que son frère

veut lui couper la tête et se décide, par pitié, à ne lui couper que les bras. Les contes russes, les contes bretons et le conte haguais se ressemblent dans les faits qui suivent le mariage. Les autres racontent ces faits d'une manière toute différente. Le conte serbe s'accorde avec le nôtre pour le début. Mais le père est averti en songe que sa fille a été mutilée et laissée dans un bois. Il se met à sa recherche et la retrouve.

I

LES VOLEURS VOLÉS

Il y avait une fois, comme on dit toujours une fois, une bonne femme qui aimait bien à faire des rôties et à boire un petit coup. Mais son homme le lui défendait. Un matin que son homme était parti aux clos, la voilà qui se met à faire une rôtie, mais elle avait laissé ouvert le haut de sa porte coupée et sa vache la regardait par dessus le hâe. C'était du temps que les bêtes parlaient. La bonne femme eut peur que la vache ne la vendît (1); elle voulut la chasser, mais la bête revenait toujours; elle lui jeta une hachette à la tête et la tua du coup.

— Qu'est-ce que notre homme va me dire,

(1) Ne la dénonçât.

quand il reviendra, pensa-t-elle, de trouver notre pauvre vache morte? Il me tuera du coup. J'aime mieux m'en aller au débaoud (1).

Elle quitta donc sa maison et n'emporta que le volet de la porte. Elle rencontra son homme en chemin.

— Où t'en vas-tu, comme ça?

— Je m'en vais au débaoud. Des voleurs sont venus chez nous. Ils ont tout détruit, il n'est resté que le haut de la porte, que voilà.

— Eh bien! ma pauvre femme, puisqu'il ne nous reste rien, allons-nous-en ensemble.

Les voilà aller tous deux de compagnie. Ils arrivèrent à un bois. Quand ils furent dedans, ils étaient lassés et ils s'assirent sous un sapin pour se reposer. Mais tout à coup une troupe de gens arrivent. Le bonhomme et la bonne femme eurent peur; ils grimpèrent dans le sapin, emportant toujours le volet de la porte, et ils attendirent.

Les gens qui arrivaient étaient des voleurs. Sur leur route ils avaient rencontré la vache que la bonne femme avait tuée, et ils cherchaient un

(1) S'en aller au débaoud, c'est partir en désespéré, abandonner tout ce qu'on peut avoir sans savoir où l'on ira.

endroit pour la rôtir. Ils s'installèrent justement sous le sapin; ils coupèrent la vache par morceaux, ils se firent un trépied avec des pierres, allumèrent un feu de bûchettes; ils avaient un hêtier (1), ils mirent dessus des tranches de la vache.

L'homme et la femme voyaient tout ça du haut de l'arbre; mais la femme était bien embarrassée, elle avait grande hâte à pisser. Elle le déclara à son homme.

— Retiens-toi tant que tu pourras, lui dit-il, ils finiront par s'en aller.

Elle se retint donc, mais les hommes ne s'en allaient pas. Au bout d'un moment elle dit à son homme qu'elle n'en pouvait plus et qu'il lui était impossible de se retenir.

— Eh bien! lâche tout! lui dit son homme.

Elle ne se le fit pas redire, elle lâcha tout; cela coula de branche en branche jusque sur le hêtier.

Les voleurs levèrent la tête, mais le feuillage était si épais qu'ils ne virent rien.

— Va toujours, dit le chef à celui qui cuisinait; c'est le bon Dieu qui nous envoie la sauce.

(1) Poêle à frire en fonte, tout à fait plate et assez large.

Une minute après, la femme dit à son homme qu'elle avait mal au ventre.

— Retiens-toi, retiens-toi, lui dit son homme.

— Elle se retint tant qu'elle put, mais elle finit par dire à son homme qu'elle n'y pouvait plus tenir.

— Eh bien! tant pis, lâche tout! lui dit son homme.

Elle lâcha tout, et après avoir dégringolé de branche en branche, cela finit par tomber sur le hêtier.

— Va toujours, dit le chef, c'est le bon Dieu qui nous envoie de la moutarde.

La bonne femme tenait toujours le volet, mais la force lui manquait pour le retenir.

— Mon homme, dit-elle, mon homme, je n'ai plus de force, je vais laisser tout échapper.

— Eh bien! lâche tout! dit le bonhomme, et que le bon Dieu nous aide!

La bonne femme laissa tomber le volet, qui descendit de branche en branche avec grand fracas.

Les voleurs crurent que c'était le tonnerre; ils se sauvèrent en abandonnant la vache rôtie et leur argent.

Quand ils les voient partis, le bonhomme et la bonne femme descendent et se mettent à manger la vache. Mais pendant qu'ils mangent, les voleurs reviennent sur leurs pas. Les voilà pris. La bonne femme ne perd pas la tête.

— Donne-moi ton couteau, dit-elle à son homme, et tire la langue.

Il donna son couteau, qui était tout rouillé, et tira la langue. La femme se mit à la lui gratter.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, brave femme? demanda le chef des voleurs.

— Vous voyez, je gratte la langue de mon homme.

— Pourquoi faire?

— Pour l'empêcher de mourir. Quand on a été bien gratté comme ça, la mort ne vous peut plus rien.

— Est-ce que vous ne pouvez pas me gratter aussi?

— Je veux bien. Donnez-moi votre langue.

Il la lui donne. La bonne femme la coupe. Il s'enfuit en hurlant vers ses compagnons.

— Qu'est-ce que tu as?

Il veut parler et il ne peut.

— Qu'est-ce que tu as, enfin?

— Le, le, le, le, le...

Les voleurs s'imaginent que le diable est dans le bois, et ils se sauvent au plus vite sans rien ramasser.

Le bonhomme et la bonne femme ramassent tout; la somme était assez considérable. Ils s'en servent pour faire réparer leur maison, achètent une nouvelle vache, et, plus tard, quand la bonne femme voulut faire des rôties au desçu de son mari, elle eut grand soin de fermer le haut de sa porte.

(Conté à Gréville par Jules Fatôme, âgé de onze ans, qui tenait ce conte de sa mère.)

Un conte lorrain, recueilli par M. Cosquin, et inséré dans la *Romania*, t. VI, p. 548, offre plusieurs traits de ressemblance avec celui-ci. Nous renvoyons au savant travail de M. Cosquin pour les références.

II

JACQUES LE VOLEUR

UNE femme avait un fils qu'elle avait fort mal élevé. C'était un fainéant et qui ne voulait rien faire.

Quand il fut en âge de choisir un état, sa mère lui demanda ce qu'il voulait être.

— Je veux être voleur.

— Bon Dieu! bonne Vierge! mais ce n'est pas là une profession! Je ne te permettrai jamais d'être un voleur.

— Eh bien! allez consulter la bonne Vierge. Si elle dit comme moi, il faudra bien que vous consentiez.

— Soit, j'irai, dit-elle, et pas plus tard que tout de suite.

En la voyant se rendre à l'église, Jacques prend les devants par un chemin de traverse et va se cacher derrière l'autel.

La bonne femme arrive à l'église au moment où il y était déjà, et, après avoir fait ses prières devant l'autel de la Vierge :

— Bonne Vierge, dit-elle, bonne Mère, indiquez-moi, je vous prie, ce que mon Jacques doit être.

— Voleur, répondit une voix qui venait de l'autel.

— Voleur! dit la brave femme étonnée. Mais vous n'y pensez pas, bonne Vierge, c'est un péché de voler! Dites-moi là, franchement et sans vouloir tromper une pauvre femme comme moi, ce que mon Jacques doit devenir.

— Voleur, répéta le garçon, toujours caché.

La pauvre femme se retira consternée. Aussitôt qu'elle fut sortie de l'église, Jacques sortit aussi de sa cachette, il prit à travers champs, et sa mère, en arrivant, le trouva à la maison.

— Eh bien! moumère (1), qu'est-ce que la bonne Vierge vous a dit?

— Que tu dois être un fripon.

— Vous voyez donc bien qu'il faut que je sois un fripon, puisque la bonne Vierge vous l'a dit; je pars demain.

Au bout de huit jours, il revient avec un sac, qu'il avait bien de la peine à porter.

(1) Ma mère.

— Qu'est-ce que c'est que ce sac?

— C'est une charge d'or que j'apporte.

— Comment t'es-tu procuré cet or?

— Vous saurez ça plus tard, moumère; comme il n'y a pas chez nous de mesure pour le mesurer, il faut aller en emprunter une aux voisins.

La mère y va. Jacques mesure son trésor, tout seul, sans laisser approcher sa mère. Il a soin de mettre de la glu au fond de la mesure, et quand on la leur rend après l'avoir secouée, les voisins trouvent au fond une pièce d'or oubliée.

Les voisins ne peuvent revenir de leur étonnement de voir que Jacques s'est enrichi assez vite pour mesurer ainsi l'or et faire fi d'une pièce d'or au point de l'oublier au fond de la mesure. Le récit de cette habileté se répand rapidement. Le seigneur du village, qui en a entendu parler, fait venir Jacques.

— Tu as la réputation d'être un habile voleur? lui dit-il.

— Dame! je commence. Ça ira mieux plus tard.

— Eh bien! je veux te mettre à l'épreuve. On conduira demain une de mes vaches à la foire pour la vendre. J'avertirai ceux qui la mèneront.

Si malgré cela tu réussis à la voler, je te la donne.

— Merci, monseigneur, la vache est à moi, je vous en réponds.

On confie la vache à deux conducteurs, après les avoir avertis qu'on tâchera de les voler.

— Un bon averti en vaut deux, dit le proverbe, répondit un des conducteurs; nous serons sur nos gardes.

L'un attache une corde aux cornes de la vache et se met devant, l'autre prend en main la queue de la bête et se met derrière. Il était difficile même d'approcher de l'animal.

Jacques ne s'en approcha pas. Les conducteurs avaient à traverser un bois. Jacques alla se pendre à l'un des arbres. Les conducteurs le regardèrent et ne le dépendirent pas. Ce fut lui qui se dépendit quand ils furent passés; puis il courut bien vite à travers le bois, gagna le chemin par où devaient passer les conducteurs de la vache et, un peu plus loin, ils trouvèrent un autre pendu. C'était encore Jacques.

— C'est donc la *cache ès pendus* (le sentier aux pendus) par ici? Qu'est-ce que cela veut dire? dit un des paysans.

— Ce qu'il y a de plus curieux, dit l'autre, c'est que le second est tout à fait semblable au premier : même taille, mêmes vêtements. Est-ce que nous aurions marché sur male herbe et serions revenus au même endroit sans nous en apercevoir?

— Ça ne se peut pas; l'autre pendu était là-bas derrière nous.

— C'est drôle tout de même. Allons donc voir si l'autre est toujours à sa place.

Ils attachent soigneusement la vache à un arbre et s'en vont tout doucement voir, sans pourtant la perdre de vue. Plus de pendu! Pendant qu'ils cherchent à reconnaître l'endroit, Jacques, qui les observe, se dépend rapidement, coupe la corde qui attache la vache et se sauve avec.

Quand les conducteurs revinrent, après s'être assurés que le premier pendu n'était plus à sa place, ils s'aperçurent que le second avait disparu également. Mais la vache avait aussi disparu.

Le lendemain, Jacques va trouver le seigneur.

— La vache est à moi? lui demande-t-il.

— Sans doute, puisque tu as été assez subtil pour me la voler. Mais je gage que tu ne me voleras pas ma jument. Je t'avertis qu'elle sera bien gardée.

— Vous me la donnerez si je vous la vole?

— Certainement. Mais je suis sûr que tu ne me la voleras pas.

— Nous verrons.

La jument est remise à la garde de trois hommes. Le premier monte dessus, le second tient la crinière, le troisième tient la queue. Celui qui est en selle est armé d'un fusil chargé.

Un individu, habillé en mendiant, l'air souffreteux, s'approche du trio.

— Qu'est-ce que vous faites-là, braves gens?

— Nous gardons cette jument depuis ce matin. Il paraît qu'on doit venir nous la voler, mais nous n'avons encore vu venir personne.

— Il doit vous ennuyer là?

— Dame! ce n'est guère amusant. Si encore nous avions à boire!

— J'irai bien vous chercher du cidre au cabaret, leur dit le curieux, si vous voulez me donner de l'argent.

— Ce n'est pas de refus, brave homme.

On lui donne de l'argent et, quelque temps après, il revient du cabaret avec une provision de cidre. Il y avait mêlé des drogues assoupissantes, mais dans un des pots seulement. Ils lui offrirent

de trinquer avec eux. Il accepta en se versant du cidre qui n'était pas drogué, puis il fit semblant de s'éloigner. Les gardiens achevèrent de vider les deux pots et ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Jacques revient alors. La terre était molle. Il enfonce des piquets en terre en s'arrangeant de manière à leur faire soulever et soutenir la selle avec le cavalier; il coupe alors la bride du cheval, dégage la queue et fait filer la bête, qu'il met en sûreté.

Quand les gardiens se réveillèrent, ils furent bien étonnés, l'un de tenir la bride sans cheval, l'autre une poignée de crins, le troisième de se sentir perché en l'air sur la selle, tandis que la jument était partie.

Le lendemain, Jacques alla trouver le seigneur.

— J'ai la jument, lui dit-il.

— Le tour est bien joué; mais tu me piques au jeu. On cuit du pain demain; je parie que tu ne le voleras pas dans le four.

— J'essaierai.

Le pain est enfourné, six hommes le gardent : deux à la porte de la boulangerie, deux à la gueule

du four et deux plus loin pour empêcher toute surprise.

L'heure venue de retirer le pain, on détoupe le four; tout est intact, personne n'a quitté son poste, et pourtant le four est vide.

Jacques était parvenu à faire un trou au fond du four, et il en avait retiré par là tous les pains l'un après l'autre.

Le seigneur fut obligé de le complimenter, mais il ne renonça pas à la lutte.

— Voilà trois fois que tu m'affines, lui dit-il, mais tu ne m'affineras pas une quatrième. Je te défie de prendre les draps du lit où je serai couché avec ma femme.

— J'essaierai, dit Jacques.

La nuit suivante, le seigneur se couche dans son lit, sa femme avec lui, et tous deux se croient bien sûrs qu'on ne parviendra pas à les dépouiller des draps dans lesquels ils sont enveloppés.

Dans le gros de la nuit, ils sont éveillés par un bruit à leur fenêtre. Ils se dressent sur leur lit et aperçoivent un homme en casquette qui a l'air de faire des efforts pour entrer.

— C'est notre homme, se dit le seigneur. Il

s'arme d'un bâton, ouvre la fenêtre et frappe à tour de bras sur l'individu en casquette. Celui-ci tombe sans pousser un cri et, une fois à terre, reste complètement immobile.

La nuit n'était pas tout à fait sombre; il faisait clair d'étoiles et l'on voyait suffisamment pour distinguer les choses.

Le seigneur s'effraie.

— L'aurais-je tué? pense-t-il. Cela me ferait une mauvaise affaire. Je n'aurais pas dû frapper si fort.

Il descend pour voir ce qui en est. Un moment après il remonte. L'individu était bien mort; il l'a jeté au hasard, dans un creux de fossé; il a mis des branches par dessus. Demain on achèvera de le faire disparaître. Seulement, tout ce travail lui a donné terriblement soif.

Sa femme, qui était restée au lit à l'attendre, lui dit qu'il y a du vin et des confitures à un endroit qu'elle lui indique. Le seigneur cherche à l'endroit indiqué et ne trouve rien. Sa femme, impatientée, se lève pour lui donner ce dont il a besoin.

Quand ils revinrent tous deux à leur lit, les draps avaient disparu.

Le prétendu voleur qui s'était présenté à la fenêtre était un bonhomme fabriqué par Jacques et tenu au bout d'un bâton. Pendant que le seigneur courait après, Jacques montait tout doucement jusqu'à la chambre à coucher. Comme on n'avait pas allumé de chandelle, il lui était facile de se dissimuler, et, dès que la dame eut quitté le lit, il sauta sur les draps et disparut en les emportant.

— C'est supérieurement joué, lui dit le seigneur le lendemain; mais je finirai par mettre tes subtilités à bout. Voyons, j'ai demain du monde à dîner, une société de chasseurs; je te défie d'enlever tout ce qui sera sur la table, pain, viande, vin et tout.

— J'essaierai, dit Jacques.

Le lendemain, la table est servie, les convives sont rangés alentour. Jacques ne s'est pas encore montré. Tout à coup on entend un grand bruit dans le parc. Les chiens aboient, les domestiques crient. C'est toute une compagnie de lièvres qui détale. Personne n'y tient plus, tout le monde veut voir. Jacques, qui a lâché les lièvres et les chiens, est aux aguêts à l'entrée de la salle. Pendant que tout le monde se presse aux fenêtres, il

prend subitement la nappe par les quatre coins et s'enfuit avec tout ce qu'il trouve dedans. Quand les convives veulent se remettre à table, plus de dîner.

— Eh bien! demanda Jacques, le lendemain, au seigneur, ai-je gagné, oui ou non?

— Tu es un habile fripon, certainement; j'ai à te proposer encore un tour, plus difficile que tous les autres, et, cette fois, tu en seras pour tes frais.

— Dites toujours, monseigneur.

— Je te défie de voler tout l'argent de mon frère, le curé. Il tient singulièrement à son argent, mon frère, je t'en avertis. La tâche sera rude.

— J'aurai plus de mérite si je réussis.

Jacques se revêt secrètement d'un costume d'ange, puis il se glisse dans l'église à un moment où il n'y a encore personne et se cache derrière l'autel. Le curé arrive. Le custos aussi. On allume les cierges; le curé est en habits sacerdotaux. Jacques profite d'un moment où l'église est encore vide pour s'avancer vers le curé.

— Monsieur le curé, lui dit-il, Dieu vous appelle à lui et il m'envoie vous chercher. Mais

il veut que vous emportiez ce que vous avez de plus cher au monde, votre argent.

Le curé avait caché son argent dans l'église même, dans une cachette qu'il était seul à connaître. Il va le chercher et le remet entre les mains de Jacques, transformé en ange.

— Ce n'est pas tout, lui dit l'ange. Il y a encore un sac que vous avez confié à votre custos, prenez-le aussi.

Le curé se fait apporter le sac.

— Maintenant, suivez-moi, reprit l'ange.

Il le fait monter dans le clocher. En bas, l'escalier est assez commode, mais à mesure que l'on monte il devient plus étroit et même dangereux. Le prêtre hésite.

— Il faut bien souffrir pour aller en paradis, lui disait l'ange. On arrive à un endroit où nichaient des pigeons appartenant au curé. La servante était venue y ranger quelque chose.

— Tiens! te voilà, Marotte! lui dit le prêtre. Où penses-tu être maintenant?

— Dans le colombier.

— Tu te trompes, Marotte; nous sommes en paradis.

Marotte n'en veut rien croire. Le curé essaie

de lui prouver qu'elle se trompe. Pendant qu'ils se disputent, l'ange s'esquive et l'argent s'esquive avec lui.

Jacques se dépouille de ses ailes, court chez le seigneur et lui montre les sacs.

— Conviendrez-vous, cette fois, que je suis un habile voleur? lui demande-t-il.

— Si habile, lui dit le seigneur, que je t'engage à quitter le pays; sans cela, je serais obligé de te faire pendre, et j'en aurais regret.

Jacques ne se le fit pas dire deux fois; il quitta le pays et, depuis lors, il circule par le monde.

(Conté par la mère Georges.)

Ce conte figure dans toutes les littératures populaires. Comparez Sébillot : *Le fin larron*, dans ses *Contes populaires* ; *Le fin voleur*, dans *Littérature orale*; Cosquin, *Le fin voleur*, dans *Romania*, t. X; les frères Grimm, conte 192. La plupart des circonstances de notre conte haguais figurent dans six récits russes : trois recueillis par Afanassiev et trois recueillis par Dahl (dans *Narodnya Skazki*, Ve et VIe livraisons).

III

LE PAUVRE ET LE RICHE

Il y avait une fois un riche qui donnait depuis longtemps du travail à un pauvre.

— Il faut que je te récompense de quelque chose, dit un jour le riche; dis-moi ce que tu voudrais avoir.

— Eh bien! mon bon monsieur, si vous vouliez m'acheter une vaquette (une petite vache), cela m'arrangerait très bien.

La vache fut achetée et donnée au pauvre. Trois jours après le riche va visiter ses clos. Il trouve le garçon du pauvre qui y faisait paître sa vache. Ne le voilà pas content.

— Si j'ai donné une vache à ton père, lui dit-il, ce n'est pas pour que tu la fasses paître dans mes clos. Retire-toi et n'y reviens plus.

Huit jours après, le riche retrouve encore la vache dans son clos, toujours gardée par le même petit garçon.

— Cette fois, lui dit-il, je ne te ferai point de

grâce. J'irai demain tuer ton père pour le punir de cette insolence.

Le lendemain il alla, en effet, chez le pauvre, décidé à le tuer. Mais le pauvre était rusé; il avait tué son cochon, puis il avait barbouillé sa femme de sang et l'avait fait coucher dans son lit.

Le riche, en entrant chez le pauvre, voit le sang répandu, le lit souillé de sang et la femme couchée dedans et immobile.

— Tiens! lui dit-il, tu as tué ta femme?

— Oui; elle était si méchante que j'ai voulu la punir. Je l'ai tuée pour trois jours; elle ressuscitera le quatrième.

— Elle ressuscitera? Ah bien! je vais tuer la mienne pour trois jours aussi; ça lui apprendra à me faire enrager.

Il n'en fait ni une ni deux, il rentre chez lui et tue sa femme.

Trois jours après, il revient chez le pauvre.

— Tu m'as dit que tu avais tué ta femme pour trois jours, et je vois qu'en effet elle est ressuscitée. J'ai tué la mienne pour trois jours aussi et elle ne ressuscite pas.

— C'est que vous ne vous y êtes pas bien pris. Qu'avez-vous fait pour la ressusciter?

— Rien. J'ai tâché de la réveiller, et elle ne bouge pas.

— Ce n'est pas comme cela qu'il fallait faire. Pour moi, j'ai une corne tout exprès pour ça. J'ai soufflé avec au cul de ma femme. Elle se porte à merveille, comme vous voyez, et elle est corrigée.

— Combien veux-tu me vendre ta corne ?

— Cent écus.

— Les voici ; donne-la moi.

Le pauvre donne la corne. Le richard retourne chez lui et fait l'opération indiquée. La bonne femme continue à ne pas bouger.

Désappointé, il retourne chez le pauvre et le trouve frappant à coups de fouet sur une marmite, qui bout à gros bouillons.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Vous voyez, je fais bouillir ma marmite.

— A coups de fouet ?

— Oui. Quand on est pauvre, on économise autant qu'on peut.

— Et ta marmite bout comme ça sans feu, sans bois ?

— Vous voyez.

— Et tu prends pour cela le premier fouet venu ?

— Ah! mais non. Il n'y a que le fouet que vous voyez qui ait cette vertu.

— Combien veux-tu me le vendre, ton fouet?

— Il n'est pas à vendre. Cependant, si vous y tenez, je veux bien m'en défaire pour vous. Donnez-moi cent écus et je vous le cède,

— Les voilà. Donne-moi ton fouet.

Le riche s'applaudissait de son marché, qui allait lui permettre de faire de notables économies. Arrivé chez lui, il appelle ses domestiques et leur remet le fouet en guise de bois pour faire bouillir la marmite.

Les domestiques fouettent, fouettent, la marmite ne bout pas.

Le riche retourne chez le pauvre.

— Ton fouet n'est bon à rien, lui dit-il. On a beau fouetter, fouetter la marmite, elle ne veut pas bouillir.

— De quelle main a-t-on frappé? demande le pauvre.

— On a frappé de la main gauche.

— Cela ne m'étonne pas que vous n'ayez pas réussi. Il fallait frapper de la main droite, sans quoi le fouet n'opère pas.

Le riche retourne chez lui, appelle de nouveau

ses domestiques et leur donne ses instructions. Ils frappent de la main droite à tour de bras. La marmite ne bout pas davantage.

Le riche est furieux contre le pauvre, qui s'est moqué de lui et lui a extorqué son argent; il veut le tuer. Il ordonne à ses domestiques d'aller le chercher et de l'enfermer dans la bergerie pour le noyer le lendemain.

Les domestiques obéissent, et quand le berger revient le soir, il trouve le pauvre homme enfermé dans la bergerie.

— Tiens! qu'est-ce que tu fais là? lui dit le berger.

— Le riche m'a fait mettre ici. Il prétend que je dois être enfermé avec les moutons, parce que je ne sais pas mieux prier le bon Dieu que ces bêtes-là.

— Moi, je sais très bien prier; je prierai pour tous, pour mes bêtes et pour toi; va-t'en.

Le pauvre s'en alla, mais pas tout seul. Pendant que le berger priait, il détourna tous les moutons. Il y avait une foire le lendemain, il alla les vendre et les vendit fort cher : trois francs le poil! Avec l'argent qu'il en retira, il fit bâtir un beau château. Un jour que le riche était allé

se promener de ce côté, il demanda pour qui on élevait ce beau château, à qui appartenait cette belle propriété.

— A moi, monseigneur, dit le pauvre.

— Qui aurait jamais cru que tu deviendrais si riche?

— Rappelez-vous ce que vous avez ordonné à vos domestiques de me faire.

— J'avais ordonné de te jeter à l'eau.

— Je suis allé où vous aviez ordonné de m'envoyer, et je suis devenu riche.

— Vraiment? Je voudrais bien aller au même endroit.

— Il ne tient qu'à vous, monseigneur; mettez-vous dans ce sac.

Le riche se mit dans le sac, on jeta le sac à l'eau et, depuis lors, on n'a jamais revu le riche.

Là-dessus, je bus une croûte, je mangeai une chopine et je m'en revins.

(Conté à Gréville par Jean Louis Duval.)

On trouve dans les *Contes lorrains*, recueillis par M. Cosquin, trois récits qui se rapprochent de celui-ci : René et son Seigneur (*Romania*, t. V, p. 357), Richedeau (*Romania*, t. VI, p. 533),

Blancpied (*Romania*, t. VIII, p. 570). Voir aussi le Roi et ses Fils (*Romania*, t. X, p. 170). Nous renvoyons au commentaire que M. Cosquin fait de ces contes, dont il a trouvé des analogues en divers pays de l'Europe et de l'Asie.

IV

MERLICOQUET

MERLICOQUET est allé glaner. Il a ramassé trois épis; puis il s'en va frapper à une porte.

— Qui est-ce qui est là?

— Le bonhomme Merlicoquet.

— Entrez. Qu'est-ce que vous voulez, l'ami?

— Mettez-moi ces trois épis sur l'ais (1), je vous en prie. Je viendrai vous les redemander.

On prend les épis. Quelque temps après, Merlicoquet revient.

— Mes épis, s'il vous plaît.

— Vos épis? la poule les a mangés.

— Rendez-moi mes épis ou donnez-moi la poule.

(1) Planche sur laquelle on pose la provision de pain.

— Il n'y a plus d'épis; prenez la poule.

Merlicoquet prend la poule et s'en va frapper à une autre maison.

— Qui est-ce qui est là?

— Le bonhomme Merlicoquet.

— Entrez. Qu'est-ce qu'il vous faut?

— Voilà une poule qui me gêne, ne pourriez-vous pas me la garder? Je reviendrai la prendre.

— Mettez-la dans la cour avec les autres.

Il la laisse et s'en va. Quelques jours après il revient.

— Ma poule, s'il vous plaît.

— Votre poule? la jument a marché dessus.

— Je vous ai confié ma poule, vous devez me la rendre. Donnez-moi ma poule... ou la jument.

— On ne peut pas vous fournir votre poule, prenez la jument.

— Il emmène la jument et s'en va frapper à une autre porte.

— Qui est-ce qui est là?

— Le bonhomme Merlicoquet.

— Entrez. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

— Ne pourriez-vous pas me garder ma jument pour deux jours?

— Si ça vous fait plaisir. Mettez-la avec les autres.

Merlicoquet la laisse et revient au bout de quelques jours.

— Ma jument, s'il vous plaît.

— Votre jument? La petite l'a noyée en la menant à l'abreuvoir.

— Ça ne fait pas mon compte, ça. Rendez-moi ma jument ou donnez-moi la petite.

— On ne peut pas vous fournir votre jument, prenez la petite.

Merlicoquet met la petite dans son bissac. Il la charge sur son dos et arrive chez la marraine de la petite fille.

— Voudriez-vous me garder mon bissac pour un petit moment?

— Volontiers. Mettez-le là.

Merlicoquet dépose son bissac et sort. La marraine faisait en ce moment de la bouillie pour son petit enfant. La bouillie faite, elle dit, comme c'est l'habitude :

— Qui veut lécher la palette?

— Moi, ma marraine, dit une petite voix.

— Toi, ma fillette? Où que tu es?

— Dans le bissac à Merlicoquet.

La marraine retire bien vite la petite fille du bissac et, pour que Merlicoquet ne s'aperçoive pas de la disparition, elle met à sa place un chat, un chien et une tasse de lait.

Merlicoquet revient et recharge son bissac. Comme le poids est à peu près le même, il ne s'aperçoit de rien. Mais quand le bissac est sur son dos, il lui semble qu'on s'agite et qu'on se bat à l'intérieur. En effet, le chat voulait boire le lait, le chien mordait le chat et le lait coulait dans le dos de Merlicoquet.

— Marotte, vous pissez : s'écrie Merlicoquet. Je vais vous fouetter.

Et il déposa son bissac pour couper une petite branche dans la haie afin de fouetter la petite fille, qu'il croit toujours dans son bissac. Le bissac s'ouvre, le chat fait un bond, le chien court après et Merlicoquet ouvre de grands yeux pour tâcher de deviner comment ce prodige a pu s'opérer.

(Conté à Gréville par Marie Duval, servante au hameau Fleury.)

Un des contes russes du recueil de Dahl est fondé sur la même idée que celui-ci. Le héros est un renard. Il a trouvé une paire de ces *lapty*, chaussures de tille dont se servent les paysans. Il

demande à un paysan l'hospitalité pour la nuit. Il tiendra peu de place ; il se couchera sur un banc et mettra sa queue dessous. Quant à ses *lapty*, il les déposera dans le poulailler. On le laisse entrer. Pendant la nuit, il va prendre les *lapty*, puis, le matin venu, il les réclame. On ne les trouve pas. — Alors, donnez-moi une poule. On la lui donne. Il va demander l'hospitalité dans une autre maison et met sa poule avec les oies. La poule disparaît. Il se fait donner une oie à la place. Dans une troisième maison, il met l'oie avec les brebis et obtient une brebis le lendemain, puis un veau dans une quatrième, etc. Le conte finit par un tour que le renard joue à ses deux bons amis l'ours et le loup. — Dans les *Contes de la Haute-Bretagne* (Sébillot), le point de départ est un grain de blé que Vaudoyer donne à garder. Dans les *Contes lorrains* (Cosquin), c'est un pois (*Romania*, t. IX, p. 406). Dans un conte de la Lozère, c'est un pou ; dans un conte allemand, un sac de pois, etc. Voir encore, pour d'autres rapprochements, la note sur l'Homme au pois, dans *Romania*, t. IX.

V

RINDON

Il y avait une fois une bonne femme qui avait filé un gros paquet de fil. Elle avait bien envie d'en faire de la toile, mais les toiliers ne travaillent pas pour rien. Tandis qu'elle y rêvait un homme entre. — Je te tisserai ta toile

pour rien, lui dit-il, si tu peux me dire mon nom en trois fois. Sinon, la toile sera pour moi. Veux-tu ?

La bonne femme lui donna son fil, mais quand il fut parti, elle eut peur. — Si c'était le Petit Capet (le diable) ! pensa-t-elle. Bon Dieu, bonne Vierge, aidez-moi à deviner son nom !

Il faisait un gros vent, qui gaulait les branches sèches dans les arbres. Elle s'en alla chercher des bûchettes dans le bois. Tout en ramassant les petites branches que le vent faisait tomber, elle écoutait, et il lui semblait que des voix parlaient dans le vent. On entendait comme un toilier qui faisait taquer son métier et chantait en riant :

Cllin, cllas, cllin, cllas !
La bonne femme qui est là bas,
Si o savait que j'eusse nom Rindon,
O n'serait pas si gênaee.

La bonne femme se douta bien que c'était son tisserand, elle retourna chez elle avec son faix de bûchettes et attendit sans trop d'inquiétude.

Vers le soir notre homme arrive.

— La toile est prête, mon nom maintenant ?

— N'est-ce pas Guillaume ?

— Vraiment nennin.

— N'est-ce pas Robert?

— Vraiment nennin.

— C'est donc Rindon,

— Tiens, gueuse, v'là ta toile, dit le petit homme furieux en jetant la toile dans l'aire. Depuis on ne le revit plus.

Ce conte, qui m'a été souvent répété dans mon enfance, est une version abrégée de *Rumplestilzchen* des frères Grimm. Dans le conte allemand, l'arrivée du visiteur est plus motivée et le nom plus difficile à deviner. *Romania* a publié une version picarde de ce conte recueillie par M. Carnoy (t. VIII, p. 222) et une version lorraine recueillie par M. Cosquin (nº XXVII). C'est le fond du conte de *Ricdin Ricdon*, qui figure dans la *Tour ténébreuse* de Mlle Lhéritier (*Cabinet des fées*, t. XII), mais entouré de très longs développements, et de *Kinkach Martinko*, récit slovène, qui figure dans les *Contes slaves* traduits par M. Chodzko. Ici, il s'agit de filer des fils d'or avec du chanvre; le petit homme porte une casquette rouge comme le Petit Capet haguais.

VI

LE REMOULEUR ET LES BÊTES

Un soir un remouleur demande à loger dans une maison pour la nuit. Il avait assez mauvaise tournure et l'on ne se souciait pas de le recevoir. On lui dit que la maison n'était pas bien sûre et que les bêtes pourraient bien venir le manger.

— Ce n'est pas gênant, dit-il, et il va se coucher dans le pressoir.

A la première lueur du jour, voilà qu'un loup arrive.

— Tu veux me manger, lui dit-il, je ne peux pas t'échapper. Mais permets-moi de m'amuser encore un peu avant d'être mangé.

Le loup y consent. Le remouleur se met à jouer de l'émoulette. Le loup trouve cela très joli.

— Il n'est pas juste que tu aies tout le plaisir et moi rien, dit-il au rémouleur. Laisse-moi jouer un peu à mon tour.

Le remouleur y consent. Le loup fait tourner l'émoulette et s'amuse beaucoup. Le rémouleur

s'arrange de manière à ce que le loup ait la patte prise dedans, et tourne bien vite, bien vite. Le loup crie, mais ne peut se dégager, et le remouleur se sauve.

Un autre loup qui entre à son tour dans le pressoir trouve son camarade encore pincé.

— Qui est-ce qui t'a pris comme ça ?

— C'est le rémouleur. Il tournait sa machine ; ça m'amusait. Je lui ai dit : Il ne faut pas que tu aies tout le plaisir et moi rien. Il m'a donné l'émoulette, mais en la faisant tourner, je me suis pris la patte dedans et il s'est sauvé. Si vous pouvez me défaire (1), et si nous pouvons le retrouver, bien sûr nous le mangerons.

Son camarade le dégage et les voilà tous deux courant après le rémouleur.

Tout en courant ils rencontrent un lièvre, qui avait de petits boulets aux oreilles.

— Mon pauvre petit lièvre, qui est-ce qui t'a mis comme ça ?

— Un rémouleur qui passait par ici. Un chien courait après moi. Il m'a dit que si j'avais de petits boulets aux oreilles, je courrais bien mieux, et il

(1) Me dégager.

m'a offert de m'en mettre. Je l'ai laissé faire et depuis je ne sais plus courir du tout. Si vous voulez me défaire, nous courrons ensemble après lui et nous le mangerons.

On lui ôte ses boulets et l'on se remet à courir. On rencontre un renard qui avait un ragot dans le derrière.

— Qui est-ce qui t'a arrangé comme ça, mon pauvre renard ?

— C'est le rémouleur. J'étais en train d'attraper des mûres de ronce quand il est venu. Il a prétendu qu'il avait un secret pour me faire courir bien vite, et il m'a offert de me l'enseigner, c'était de me mettre un ragot dans le derrière. Je l'ai cru, je me suis laissé faire, et voilà que je ne sais plus courir du tout. Si vous voulez me défaire, nous courrons après lui et nous le mangerons.

On lui ôte le ragot et voilà les trois animaux courant de compagnie sur les traces du rémouleur. Ils l'avisent (1) à la fin. Il avait repris son émoulette. En voyant le loup, il la lui montre en la faisant tourner. Le loup se sauve, la queue entre

(1) L'aperçoivent.

les jambes. Il agite les deux boulets qu'il a ramassés, le lièvre se sauve. Le renard s'approche de lui, il lui montre le ragot, qu'il a ramassé aussi, et le renard s'enfuit.

Je prins par les grands moulins, je beus un coup et je m'en revins.

(*Conté par Marie Duval*).

On peut comparer à ce conte le n° 8 des frères Grimm : *Der Wunderlische Spielman*; le n° 11 des Contes lorrains de M. Cosquin : *Le Militaire avisé* (dans *Romania*, t. V. p. 92). M. Cosquin indique plusieurs autres contes analogues.

VII

L'INVENTAIRE

N curé et son custos sont en train de lire une liste d'objets trouvés dans une maison après la mort du maître. Le curé, qui n'a pas ses lunettes, lit d'une manière souvent incorrecte; son custos le reprend. Le curé est niolaoud,

c'est-à-dire naïf et un peu niais; il nasille et parle patois quand il ne lit pas.

. . . . . .

. . . . . (1)

LE CURÉ, *lisant*. — Item une chatte noire dans une armoire.

LE CUSTOS. — Monsieur l' curé, vous vous trompez. Ce n'est pas une chatte, mais une cape.

LE CURÉ. — Aussi j' disais : comment que ch'te catte s'est laissiéie enfroumaë dans ch't' ormoire?

Reprenant sa lecture. — Item, un vase de nuit dans un étui.

LE CUSTOS. — Monsieur l' curé, vous vous trompez. C' n'est pas un vase de nuit, c'est un parapluie.

LE CURÉ. — Aussi j' disais : comment qu'no-z-a pu mettre chu vase de nuit dans un étui?

Reprenant sa lecture.— Item, une jupe de femme débordée (il s'arrête scandalisé). Ah!

LE CUSTOS. — Vous vous trompez, monsieur l' curé, ce n'est pas la femme qui était débordée, c'était la jupe.

(1) Le commencement manque.

LE CURÉ. — Aussi j' disais : comment une femme débordée a-t-elle laissé ici sa jupe ?

Lisant. — Item, un chat pelé dans un coffret. Ah !

LE CUSTOS. — Vous vous trompez, monsieur l' curé, ce n'est pas un chat qu'il y avait dans le coffret, c'est un chapelet.

LE CURÉ. — Aussi je disais : ch'est donc la maison des cats. Et je faisons de la bouillie pouër les cats (il rit bruyamment).

Reprenant sa lecture. — Item, deux petites reines dans une chiraine.

LE CUSTOS. — Ce n'est pas deux petites reines, monsieur l' curé, c'est deux pintes de crème.

LE CURÉ. — Aussi j' disais : Où qu'no-z-a étáe trachiéi ches deux petites reines pour les mettre dans une terrine à crème?

Lisant. — Item, deux esquelettes dans une charrette.

LE CUSTOS. — Il ne s'agit pas de squelettes, monsieur l' curé, mais d'équelettes, de petites échelles pour accrocher du blé ou du foin sur le dos d'un cheval.

LE CURÉ. — Aussi j' disais : qu'est-ce qu'on voulait faire de ces esquelettes dans une charrette?

Reprenant sa lecture. — Item, des savates crottées dans une cassette dorée.

LE CUSTOS. — Vous vous trompez, monsieur l' curé, il ne s'agit pas de savates, mais de cravates; elles ne sont pas crottées, mais brodées.

LE CURÉ, *impatienté.* — Puisque vous êtes plus savant que moi, lisez vous-même, maître Cllioaudre. V'là-t-il pas l' custos qui veut en r'montrae à son curé!

(*Conté à Cherbourg par feu l'abbé Frigoult, vicaire de l'église de Sainte-Trinité*).

III. — *PETITS CONTES*

—×—

I

PRÉDICATEURS ET PAROISSIENS

Un prédicateur prêchait un jour l'Ascension.

— Oui, mes chers frères, disait-il, après sa mission accomplie sur la terre, Notre Seigneur monta au ciel, aux yeux de ses disciples étonnés.

— Sans échelle ? crie un de ses auditeurs.

— Certainement. Notre Seigneur n'avait pas besoin d'échelle pour retourner auprès de son père.

— Tenez, M. le curé, je m'en vais. Quand j'entends mentir comme ça, j'enrage.

Et il sort de l'église.

*
* *

Un curé prêchait la Passion, et faisait ressortir les souffrances de Jésus. Parmi ses auditeurs, il y avait un pailler (1) ou chaudronnier ambulant de Villedieu.

Le prédicateur. — Oui, mes chers frères, Jésus a été flagellé, battu par les Juifs.

Le pailler, avec l'accent traînant et chantant de son pays. — Oh ! les gueux !

Le prédicateur. — Ils l'ont couronné d'épines et attaché à une croix.

Le pailler. — Oh! les scélérats !

Le prédicateur. — Tandis que d'un seul mot, il aurait pu les faire tomber morts à ses pieds.

Le pailler. — Alors, je ne le plains plus. Que ne se défendait-il !

*
* *

Un autre prédicateur, mordu par une puce au moment le plus pathétique de son discours, saisit l'insecte entre ses doigts sans s'arrêter, le tue et le jette. Comme il craint de perdre l'effet du sermon

(1) *R* se prononce. Voir plus loin : *Propos de paillers*.

par cette exécution sommaire, il parle latin et raconte ce qu'il vient de faire :

Princes et morma, teurtibus et inevalingga, mes frères.

Comme il est à craindre que les latinistes ne comprennent rien à ce langage, nous le traduisons:

— Je l'ai prise pendant qu'elle me mordait, je l'ai tordue et rejetée au loin.

Et après avoir prononcé ces paroles, du ton le plus grave, il continue sa pathétique exhortation.

II

BUVEURS ET BUVEUSES

Il y avait à Gréville une femme qui aimait bien à boire un coup.

Un jour qu'elle était agenouillée devant l'autel de la Vierge, on lui entendit dire :

Mon bon Jésus, faites que j'aie toujours du pain et des pois,
Et une goutte à boire parfois.

Quelqu'un qui se trouvait à ce moment derrière l'autel sans que la femme le vit, lui répondit :

Vous aurez du pain et des pois, bonne femme, mais point à boire.

Elle prit ces paroles pour la réponse de l'enfant Jésus.

— Taisez-vous, petit marmot, lui dit-elle, laissez parler votre mère. Elle a plus d'esprit que vous.

Mais la voix reprit imperturbablement :

Vous aurez du pain et des pois, bonne femme, mais point à boire.

La bonne femme quitta l'église de fort mauvaise humeur.

*
* *

Il y avait une autre bonne femme qui aimait aussi à lever le coude un peu trop souvent. Ses enfants, pour tâcher de l'en dégoûter, firent faire par un potier un guichon, ou tasse profonde, avec un crucifix au fond.

On lui donne le guichon plein de cidre ; pendant qu'elle boit, l'image se dessine peu à peu.

— O mon bon Jésus ! dit-elle, vous êtes là-dedans, je vais boire bien vite de peur que vous ne soyez noyé.

Le moyen avait échoué. On fit faire un autre guichon au fond duquel on peignit un diable cornu et menaçant.

— Ah ! Ah ! Il est là, le cornu, dit-elle. Je vais boire bien vite de peur qu'il n'en ait. Ce serait péché de lui donner du bon cidre comme celui-là.

*
* *

Il y avait autrefois, sur une des places de Cherbourg, une fontaine qui versait continuellement de l'eau à grand bruit. Une nuit, qu'il faisait très sombre, un passant alla tout auprès pour satisfaire un besoin. Il n'avait pas la perception très nette, et confondit le bruit qu'il avait fait lui-même avec celui de la fontaine. Il se tient en posture et attend que le bruit cesse. Un temps considérable se passe, le bruit continue. Il trouve que cela dure beaucoup, il se résigne toutefois :

— Enfin, mon Dieu, tant qu'il vous plaira.

Il resta là jusqu'à ce qu'un passant charitable l'avertît que le bruit qu'il entendait ne venait pas de lui, mais de la fontaine.

III

VARIA

Un passant entre dans une cabane pour demander son chemin. La mère et la fille sont à leur rouet.

— Prenez la première à droite, lui dit la fille, avalez la cache, vous tomberez sur le hamel au Fllambe, puis vous cacherez à gauche...

Le voyageur avait l'air de ne pas comprendre.

— Grande pètre ! dit la mère à sa fille, lève ten tchu et li mouëtre, à chu moussieu.

(Grande paresseuse, lève ton derrière, et montre le chemin à ce monsieur).

Mais il y a dans le patois une équivoque intraduisible en français.

*
* *

Quelques personnes de la ville étaient allées dîner chez un paysan. Celui-ci leur donna des serviettes et n'en prit pas pour lui.

— Pourquoi ne prenez-vous pas de serviettes comme nous ? lui dit un des messieurs.

— Oh ! Monsieur, nous n'en avons pas besoin, nous mangeons proprement, nous autres.

*
* *

Le nom de Patience que George Sand donne à l'un de ses personnages, était autrefois assez commun comme nom masculin dans la Hague. Il y avait entre autres un certain Patience Duhamel que tout le monde connaissait.

Une veuve pleurait un jour sur le tombeau de son défunt mari, récemment enterré. C'était un désespoir, une désolation si profonde que les passants en étaient émus.

— Que voulez-vous, ma pauvre Véronique ? C'est un grand malheur d'avoir perdu un si bon mari. Mais que faire ? Résignez-vous, prenez patience.

— Croyez-vous qu'il voudrait de moi ! dit la veuve, en se retournant et en séchant brusquement ses larmes.

*
* *

— Solet, Solet, dors-tu ?

— Si je ne dormais paë que m' voudrais-tu ?

— Que tu m' prêtisses t'n âne pouër aller ou petun.

— Je dors, je dors.

IV

PROPOS DE PAILLERS

Les paillers étaient des chaudronniers ambulants qui allaient autrefois exercer leur industrie par les villages. Ils recevaient l'hospitalité chez les habitants, qui se plaisaient à les faire causer en s'amusant de leur prononciation traînante et chantée. Ils venaient pour la plupart de Villedieu et des environs. Les rémouleurs, les colporteurs, venaient généralement du même pays. Quelques-uns d'entre eux exerçaient même les deux métiers. Les colporteurs échangeaient des épingles, des aiguilles, de la mercerie contre des chiffons.

Le dialogue suivant, qui circule depuis bien longtemps, met en scène un pailler qui interroge deux serviteurs au retour d'un voyage. Le comique résulte non seulement des gasconnades mises en avant, mais aussi de la prononciation chantée des interlocuteurs. Il est impossible d'en donner une idée à qui ne l'a pas entendue.

— Quelle nouvelle, camarade ?

— Nouvelle sans nouvelle, nouvelle assez.

Nouvelle que j'ai vu, mon maître, un moulin moudre au haut d'un arbre.

— Menteur la couenne ! Point de menteurs ici !

— Demandez à mon camarade si ce n'est pas vrai, ce que je dis.

— Est-ce vrai, camarade, ce que ton camarade dit ?

— Je ne sais pas ce qu'il a dit, mon maître.

— Il dit qu'il a vu un moulin moudre au haut d'un arbre.

— Je n'ai pas vu ça, mon maître ; mais j'ai vu un rat qui descendait d'un arbre, les babines fleurouses (1).

— Il revenait donc de ce moulin ?

— Fallait ben (2).

*
* *

— Quelle nouvelle, camarade ?

— Nouvelle sans nouvelle, nouvelle assez. Nouvelle que j'ai vu, mon maître, un cheval qui avait sept lieues de tour.

(1) Souillées de farine. — (2) Je suppose.

— Menteur la couenne ! Point de menteurs ici !

— Demandez à mon camarade, si ce n'est pas vrai, ce que je vous ai dit, mon maître.

— Camarade, est-ce vrai, ce que dit ton camarade ?

— Je ne sais pas ce qu'il a dit, mon maître.

— Il dit qu'il a vu un cheval qui avait sept lieues de tour.

— Je n'ai pas vu ça, mon maître, mais j'ai vu cent rembourreurs (1) occupés à rembourrer une bâtière.

— C'était donc pour mettre sur le dos de ce cheval ?

— Fallait ben.

*
* *

— Quelle nouvelle, camarade ?

— Nouvelle sans nouvelle, nouvelle assez. Nouvelle que j'ai vu, mon maître, une poêlée de bouillie cuire sur un rocher de mer.

— Menteur la couenne ! Point de menteurs ici !

— Demandez à mon camarade, si ce n'est pas vrai ce que je dis, mon maître.

(1) Bourreliers.

— Camarade, est-ce vrai ce que dit ton camarade ?

— Je ne sais pas ce qu'il dit, mon maître.

— Il dit qu'il a vu une poêlée de bouillie cuire sur un rocher de mer.

— Je n'ai pas vu ça, mon maître. Mais j'ai vu plus de cent rats qui portaient des cuillers de cuivre.

— C'était donc pour manger cette bouillie ?

— Fallait ben.

(Communiqué par Jean Louis Duval, à Gréville).

V

L'ESPRIT DES BÊTES

QUAND les coqs d'un ou de plusieurs hameaux se répondent pendant la nuit, voici ce qu'ils chantent :

Le maître coq, le sultan. — Moi, j' caouque quand j' veux.

Le coq subordonné. — Et moi quand je peux.

Le jeune coq. — Et moi jamais.

Quelquefois il font l'éloge de leurs maîtres :

— J' sieimes riches, nouës.
— Je n' t'en dais guère (1).

*
* *

Quand deux matous se rencontrent et se querellent, voici les propos qu'ils échangent. Cela se miaule.

— Où allez-vous ?
— Voir la femme à vous.
— Voir la femme à moi ! rouah !

Et ils tombent l'un sur l'autre à coups de griffe.

*
* *

Quand on emmène les moutons pour les abattre, voici le dialogue qui s'établit. Cela se bêle.

Ceux qui restent : Où qu' tu t'en vas ?
Ceux qui partent : A la boucherie.
Ceux qui restent : Quand qu' tu r'viendras ?
Ceux qui partent : Jamais.

(1) Je ne le suis guère moins que toi.

DEUXIÈME PARTIE

—

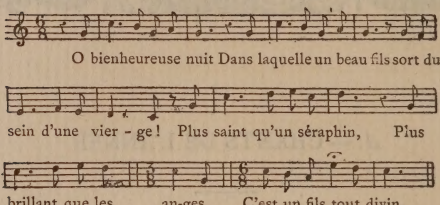
CHANSONS, DEVINETTES, PROVERBES, ETC.

A. — CHANTS DE L'ANNÉE

L'année ecclésiastique, l'année astronomique commencent à Noël. La messe de minuit est toujours une grande solennité. Autrefois, dans les campagnes, l'église était minutieusement illuminée. On recueillait d'avance des coquilles de colimaçon, on y mettait de l'huile et une mèche, on les rangeait assez serrées sur les fenêtres intérieures, partout où l'on trouvait un appui le long des murs, et on les allumait pour la messe, indépendamment des cierges et des lampes ordinaires. On en plaçait aussi une rangée sur la perche du crucifix, à l'entrée du chœur. Les poètes du lieu composaient pour la circonstance un Noël, dont l'air leur appartenait également. Il y avait émulation à ce sujet entre les paroisses. Ma mère avait retenu le premier couplet de celui que l'on avait composé à Gréville à l'époque de sa jeunesse, c'est-à-dire il y a une centaine d'années. Je le cite ici.

I

Andantino.



O bienheureuse nuit,
Dans laquelle un beau fils
Sort du sein d'une vierge !
Plus saint qu'un séraphin,
Plus brillant que les anges,
C'est un fils tout divin.

La poésie n'est pas brillante, mais l'air ne manque pas d'un certain charme. M. Levallois l'a entendu chanter tout récemment à la messe de minuit, dans le canton de Barneville. Il en cite même quelques vers de plus :

Oiseaux quittez vos bois ;
Accordez à nos voix
Un concert de musique, etc. (1)

(1) *Mémoires de la Société d'archéologie, littérature, sciences et arts des arrondissements d'Avranches et de Mortain*, t. V, 1882, p. 73.

II

A Octeville-sur-Cherbourg on chantait, dans mon enfance, un Noël dû aussi à un poète du lieu, qui commençait ainsi :

Ah! chrétiens, que je trouve étrange
De vous voir encore endormis!
Quoi! vous n'avez pas ouï les anges
Qui ont chanté toute la nuit
Le *Gloria in excelsis*
En signe de réjouissance
De la sainte nativité
D'un enfant rempli de beauté?

L'air est aussi plat que les paroles et je me dispense de le noter.

III

Le Noël suivant était autrefois chanté à Cherbourg. Ce sont les bergers qui causent entre eux :

Levez-vous, chers compagnons!
L'autre nuit nous dormirons.
Dépêchez
Et hâtez

Venez avec nous entendre;
Dépêchez
Et hâtez.
Et puis réjouis vous serez.

Aussitôt fait comm' je dis,
Tous les grands comm' les petits,
En courant,
En allant,
Ils entendir'nt la musique;
En courant,
En allant,
Ils ont adoré l'enfant.

Quel est ce joli poupon
D'aussi jolie p'tite façon?
Il tremblait
De grand fraid;
A peine avait-il des langes.
Il tremblait
De grand fraid,
Sa sainte mère en pleurait.

Nous en avions tous aussi
Le cœur grandement transi.
Ses yeux doux
Dessus nous

Jetaient des r'gards favorables;
Ses yeux doux
Dessus nous
Pénétraient l'âme de tous.

La fête des Rois avait aussi ses chansons spéciales au vieux temps : chansons de familles, qu'on chantait au dessert, et chansons de mendiants qui venaient réclamer le lendemain leur part du gâteau des Rois. On garde toujours aux pauvres leur part du gâteau des Rois, mais ils ont cessé de la demander en chantant. Au repas on chante des chansons modernes.

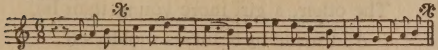
IV

J'ai encore vu dans mon enfance des bandes de petits garçons et de petites filles qui, dans les derniers jours du Carême, allaient chanter la Passion par les maisons. On leur donnait des œufs, du beurre, etc.

La chanson qu'ils chantaient est une sorte de mélopée mélancolique, composée de vers de quatorze syllabes, avec un repos après la huitième syllabe et une rime assonante à la quatorzième.

Voici les premiers couplets de ce chant :

Andante.



Or approchez petits et grands et venez pour entendre la passi-

L'air se continue ainsi sans interruption, sans s'arrêter jamais sur la tonique :

Or, approchez, petits et grands,
Et venez pour entendre
La Passion de Jésus-Christ,
Qui fut triste et sanglante.

Il a jeûné quarante jours
Sans prendre de substance,
Mais après ces quarante jours
Il en voulut bien prendre.

Il entra dans Jérusalem
Par un jour de dimanche,
Et l'on jetait sur son chemin
Des palmes et des branches, etc.

M. Sepet, qui a publié le commencement de cette chanson d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (1), croit voir là un spécimen de l'ancienne versification, antérieure à celle des chansons de geste. Le rythme est exactement celui des vieilles ballades anglaises en vers de quatorze syllabes :

The one, a fine and pretty boy,
Not passing three yeares olde,
The other, a girl more young than he,
And made in beautyes molde, etc.

(*The Children in the wood*).

(1) *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XI, p. 564.

V

Pendant la nuit de Pâques, les jeunes gens allaient et vont encore parfois chanter par les maisons un cantique sur l'air d'église : *O filii et filiæ*. On leur donnait également des œufs et à boire. Un dialogue facétieux s'engageait parfois entre eux et les habitants des maisons.

LES CHANTEURS

Séchez les larmes de vos yeux.
Le roi de la terre et des cieux
Est ressuscité glorieux.
Alleluia !

Réveillez vos yeux endormis
Pour fêter l'Seigneur Jésus-Christ,
Qui pour nous la mort endura.
Alleluia !

Quand on était trop lent à leur répondre, ils ajoutaient un troisième couplet.

Bonn' femm', vot' flanc tient aux linceux,
Secourez les pauvres chanteux,
Par là vous aurez part aux cieux.
Alleluia !

Linceux signifie ici draps de lit, comme *linceul* dans l'origine. On leur répondait quelquefois :

Pauvres chanteurs qui sont à l'hus,
Vous êtes les bien mal venus,
Car nos poul's ne cou'ent que des fétus.
Alleluia !

L'*hus* ou *us*, c'est l'huis, la porte ; *cou'ent*, c'est-à-dire couvent. Le *v* entre deux voyelles disparaît souvent dans le patois de la Hague.

LES CHANTEURS

C'n'est pas des œufs que nous cherchons,
C'est la jeun' fill' de la maison,
S'elle est jolie nous la prendrons,
S'elle est vilaine nous la lairons.
Alleluia !

Variante gouailleuse :

Prêtez-nous-la, j'vous la rendrons.

VOIX DE L'INTÉRIEUR

La fille de la maison d'ici
N'est pas pour des coureurs de nuit.
Un plus riche que vous l'aura.
Alleluia !

Ceux qui ne voulaient rien donner étaient parfois apostrophés par un couplet dont la raillerie n'est pas du meilleur goût :

Ne donnez rien, pauvres ingrats,
Qu' la raie du tchu vous colle aux draps !
Quand je r'pass'rons, j'la décoll'rons.
Alleluia !

Les moins généreux donnaient tout au moins quelques verres de cidre.

Il s'est fait diverses parodies du chant précédent :

Alleluia, l'quérêm' s'en va,
Atou sa pouque et sen bissa.
Au diable sait qui l'rattrap'ra !
Alleluia !

Ou encore :

Alleluia par les maisons;
Tous les mouniers sont des fripons,
Tous les cach'-pouqu's sont des larrons.
Alleluia !

Le *mounier* est le meunier, le *cache-pouque*, chasse-poches, chasse-sacs de farine, est le valet du meunier.

VI

Noël est le solstice d'hiver, Pâques est l'équinoxe du printemps, le solstice d'été a aussi sa fête, c'est la Saint-Jean, la Midsummer Night des Anglais, etc. Cette fête du solstice d'été

a disparu du calendrier de l'Église depuis le Concordat, mais tous les peuples de l'Europe et d'ailleurs ne laissent pas de la célébrer.

Dans l'arrondissement de Cherbourg, c'est la fête de la jeunesse. L'instituteur réunit à l'école les petits garçons et leur donne un dîner, qui ne lui coûte rien parce que chacun d'eux a apporté son présent en nature. Après le dîner, qui a lieu à midi, les enfants vont rendre visite en chantant au curé, au maire et aux principaux habitants, qui les régalent de fruits et de laitage.

Il en est de même des petites filles. Dans mon enfance, les petits garçons étaient conduits par un *roi* portant un grand ruban en écharpe ; les petites filles étaient conduites par une *reine*. J'ignore quels noms on leur donne aujourd'hui. Étaient roi ou reine les enfants qui avaient apporté le plus riche présent au maître ou à la maîtresse. Ces usages ont à peu près complètement disparu depuis qu'il n'y a plus « des maîtres et des maîtresses d'école » , mais des instituteurs et des institutrices.

Dans les carrefours, sur les routes un peu larges, on suspend à des cordes attachées à deux maisons, ou à deux arbres, des couronnes de fleurs, avec un pigeon en papier au milieu ; au-dessous on plante un jeune arbre ou un pieu, autour duquel on fait un feu, un feu d'herbes aromatiques surtout, où l'herbe Saint-Jean, l'armoise, occupe le premier rang. Puis on danse autour du feu, bien longtemps après qu'il est éteint, et généralement fort avant dans la nuit.

C'est à ces danses de la Saint-Jean que se rapportent les *Rondes* qu'on trouvera plus loin. Ces danses se renouvellent tous les soirs pendant huit jours. En dehors de cette époque, on ne danse guère que dans les lieux où les jeunes filles vont

prendre le lait ou les eaux minérales, par les beaux matins d'été.

Je n'ai reproduit des Rondes chantées dans ces circonstances que celles qui m'ont semblé inconnues ou peu connues. Les couplets un peu libres qu'on trouve dans quelques-unes sont généralement passés, mais il y a toujours profusion de baisers.

L'équinoxe d'automne n'a pas de fêtes. Il n'a que des foires : la Saint-Michel, le 29 septembre; la Saint-Denis, la fête de Bacchus, le 8 octobre. Les quelques chansons qui rappellent la Saint-Denis pourraient bien se rapporter à la ville de Saint-Denis et être originaires de Paris, comme celle qui commence ainsi :

En revenant de la Saint-D'nis
J'en avons tant ri,
J'en rirons bien encore, etc.

qui se chantait à Paris au XVII^e siècle.

VII

CHANTS DÉVOTS

Dans mon enfance, les habitants de la campagne tapissaient encore leurs maisons d'images de dévotion autour desquelles se lisaient des cantiques.

Quelques-uns de ces cantiques retraçaient des faits de l'Ancien et du Nouveau-Testament. On montrait le serpent tentant la première femme

Un jour qu'Eve prenait le frais
Dans des bosquets.

L'histoire du « petit Joset » se déroulait en un nombre considérable de couplets dans le rhythme de *Sarah la Baigneuse*. Joseph disait à ses frères, en leur racontant ses songes de la nuit :

J'ai vu sous ses sombres voiles
Onze étoiles,
La lune, aussi le soleil.
Ils m'ont fait la révérence
En cadence
Tout le long de mon sommeil.

La femme de Putiphar déclarait ainsi ses sentiments à Joseph :

Je souffre un cruel martyre,
Je soupire,
Cher Joseph, pour ton amour.
Sois touché de cette flamme
Dont mon âme
Brûle pour toi nuit et jour.

D'autres cantiques racontaient l'histoire d'Holopherne mis à mort par Judith, la Cananéenne, la pénitence de Madeleine, les trois Maries :

Ce sont les trois Maries,
Au matin sont levées,
S'en vont au monument
Pour Jésus-Christ chercher.
Marie Marthe,
Marie Madelaine et Marie Salomé.

Ne l'ayant point trouvé
Se sont mises à pleurer, etc.

Il y avait aussi des saints favoris : saint Alexis qui, pour faire pénitence, s'enfuit le jour même de son mariage, puis revint déguisé en mendiant et se fit donner une place sous un escalier, dans sa propre maison, pendant que sa femme se lamentait,

Disant : Où êtes-vous
Alexis mon époux ?

Il y avait le bienheureux Labre, le mendiant que l'église n'a canonisé qu'en 1881 ; il y avait aussi saint Lâche, patron des paresseux. Mais un saint personnage qu'on retrouvait partout, c'est le bienheureux Thomas Hélie de Biville, dont nous avons déjà parlé. Voici quelques-uns des nombreux couplets de son cantique. Air du *Juif errant :*

VIII

En Basse-Normandie,
Sur la fin d'onze cents,
Naquit Thomas Hélie

De vertueux parents.
Biville, son berceau,
Fut aussi son tombeau.

Instruits par l'évidence,
Les parents de Thomas,
Qu'en proie à l'ignorance,
On s'égare ici-bas,
Firent de tout leur prix
Instruire ce cher fils.

Le couplet suivant retrace un des miracles du saint personnage :

Un jour de fête un rustre
Ensemençait son champ,
Thomas, cet homme illustre,
Lui prédit que dans l'an
Il mourrait, et cela
Comme il dit arriva.

Le dernier couplet résume les guérisons obtenues par son intercession :

Scrofuleux, hydropiques,
Sourds-muets et goutteux,
Manchots, paralytiques,

Aveugles et boiteux,
Célébrez à jamais
De Thomas les bienfaits.

Ce cantique est de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

IX

PSALMODIES

On prétend que les chantres, en allant porter les morts en terre, chantent, sous prétexte de psaumes,

1° Aux enterrements des riches :

Qui qui y perde, j'y gâgnons,
Mettons-le dans la foss' jusqu'au fond.

2° Aux enterrements des pauvres, qui sont gratuits :

Si les rats et les souris t'avaient mouëgié (mangé),
J'n'airions pas eu la pein' d'alläé t'trachiéi (cher-
[cher).

On chante à la Hague toutes les chansons populaires des autres parties de la France : *Pyrame et Thisbé*, *Henriette et Damon*, *Geneviève de Brabant*, le *Juif-Errant*, *Malbrough*, *Cadet-*

Rousselle, etc., et d'autres chansons littéraires qu'on est fort étonné — pour quelques-unes du moins — de retrouver ici : *Jupiter, prête-moi ta foudre*, par exemple, ode anacréontique de Gentil Bernard; tous les couplets du *Devin de Village*; deux romances de J. J. Rousseau : *Alexis* et *Je l'ai planté*. La romance de Florian : *Lainval aimait Arsène*, histoire d'un amant malheureux qui se retire à la Trappe, se chante avec une clé indiquant le nom des personnes de la Hague qui ont servi de thème à l'auteur, etc., etc.

Une chanson fort répandue encore autrefois, c'est la *Dispute du Vin et de l'Eau*, que M. de Puymaigre a publiée dans ses *Chants populaires du Pays messin*, et une autre chanson *morale* sur l'air : *De mon Berger volage*, qui commençait ainsi :

Sur l'air de la peinture
Je vais faire un tableau,
Fait à la miniature,
Sans aucun coup d'pinceau.

On verra dans le monde
Toutes les vérités;
Sur la terre et sur l'onde
Il en sera parlé.

Un traître vous déchire
Et vous baise en Judas.
Dans son âme il aspire
A vous mettre au trépas, etc.

A l'époque de la Révolution, à la Hague comme partout, on chantait des chansons révolutionnaires. Les patriotes célébraient la prise de la Bastille :

En quatre-vingt-neuf, en Juillet,
J'avais l'esprit fort inquiet, etc.

Les contre-révolutionnaires ajoutaient des couplets à *Cadet-Rousselle :*

Cadet-Rousselle a un cochon
Qui est officier de la nation ;
On n'le distingue pas des autres, etc.

A partir de cette époque les chansons viennent généralement de Paris. Ce sont les chansons de la France et non celles d'un coin de la Normandie. Toutes, ou à peu près toutes celles qui suivent, sont antérieures à la Révolution de 89.

B. — CHANSONS HISTORIQUES

Entre les chansons que nous avons recueillies, deux seulement offrent un caractère nettement historique, l'une relatant une bataille sur la terre, l'autre une bataille sur l'eau : la prise de Mons et la capture d'une reine de Suède par des pirates de notre pays.

Le siége de Mons dont il s'agit ici est-il celui que Louis XIV mit devant cette ville en 1691 ? S'agit-il d'un événement antérieur ? Quel est ce Philippe qui défendait la ville contre le roi ? A Saint-Pétersbourg, les documents me manquent pour répondre à ces questions.

Cette chanson devait être populaire à la fin du XVIII^e^ siècle, car les Vendéens s'en sont emparés et en ont fait un de leurs chants de guerre en substituant à la ville de Mons celle de Montaigu, et au nom du roi, celui de Charette. C'est sous cette forme que M. Bujeaud l'a publiée. Il ne paraît pas avoir connu celle que nous donnons ici, et dont elle est la transformation. Elle nous a été chantée par Franchinot ou François Le Boulanger, homme de peine à Diélette.

I

LE SIÉGE DE MONS

C'est la ville de Mons,
Ah ! grand Dieu, qu'elle est belle !
Elle est belle et parfaite assurément.
Le roi la veut absolument.

Le roi a commandé
Quelques-uns de ses pages.
— Sire Philippe, le roi m'envoie ici
Voir si tu veux te rendre à lui.

— Va-t'en dire à ton roi,
Va-t'en dire à ton prince
Que nous sommes tous braves et généreux,
Tous prêts à repousser l'assaut.

Les pages s'en revont,
Les pages s'en retournent :
— Sire Philippe se moque de vous
Autant la nuit comme le jour.

Le premier coup d'canon
— C'est le roi qui le tire —
A fait trembler la ville et la cité;
La jolie tour a renversé.

Toutes les dames de la ville
Qui sont sur les remparts :
— Sire Philippe, apaisez vos canons
Et nous paierons contribution.

— Quelle contribution,
Mesdam's, pouvez-vous faire?
— Nous vous paierons chacun cent mille écus,
Que vos canons ne tirent plus.

— De vos cent mille écus,
Mesdam's, nous n'avons qu'faire.
Nous briserons la ville et ses maisons
Et nos soldats la pilleront.

Courage, mes enfants,
La ville est au pillage,
Et nos soldats qui étaient là-dedans
On remporté l'or et l'argent.

Voici le texte publié par M. Bujeaud. Le style en est moins rugueux et la mesure des vers est à peu près exacte :

La ville de Montaigu, grand Dieu, qu'elle est belle !
Elle est si belle et parfaite en beauté
Que M. Charette veut la gagner.

Charette a-t-envoyé son tambour par la ville :
— M. Charette m'a-t-envoyé ici,
C'est pour vous dir' de vous donner à lui.

Tambour, retourne-t'en, va-t'en dire à ton maître
Qu'à Montaigu on se moque de lui
Le long du jour aussi bien que la nuit, etc.

II

LA REINE DE SUÈDE ET LES CORSAIRES DE BEAUMONT

La tradition veut que le corsaire dont il est question dans la chanson suivante ait été un gentilhomme de la famille de Beaumont (Hague). A quelle époque le fait qui est relaté ici se serait-il passé ? Le nom de Douzille qui y figure est-il le même que celui de Douzouville qu'on lit sur plusieurs tombes placées dans l'église de Sainte-Croix, limitrophe de Beaumont-Hague ?

Quelle est la reine de Suède dont on parle ici ? Il m'est impossible pour le moment de répondre à ces questions. La tradition ajoute qu'après le fait ici relaté, le chevalier de Beaumont fut mandé à Paris, mais que le roi n'osa le punir parce qu'il le menaça d'aller s'établir avec les siens dans les îles anglaises, d'où il pourrait exercer la piraterie contre les navires français.

Quoi qu'il en soit, la chanson suivante est fort répandue dans le nord du département. Je l'ai recueillie dans différentes communes éloignées les unes des autres, avec des variantes et aussi avec des lacunes. Je donne la rédaction la plus complète. Dans une autre version, le personnage principal se dit chevalier de Malte et nomme sa famille Rautot de Beaumont.

Ce sont les Suédois qui parlent dans la chanson. Les Français sont les ennemis.

Nous partîmes de Suède
Par un dimanche au soir,
Allant en Angleterre,
La reine à notre bord.

Lorsque nous arrivâmes
En face de Calais,
Nous fîmes la rencontre
D'un corsaire français,

Qui nous a dit : Amène
Ton joli pavillon,

Ou, si tu ne l'amènes,
Nous t'coulerons à fond.

A la premièr' bordée
Qu'ils ont tirée sur nous,
Ils ont cassé deux chambres,
Aussi deux cabinets.

La seconde bordée
Qu'ils nous ont envoyée
A cassé la membrure,
Brisé mâts et huniers.

La frégate suédoise se rend ; la reine se fait connaître :

— Je suis reine de Suède,
Parente de ton roi,
Un petit capitaine
Ne m'fera pas la loi.

Prends toutes mes finances,
Mon or et mon argent,
Mais l'honneur de mes filles
Laisse-le seulement.

Je donne ma frégate,
Mon joli bâtiment,
Quitte l'honneur des dames,
Le mien premièrement.

— Je prendrai tes finances,
Ton joli bâtiment
Et l'honneur de tes filles,
Le tien premièrement.

Oui, l'honneur de tes filles
Sera pour mes soldats,
Et toi, ma noble dame,
Coucheras dans mes bras.

— De ma plus jolie fille,
Que je chérissais tant,
J'avais fait la promesse
A un comte flamand.

— N'y a pas d'Flamand qui tienne,
Laisse là ton Flamand,
Avant que la nuit vienne
Tu m'auras pour amant.

— Mon petit capitaine,
Tu es plus qu'enragé,
Quand tu serais le diable
De moi tu auras pitié.

— Je ne suis pas le diable,
Ni un chien enragé,
Mais je suis capitaine,
Capitaine en renom,

D'une grande famille,
D'une grande maison,
Des messieurs de Douzille,
Chevaliers de Beaumont (1).

— Si je retourne en France,
Beaumont, prends garde à toi,
Je porterai ma plainte
Au conseil de ton roi.

(1) *Variante* : Je suis un gentilhomme,
Gentilhomme en renom,
Et chevalier de Malte,
Et Rautot de Beaumont.

Voyant que rien ne le touche, elle change de ton :

Mon petit capitaine,
Donne-moi le congé
D'aller dans ma frégate
Ma coiffure changer.

— Non, non, dans ta frégate,
Belle, tu n'iras pas,
Car la couleur te change,
Tu tomberais en bas.

C. — CHANSONS DE MARINS

I

BATAILLE GAGNÉE

Monsieur Sébillot a publié dans les *Traditions de la Haute-Bretagne* (t. I, p. 391) une version de cette chanson, très peu différente de celle-ci. Seulement il y es question du port de *Bresslau*, qu'on est assez étonné de trouver là. La version suivante m'a été chantée à Diélette par François Le Boulanger. L'air est celui qui se trouve dans l'ouvrage de M. Sébillot.

Le vingt-et-un du mois d'août,
Nous aperçûm's venant à nous
Un navire, un' jolie frégate
Qui fendait la mer et les flots,
C'était pour entrer dans nos eaux.

Le capitaine, au même instant,
Fit appeler son lieutenant :
Vois-tu là-bas ce beau navire?
Te croirais-tu bien assez fort
Pour aller attaquer son bord?

Le lieutenant, brave et hardi,
A répondu : Commandant, oui.
Faites monter votre équipage,
Braves soldats et matelots;
Faites-les monter tous en haut.

Le maître donne un coup d'sifflet :
Larguez les ris dans les huniers,
En gouvernant sur ce corsaire.
C'est pour avoir le vent plus fort
Pour aller attaquer son bord.

A lof! manœuvrons hardiment!
On l'a prise par le devant,
On lui a cassé le derrière,
Et puis à grands coups de canon
Nous l'avons mise à la raison.

Que dirait-on de moi bientôt,
En Angleterre et dans Bordeaux,
De quitter prendre ma frégate
Par un corsair' de vingt canons,
Moi qui en ai quarante aussi bons?

Buvons un coup, buvons-en deux
A la santé des amoureux,

A la santé des vins de France,
A qui nous devons le succès
D'être vainqueurs sur les Anglais.

II

BATAILLE ÉVITÉE

Petite galiote, au Brésil tu t'en vas,
Navigue hardiment, pendant ce long voyage !
Dieu te conservera, toi et ton équipage.

Quand nous fûmes au large, au large en pleine mer,
Nous avons fait rencontre de trois navir's anglais.

— Petit navir' français, tu vas bientôt te rendre,
Nous sommes trois Anglais qui venons pour te
[prendre.

— Nous rendre ! Ah ! vraiment non. Plutôt que de
[nous rendre
Nous subirons la mort et périrons ensemble.

Nous avions un cap'taine hardi comme un lion,
Prend sa carte marine et monte sur le pont.

— Ne crions pas trop haut : les Anglais nous
[écoutent;
Mettons voiles au vent, poursuivons notre route.

Nous avions un brave homme, un maître char-
[pentier;
Il a tant travaillé, en grande diligence,
Que, par la grâc' de Dieu, nous revînmes en France.

Quand nous fûmes en rade, en rade de Toulon,
A grands coups de canon nous saluons la ville,
C'est pour faire savoir que galiote arrive.

(*Chanté par F. Le Boulanger*).

III

LE DÉPART INVOLONTAIRE

Ce sujet a été traité souvent par les poètes populaires, mais la forme du récit varie. On trouve des chansons analogues dans les recueils de M. Dumersan ; M. V. Smith, les *Vieilles Chansons recueillies dans le Velay et le Forez* n° XIII (dans *Romania*, t. VII), et dans les *Chants populaires de la vallée d'Ossau*, recueillis par M. de Puymaigre (*Romania*, t. III, p. 99).

C'est à Bordeaux qu'est arrivé
Un beau vaisseau chargé de blé.

O ribrigo,
Laus tibi conservando
Lambreviss, lambrevass, aux champs
Librement.

Un beau vaisseau chargé de blé *(bis)*,
Un' dame est v'nue pour en ach'ter.
O ribrigo, etc.

Un' dame est v'nue pour en ach'ter *(bis)*,
— Mat'lot, veux-tu vendre ton blé?
O ribrigo, etc.

— Mat'lot, veux-tu vendre ton blé *(bis)*?
— Entrez, madam', vous le verrez.
O ribrigo, etc.

Entrez, madam', vous le verrez *(bis)*.
Lorsque la dame fut entrée,
O ribrigo, etc.

Lorsque la dame fut entrée *(bis)*,
Voilà qu'le vent s'met à souffler.
O ribrigo, etc.

V'là qu'le vent se met à souffler *(bis)*,
La dame se met à pleurer.
O ribrigo, etc.

La dame se met à pleurer *(bis)*.
Qu'avez-vous, madame, à pleurer?
O ribrigo, etc.

Qu'avez-vous, madame, à pleurer *(bis)*?
— J'entends mon mari m'appeler.
O ribrigo, etc.

J'entends mon mari m'appeler *(bis)*
Et mes petits enfants pleurer.
O ribrigo, etc.

Et mes petits enfants pleurer *(bis)*.
— Ah! je vois bien à vos côtés,
O ribrigo, etc.

Ah! je vois bien à vos côtés *(bis)*
Qu'jamais d'enfants n'avez portés.
O ribrigo, etc.

Qu'jamais d'enfants n'avez portés *(bis)*,
Et qu'jamais vous n'en porterez.
O ribrigo, etc.

(Communiqué par le docteur Gibon).

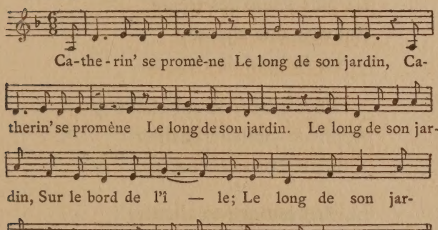
✤

IV

SUR LE BORD DE L'ILE

La chanson suivante est répandue par toute la France, mais le texte offre des variantes considérables suivant les localités. On peut comparer les versions de MM. Bujeaud (t. II, les *Clefs d'or*); Smith, XV et XVI; Legrand, XII (dans *Romania*, t. VII et X); Puymaigre, XIX; Dumersan, etc. Voir aussi le *Battouë cassé*, dans *Romania*, t. X. Dans l'une des versions recueillies par M. Smith, la jeune fille est jetée à la mer. La version suivante me vient à la fois de la Hague et du Val-de-Saire. L'air sur lequel on chante cette chanson en Basse-Normandie est tout différent de celui qui figure dans le recueil de Dumersan. Celui-ci est en majeur. Le nôtre est en mineur, sans note sensible.

Andante.



Catherin' se promène
Le long de son jardin. (*bis*).
Le long de son jardin,
Sur le bord de l'île;
Le long de son jardin,
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau.

Aperçoit une barque
De trente matelots. (*bis*).
De trente matelots,
Sur le bord de l'île,
De trente matelots
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau.

La plus jeune des trente
Entonne une chanson
Sur le bord de l'île, etc.

— Beau marinier qui chantes,
Apprends-moi-z-à chanter
Sur le bord de l'île, etc.

La chanson que tu chantes
Je voudrais la savoir
Sur le bord de l'île, etc.

Montez dedans ma barque
Et je vous l'apprendrai
Sur le bord de l'île, etc.

Quand ell' fut dans la barque,
Ell' se mit à pleurer
Sur le bord de l'île, etc.

Apprenez-moi, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer?
Sur le bord de l'île, etc.

— Je pleur' mon anneau d'or,
Dans la mer qu'est tombé
Sur le bord de l'île, etc.

— Que donn'rez-vous, la belle?
Je le repêcherai
Sur le bord de l'île, etc.

— Cent écus de ma bourse,
Mon amant vous serez
Sur le bord de l'île, etc.

Au premier coup de plonge
Le sable a ramené
Sur le bord de l'île, etc.

Au second coup de plonge
L'anneau enguirlandé
Sur le bord de l'île, etc.

Catherine, pour ne pas tenir sa promesse, laisse tomber ses clés. Dans la version de M. Bujeaud, les clés seules figurent.

— Les clés, de ma ceinture,
Dans la mer ont tombé
Sur le bord de l'île, etc.

Au troisièm' coup de plonge,
Son amant s'est noyé
Sur le bord de l'île, etc.

Ah! que dira sa mère
Que son fils soit noyé?
Sur le bord de l'île, etc.

Vous lui direz, la belle,
Qu'il s'était embarqué
Sur le bord de l'île, etc.

Dans un bateau de verre,
Le verre a défoncé
Sur le bord de l'île, etc.

Sa mèr', par la fenêtre,
Qui entend ce discours
Sur le bord de l'île, etc.

— Faut-il, pour une fille,
Que mon fils soit noyé?
Sur le bord de l'île, etc.

— Apaisez-vous, la mère, } (*bis*).
Nous l'ferons enterrer. }
Nous l'ferons enterrer,
Sur le bord de l'île;
Nous l'ferons enterrer,
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau.

Ces six derniers couplets sont une superfétation inutile.

V

LE NAVIRE MERVEILLEUX

Il existe également plusieurs rédactions de cette chanson, que la plupart des ports de mer s'approprient.

Ce sont les filles du Havre
Qui vont faire un armement,
Qui vont armer un navire
Pour aller dans le Levant.

La feuille s'envole, vole,
La feuille s'envole au vent.

Qui vont armer un navire
Pour aller dans le Levant.
Le navire est en ivoire,
Les avirons en argent.
La feuille, etc.

Le navire est en ivoire,
Les avirons en argent,
La mâture est toute en marbre
Et les haubans en ruban.
La feuille, etc.

La mâture est toute en marbre
Et les haubans en ruban,
Les voiles sont en dentelles,
Travaillées fort joliment.
La feuille, etc.

Les voiles sont en dentelles,
Travaillées fort joliment;
L'équipage du navire
Sont des filles de quinze ans.
La feuille, etc.

L'équipage du navire
Sont des filles de quinze ans,
La plus jeune en a quatorze,
Elle en est le commandant.
La feuille, etc.

(*Communiqué par M. Pouppeville à Omonville-la-Rogue*).

Variantes :

PREMIER COUPLET

Les bourgeois de notre ville
Ne sont pas des ignorants,
Ils ont fait faire un navire
Pour aller dans le Levant.
Et lon lon la, je n'ai point de maîtresse,
Je passe mon temps
Fort joliment.

DERNIER COUPLET

L' capitaine qui les commande
Est le roi des bons enfants.

VARIANTE DU REFRAIN

Va-t'en voir s'ils viennent, viennent,
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

VI

LA BELLE PLEUREUSE

Cette chanson est la suite de la précédente. On en trouve une version dans Bujeaud, t. II, p. 177.

La plus jeun' de l'équipage,
Qu'était au gaillard d'avant...
La feuille s'envole, vole,
La feuille s'envole au vent.

Paraissait très affligée
Et pleurait amèrement.
La feuille, etc.

Qu'avez-vous à pleurer, belle,
Qu'avez-vous à pleurer tant?
La feuille, etc.

Pleurez-vous pour votre père,
Votre mère ou vos parents?
La feuille, etc.

Je ne pleure point mon père,
Ma mère ni mes parents...
La feuille, etc.

Je pleure mon pucelage,
Qu'est parti la voile au vent...
La feuille, etc.

A bord d'un joli navire
Qui emporte mon amant.
La feuille, etc.

— Il est parti vent arrière,
Il reviendra louvoyant.
La feuille, etc.

Nous le r'trouverons peut-être
Avec son beau bâtiment.
La feuille, etc.

Quand nous mouill'rons la grande ancre
Dans la rad' des Bons-Enfants.
La feuille s'envole, vole,
La feuille s'envole au vent.

D. — CHANSONS MILITAIRES

Le coin de pays qui nous occupe n'ayant été depuis de bien longues années le théâtre d'aucune guerre, il est naturel que les chants militaires et héroïques ne s'y rencontrent qu'en fort petit nombre.

I

LE COMBAT

. . . . . (1).
Comment l'entends-tu, camarade?
— Tout aussitôt on halte-là —
Nous allons voir, dans un quart d'heure,
A qui l'aura.

Voilà le combat qui se donne,
C'est par ma foi un rude assaut!
Bientôt un de ces grands gendarmes
Est tombé mort.

(1) Le commencement de la chanson manque. Il s'agit d'une femme qu'on se dispute.

— Qu'un autre ici prenne sa place,
Je lui ferai voir sans quartier
Si c'est à lui à faire la barbe
A un grenadier.

Avance ici, pour le troisième,
Que je redouble mes efforts,
Tous les trois, les uns comm' les autres,
Sont couchés morts.

Si vous aviez vu tous ces lâches,
Comme ils se sauvaient dans les bois!
On eût dit que le diable emporte
Tout' la forêt.

De là je repris ma charmante,
Catin, mon aimable Catin,
Et nous allâmes à la ville
Boire du vin.

Catin, j'aurai toujours le zèle
De ne jamais t'abandonner,
Et te serai toujours fidèle
Tant que j'vivrai.

(*Chanté à Dielette par François Le Boulanger*).

II

L'ENGAGÉ VOLONTAIRE

La pièce suivante n'a rien de guerrier. Elle date du règne de Louis XV. M. Bujeaud a publié sur le même sujet une chanson où il y a plusieurs vers identiques. Elle est en patois de l'Aunis : *O vingnit in ordre dau Roe.* — La suivante est à demi en patois bas-normand, mais elle a été faite à la ville. On m'en a envoyé deux versions : l'une d'Omonville (Hague) et l'autre du Val-de-Saire. Je les ai complétées l'une par l'autre, parce que l'une et l'autre offraient des lacunes.

Ma mie, je vais t'annoncer
Une triste nouvelle
Qui s'en va mettre ton cœu
Un peu mal à son aise :
Je me sui-t-engagé hier au sé (1)
Dans le régiment du ré (2).

On m'a bailliéi de l'argent
Tout plein mes deux pouquettes (3),
Du Tokay et du vin bllanc,
Tout pllein une gobinette ;
Un' cocarde à mon capiau.
Ventre-bleu ! comm' j'étais biau !

(1) Soir. — (2) Roi. — (3) Poche.

Ils m'ont planté de faction
Derrière un' citadelle.
Ceux qui n' savaient pas mon nom
M'appelaient : Sentinelle.
Il n'aurait pas passé un cat (1),
Que j'n'eusse crié : Qui va là ?

J'avisis v'ni d'biaux messieurs,
On m' dit que c'était mes maîtres.
Ils avaient des plumes de gai (2),
Tout alentour d'la tête ;
Ils s'en allaient tous de rang
Comme des bœufs qui vont ès camps.

Je vis v'ni de p'tits messieurs
Atou de p'tites gaoulettes,
Des messieurs à gros boissiaux
Avec de p'tites baguettes.
I faisaient un si grand bruit
Ventre-Dieu ! que j'm'en suis fui.

Je m'en fus au corps de garde
Pour émôquieir d'la braise,

(1) Chat. — (2) Geai.

Mais la querbounette sautit
Tout comme une souricière...
Pétis, pétas ! d'tous les côtés.
J'creus qu'tous les diables s'en mêlaient.

Là-dessus j'm'en fus tcheu nous
C'était pour voir moumère;
J'la trouvis faisant du feu
A tou d'la brière :
Mettez de la soupe à caouffer.
« Vlà vot' gas qu'est rarrivé. »

III

LA PAIX

La chanson suivante est relativement moderne. Elle doit dater de l'époque de détente qui suivit les guerres du premier empire. Quoique la versification n'en soit pas irréprochable, puisqu'on y trouve des hiatus, des fautes de rhythme — la quatrième syllabe non accentuée dans les vers de dix syllabes, par exemple — elle a été apportée visiblement de la ville à la campagne, et l'air doit être antérieur aux paroles.

Adieu les tambours,
Adieu pour toujours !
Je vais rejoindre mes tendres amours

J'ai mon congé grâce à la paix.
Ainsi que je fais
Font tous les Français,
Tant ceux du Midi que du Nord,
Qui, bravant le sort,
Affrontaient la mort.

Suivant les drapeaux
Le sac sur le dos,
J'ai été rôti dans les pays chauds,
Morfondu dans les climats froids.
J'ai dû mille fois,
Souffler dans mes doigts,
Le ventre aussi creux que mon sac,
Étant au bivac,
Fumer sans tabac,

J'ai dû très souvent
Me battre en courant
Pour attraper un ennemi fuyant.
Quand je combattais sans manger,
Au fort du danger,
J'étais plus léger.
Un petit coup de brandevin
A défaut de pain
Apaisait la faim.

Quand nous décampions
Changeant de cantons,
Fallait porter gamelles et bidons,
Sabres, gibernes, mousquetons
Chargés à peu près
Comme des bidets,
Courbant sous le poids du fardeau
Ayant soif et chaud,
Nous buvions de l'eau.

On dit en entrant
Chez le paysan :
Apportez-nous du vin ou rouge ou blanc
De la soupe et du bon fricot,
Mais point de taureau !
Du bœuf et du veau.
Donnez ce que nous vous dirons,
Ou bien nous allons
Plumer vos dindons.

De bon appétit,
Sans faire de bruit,
Pour faire honneur au repas bien servi,
Je lâchais mon gilet d'un cran.
Dans le logement
Je buvais souvent

A la santé du paysan
Qui de temps en temps
Rit du bout des dents.

Le repas fini,
Il faut se couchi,
Près de l'hôtesse alors on nous conduit :
Je fais ma cour, si par douceur,
Je gagne son cœur
Et prends ses faveurs,
Je suis heureux, je suis content,
C'est toujours autant
De pris en passant.

Fêtons en ce jour
Le vin et l'amour,
Et que chacun répète tour à tour
Toujours dispos, toujours joyeux,
Faisant l'amoureux,
Buvant de son mieux :
« Tantôt du mal, tantôt du bien,
« La guerre n'est rien,
« Quand on en revient. »

(*Cahier d'Élie Fleury*).

E. — BALLADES

I

GERMAINE

Le fond de cette chanson se trouve dans un grand nombre de littératures. On peut consulter pour les rapprochements les *Chants du pays messin* par M. de Puymaigre. La version de M. de Puymaigre est différente de celle qui va suivre. M. Bujeaud et M. Champfleury ont aussi publié des versions de l'histoire de Germaine. Celle-ci nous vient d'Omonville-la-Rogue (Hague).

Par un beau jour Germaine
S'en fut se promener.
En son chemin rencontre
Trois matelots jolis,
Qui lui disent : Fillette,
Êtes-vous du pays ?

— Je ne suis point fillette,
Messieurs, j'ai mon mari.

Mon père m'a mariée
A quinze ans et demi ;
Il y aura d'main seize ans,
Que j'n'ai vu mon mari.

— Par un beau jour, Madame,
Pouvez-vous nous loger ?
— Ah vraiment non, Messieurs,
Pour boire ni coucher.
J'ai promis ma foi bonne
Et je la soutiendrai.

Les matelots s'adressent à une autre dame, la mère du mari de Germaine :

— Par un beau jour, Madame,
Pourriez-vous nous loger ?
— Ah ! vraiment oui, Messieurs,
Pour boire et pour manger,
Et s'il vous faut des femmes
J'irai vous en chercher.

— Merci, merci, Madame,
De vouloir nous loger.
Mais nous ne voulons boire,
Ni boire ni manger

Que nous n'ayons Germaine,
Germaine à nos côtés.

La dame va trouver Germaine :

— Bonjour, belle Germaine,
Il y a trois homm's chez nous
Qui ne veulent ni boire,
Ni boire ni manger
A moins qu'ils n'aient Germaine,
Germaine à leurs côtés.

— Si vous n'étiez la mère,
La mèr' de mon mari,
Je vous ferais traîner
Par des lions sur le pont,
Et vous ferais manger
Par les plus gros poissons.

Dans la version de M. de Puymaigre, il est question de deux *chiens-lions* prêts à étrangler la dame. M. Champfleury et M. Bujeaud donnent :

Je vous ferais passer *à Lyon* sur le pont
Pour vous faire manger par les petits poissons.

Alors la pauvre vieille
Revient tout en tremblant :
Buvez, mangez, Messieurs,
Germaine ne vient point.
C'est la plus cruell' femme
Qui soit au bas pays.

Le Bas Pays désigne ordinairement la Basse-Normandie. Un des matelots va trouver Germaine :

Ah ! lève-toi Germaine
Lève-toi promptement ;
Ton mari que tu aimes
Te parle en ce moment ;
Viens vite ouvrir la porte
A ton fidèle amant.

— Vous me trompez peut-être
En me parlant ainsi,
Donnez-moi des indices
De la première nuit,
Cela me fera croire
Que vous êt's mon mari.

— Ressouviens-toi, Germaine,
Qu'en te serrant les doigts,

Ton anneau d'or, ma belle,
Ton anneau d'or cassa,
Tu en pris la moitié
Et l'autre, la voilà.

— Ah ! lève-toi, négresse,
Lève-toi promptement
Et va ouvrir la porte
A mon fidèle amant.

M. Champfleury et M. Bujeaud appellent la servante Genette; M. de Puymaigre ne la fait pas intervenir.

II

LE RETOUR DU MARI

Voici encore un des sujets favoris de la poésie populaire. M. de Puymaigre, M. Smith, M. Legrand ont publié des versions de la chanson suivante, que nous empruntons au recueil de Victorine Lejuez. Le rhythme de cette ballade est celui des chansons de geste.

On trouve dans la *Normandie merveilleuse* l'histoire d'un seigneur de Bacqueville, qui apparut de cette façon chez lui le jour où sa femme allait contracter un second mariage, et se fit reconnaître à l'aide d'une moitié d'anneau.

J'ai fait une maîtresse il n'y a pas longtemps.
Le jour qu'on nous marie, ordre du commandant
Pour aller à l'armée joindre le régiment.

Quand la bell' l'entendit, ell' se prit à pleurer :
— Ne pleurez pas, la belle, ah ! ne pleurez pas tant !
Cette belle campagne ne durera qu'un an.

Cette belle campagne, elle a duré sept ans.
Au bout de la septième il revient au pays
Le jour mêm' que sa femme prend un nouveau mari.

Il s'en vient à la porte demander à coucher :
— Mon brave militaire, nous n'pouvons vous loger,
Nous sommes dans les noces, nous sommes em-
[barrassés.

Il aperçoit sa mère, que son cœur est content !
Lui jette sa valise, son or et son argent :
— Mon brave militaire, entrez ici dedans.

Quand il fut à la table, il demande à jouer :
— Qu'on m'apporte des cartes, des cartes et des dés
A qui aura la belle ce soir à ses côtés.

Mais les gens de la noce se sont tous regardés :
— Mon brave capitaine, cela ne convient pas,
La jeune mariée ne vous appartient pas.

Il se lèv' de sa place et s'en va l'embrasser.
— Te souviens-tu, la belle des bijoux de diamant
Dont je te fis présent il y a plus de sept ans?

De ces sept ans passés la belle se souvint.
— O bonne sainte Vierge, faites-moi donc mourir !
Je croyais être veuve et voilà mon mari!

Le second de ses hommes s'en fut pour l'embrasser,
— Retire-toi, vieux traître, retire-toi d'ici.
Je suis toujours la femme de mon premier mari.

III

LE RETOUR DU MARI

La chanson qui suit roule sur le même thème que la précédente; mais les circonstances sont autres. Je l'emprunte au même recueil.

Bonjour, chère Nonette,
Me voici de retour
Ne sois plus inquiète
De nos tendres amours.

Je reviens, ma bergère,
Auprès de toi
Plein d'un amour sincère,
Embrasse-moi.

— Monsieur, vous voulez rire ;
Je ne vous connais pas.
Passez sans me rien dire
Et ne m'insultez pas.
Celui que mon cœur aime
Depuis longtemps,
Est parti pour les Indes
Voilà dix ans.

— Te souviens-tu, Nonette,
Là-bas dans le jardin,
Nous allions en cachette
Cueillir du romarin ?
Tu me disais sans cesse
D'un cœur content :
Embrasse ta maîtresse,
Sois son amant.

Rappelle-toi, ma chère,
Tous nos tendres discours,
Et parle-moi, ma chère,
Du fruit de nos amours.

— Il est beau comme un ange,
Ce cher enfant.
Il n'use plus de langes
Depuis deux ans.

— Marche-t-il sans lisière,
Le cher petit garçon ?
Est-il comme sa mère
Dis-moi, chère Nonon ?
— Il ressemble à son père
C'est son portrait.
Va-t'en voir chez ma mère
Comme il est fait.

— Bonjour, ma belle-mère,
Me voilà de retour.
Je reviens de la guerre
Pour vous dire bonjour.
— Bonjour, bonjour, mon gendre.
Quel agrément !
Allons sans plus attendre
Voir votre enfant.

— De très grand cœur, ma mère,
Montrez-moi mon garçon.
Est-il comme son père,
Comme m'a dit Nonon ?

— Montez dans sa chambrette
Tout doucement
Il dort dans sa couchette
Profondément.

IV

LE RETOUR DE L'AMANT

M. Bujeaud a publié une version de cette chanson sous ce titre : *Le Retour du Grenadier*. Dans sa version, aux mots : Pour sa *Majesté*, on a substitué : Pour la *liberté*. Dumersan a donné également place à une chanson sur ce sujet dans les *Chants populaires de la France*, sous ce titre : *Le Retour du Conscrit*.

Voilà bientôt cinq à six ans
Que je n'ai revu mon amant. } (*bis*).
Il s'est engagé
Pour Sa Majesté.
Ça m'a chagrinée.
Mon plus grand désespoir
C'est de ne pas savoir
Quand je pourrai le revoir. } (*bis*).

Au bout de six ans tout cru.
Son cher amant est revenu.
Au logis s'en va :
Sa mie n'est pas là,
Il était venu pour ça.
Sa mère dit à l'instant :
Ma fille, elle est aux champs,
Êtes-vous son amant ?

Sans lui tenir autres discours,
S'en va trouver ses tendres amours.
L'a trouvé' sous l'ormeau,
Gardant son troupeau,
Tournant son fuseau :
Bonjour, ma mie, mon cœur,
Rends-moi ta faveur,
Je suis ton serviteur.

— Ah ! Monsieur, mon fidèle amant
S'est engagé il y a longtemps
Au service du roi.
Dans c'vilain endroit
Il n'pens' plus à moi.
Mon cœur est tout à lui.
Monsieur, je vous prie,
Retirez-vous d'ici.

— Eh quoi ! depuis six ans passés
M'aurais-tu déjà oublié ?
Tiens vois ce diamant
Qu'j'avais en partant
Dont tu m'fis présent.
Mon bonheur aujourd'hui
Me ramène ici
Pour te tirer d'ennui.

La belle en voyant ce diamant
Reconnut son fidèle amant :
Tu n'étais en partant
Qu'un pauv' paysan,
Aujourd'hui changement :
Te voilà bien frisé,
Poudré, retapé,
Un vrai canonnier.

(*Cahier d'Élie Fleury*).

V

L'ÉPREUVE

Bonjour, ma Catin,
Ma jolie maîtresse,
Ne sois pas surprise
Oue je te délaisse.

J'ai pourtant regret à toi,
Mais tu dois bien savoir pourquoi.

— Que vous ai-je fait
Pour tant vous déplaire ?
Ne vous-ai-j' pas fait
Toujours bonne chère ? (1)
Mais avant de me quitter,
Dites-moi la vérité.

— C'est que tu as pris
Pendant mon absence
D'autres bons amis
Et cela m'offense.
Je le tiens de mes parents,
Je n'en doute nullement.

— Ceux qui vous l'on dit
On fait des mensonges,
Ceux qui vous l'on dit
En ont bien menti.
Ils sont tous jaloux sur moi,
Je vous ai gardé ma foi.

— Pas tant de raisons,
Rendez-moi mes gages.

(1) Bon visage.

Boucles et joyaux.
Et ma jolie bague,
Rendez-moi aussi mon bouquet,
Je vous le reprends sans regret.

Catin nuit et jour
Sur son lit soupire,
Sa mère lui dit :
Taisez-vous, ma fille,
Il vous viendra d'autres amants,
Qui vous resteront plus constants.

— J'irai chaque jour
Le long du rivage,
Pleurer mon amour,
Mon triste veuvage,
Et je déplorerai sans fin
Le malheur de mon destin.

— Catin, ma Catin,
Donne-moi ton verre,
J'y verse du vin.
En trinquant, ma chère,
Oublions tous nos malheurs,
Je suis toujours ton serviteur.

(*Cahier de Victorine Lejuez*).

VI

LA FILLE MILITAIRE

Il existe un certain nombre de chansons populaires sur ce thème. M. de Puymaigre en donne deux : *La Belle Claudine* (XXV) et *La Fille soldat* (XXVI), et il en cite une troisième qui circule dans la Franche-Comté. Ces quatre versions diffèrent par les vers et le rhythme. Les deux suivantes m'ont été dictées à Diélette, par François Le Boulanger.

Ah ! chez mon père logeait un capitaine,
Qui nuit et jour
M'entretenait d'amour.
Il me disait : Brunette, je vous aime,
Je voudrais bien
Devenir votre époux.

Mais quand il eut les amours de la belle,
« Sans contredit,
« La belle il faut partir.
« Ne comptez plus sur moi, belle Cécile,
« Il faut servir
« Le monarque Louis. »

Dix mille francs la bell' prit chez son père
Et à Paris
Se fit fair' des habits,
Elle s'équipe en belle cavalière,
D'un air très beau,
La cocarde au chapeau.

Un jour voyant son amant dans la plaine,
Ell' dit soudain :
« Mets l'épée à la main. »
Son cher amant ne pouvant la connaître,
Bien résolus
Tous deux se sont battus.

En peu de temps Cécil' fut la maîtresse.
Et dès l'abord
Met l'infidèle à mort.

Bientôt au roi l'on porta la nouvelle,
Le roi voulut savoir la vérité ;
Il pardonna à cette noble dame
Pour avoir vu son intrépidité.

VII

SUITE DE L'HISTOIRE DE CÉCILE

La guerre étant finie,
Ell' s'en fut à Paris,
Faut craire,
Et tout droit chez son père,
Demandant à loger,
Comme un beau chevalier
De guerre.

Ell' dit tout en entrant :
J'm'en viens loger céans.
Mes bottes,
Bien vit' qu'on les décrotte,
Que l'on panse mon cheval,
Et puis nous ferons régal,
Mon hôte.

Mais pendant tout le souper,
Le pèr' ne fait que pleurer
Sa fille,
Sa sœur, d'une humeur gentille,

Disait : Vraiment ce Monsieur
A bien tout l'air de ma sœur
Cécile.

— Si vraiment vous le croyez,
Avec moi venez coucher,
La belle.
— Monsieur, de ce mot frivole
N'allez pas vous courroucer,
Veuillez de grâce excuser
Cett' folle.

Pour se fair' connaître mieux,
Elle abaissa ses cheveux,
Gentille.
La mère la devina
Et mille fois embrassa
Sa fille.

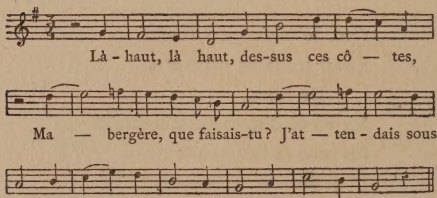
Oui, je veux incontinent
Lever un beau régiment
De filles.
Ma sœur d'humeur si gentille
En sera le lieutenant
Et je serai l'commandant
Des filles.

F. — BERGERIES

I

LE PASSANT ET LA BERGÈRE

MONSIEUR Bujeaud a publié cette chanson ; mais notre texte offre quelques variantes. La mélodie aussi diffère. Elle a quelque chose d'étrange et offre cette particularité que, bien qu'écrite dans cette gamme sans sensible, ordinaire dans les mélodies populaires, elle offre cependant une sensible en descendant tout au commencement de l'air.



LE PASSANT

Là haut, là haut, dessus ces côtes,
Ma bergère, que faisais-tu ?

LA BERGÈRE

J'attendais sous le feuillage
Que mon berger soit venu.

LE PASSANT

Que sait-il faire, ma bergère,
Ce berger que tu aimes tant ?

LA BERGÈRE

Il sait adoucir mes peines,
M'embrassant de temps en temps.

LE PASSANT

Ton berger, ô ma bergère,
Il ne pense plus à toi.
Il est là-bas dans la plaine
Il en aime une autr' que toi.

Ne vois-tu pas, ô ma bergère,
Nos moutons se caresser ?
Imitons la tourterelle,
Permets-moi de t'embrasser.

LA BERGÈRE

Vos discours sont malhonnêtes,
Je ne puis les approuver :
Cherchez une autre bergère,
Quant à moi j'ai mon berger.

LE PASSANT

Adieu, ingrate bergère,
Puisque rien ne t'attendrit.
Je m'en vais dessous ces chênes
Pleurer le jour et la nuit.

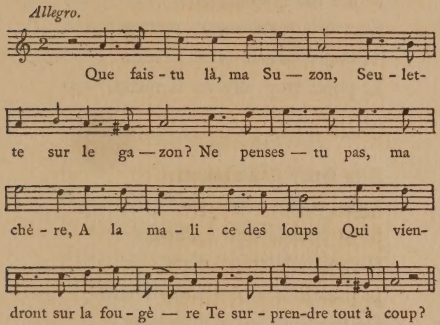
LA BERGÈRE

Oui, va t'en dessous un chêne
Pleurer le jour et la nuit,
Et moi j'irai dans la plaine
Chanter et me divertir.

II

MÊME SUJET

La chanson qui précède est du XVI^e^ siècle, du XVII^e^ peut-être. La suivante est du XVI^e^II. La mélodie est en mineur dans la tonalité moderne.



LE PASSANT

Que fais-tu là, ma Suzon,
Seulette sur le gazon?
Ne penses-tu pas, ma chère,
A la malice des loups
Qui viendront sur la fougère
Te surprendre tout à coup?

LA BERGÈRE

— Non, monsieur, je ne crains rien
Sous la garde de mon chien.

Je file ma quenouillette
En gardant mon gras troupeau,
Tranquillement sur l'herbette
Et point trop loin du hameau.

LE PASSANT

Il te faudrait un berger,
Belle, pour te soulager.
Si tu voulais tout à l'heure
Me recevoir pour amant,
Je prendrais soin à toute heure
De ton troupeau si charmant.

LA BERGÈRE

Non, monsieur, je ne veux point
Que vous preniez un tel soin.
A l'instant mon chien fidèle
Est à mon commandement.
Il revient quand je l'appelle;
Il fait mon contentement (1).

— Appelle-le, si tu veux,
Mais j'accomplirai mes vœux :

(1) Il me suffit.

Laiss'-moi prendre sur ta bouche
Seulement un doux baiser.
Ne sois point assez farouche
Que de me le refuser.

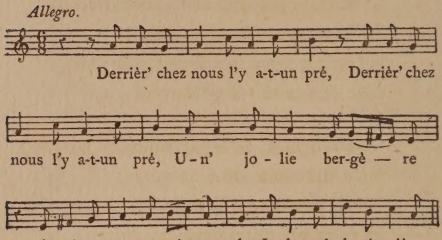
— Prenez-le, si vous voulez,
Mais tout de suite partez,
Car je saurais me défendre
Et faire ce que je doi.
Vous n'avez rien à prétendre,
Partez, monsieur, laissez-moi.

(*Cahier de V. Lejuez*).

III

LA BREBIS PERDUE

M. de Puymaigre a publié trois chansons différentes sur ce thème, deux dans ses *Chansons du Pays messin*, et une dans *Romania*, t. III, p. 97. Aucune n'est identique à celle qui suit. Notre air aussi diffère. Il est dans la gamme mineure et la sensible n'y figure pas. On trouve une autre version de cette chanson dans *Romania*, t. XI, p. 121, sous le titre : *Le grand Loup du bois*, ronde bretonne (sur un air de chasse).



Derrièr' chez nous l'y a-t-un pré *(bis)*,
Un' jolie bergère
Avait ses moutons à garder
Le long de la rivière.

Près de là un gros loup passa *(bis)*,
Tout près de la bergère,
Qui en courant lui enleva
Sa brebis la plus belle.

A haute voix elle cria *(bis)* :
Douce Vierge Marie !
Qui me ramènera ma brebis,
Sera mon grand ami.

L'chasseur du roi l'a entendue *(bis)*,
A pris son épée claire,
A fait trois fois le tour du bois,
La brebis a r'trouvée.

— Tenez, la belle, votre brebis *(bis)*,
La voilà saine et sauve,
Si je vous ait fait un plaisir,
Vous m'en ferez un autre.

— Oui dà, monsieur, c'est bien raison *(bis)*,
De vous payer d'vos peines :
Quand la brebis sera tondue
Vous en aurez la laine.

— Je ne suis pas marchand de peaux *(bis)*,
Ni trafiquant de laine,
De votre amour je jouirai
Ou j'mourrai à la peine.

— Monsieur, parlez plus doucement *(bis)*,
Ma mère est aux écoutes.
Si ell' vous entendait seul'ment
Ell' gronderait sans doute.

(Chanté par V. Lejuez à Gréville).

IV

LE ROSSIGNOL MESSAGER

Cette chanson doit être du commencemeut du XVIIIe siècle. M. Bujeaud l'a rencontrée dans la Saintonge, mais il n'a pu s'en procurer que cinq couplets. On la lira ici tout entière. Je l'ai trouvée dans le recueil manuscrit d'Élie Fleury.

La jeune Sylvie
Un matin sort de son hameau,
Toute réjouie
Gardant son troupeau
Sous le vert bocage
Où venait jadis son berger.
Mais l'amant volage
A déjà changé.

La pauvre bergère,
Voyant le retour du printemps,
Dessus la fougère
Attend son amant.
Comme elle se lasse
A filer son beau fil de lin !
La journée se passe
L'amant ne vient point !

L'aurore est brillante.
Beau le soleil en se couchant,
La pauvre dolente
Entend le doux chant
Des oiseaux sauvages
Et surtout du rossignolet
Qui par son ramage
La reconfortait.

A lui ell' s'adresse,
Lui disant : Prince des amants,
Tu vois ma tristesse
Et mes grands tourments.
Tes aimables ailes
T'ont rendu si prompt voyageur,
Dis-moi des nouvelles
De mon serviteur.

— Ah ! quelle nouvelle
Sylvie, apprendras-tu de moi
De ton infidèle ?
Il est loin de toi.
Il porte les armes,
Il est au service du roi,
Apaise tes larmes
Et console-toi.

— Reprends ta volée
Et va, rossignol charmant,
Va-t'en à l'armée,
Pour voir mon amant.
Porte, je te prie,
A ton bec ce bel anneau d'or ;
Dis-lui que sa mie
Est presque à la mort.

Notre oiseau sauvage
Prend son vol aimable et badin ;
D'un léger plumage
Il vole à Berlin (1) [Dénain ?]
Il voit notre armée
Campée en nos pays flamands,
Fort bien arrangée ;
Rien d'aussi charmant.

L'oiseau fait sa pose
Droit sur la tente de l'amant,
Longtemps s'y repose,

(1) Il y a ici une faute évidemment, puisqu'il s'agit de la Flandre. Cette chanson doit être contemporaine de la guerre de la succession d'Espagne. On trouve la Flandre mentionnée encore dans diverses chansons qui, probablement, remontent à la même époque.

Et dans son doux chant,
Dit : Sors de la tente
Doucement pour me venir voir ;
Ta beauté charmante
T'envoie le bonsoir.

La jeune bergère
Gémit et pleure tous les jours
Dessus la fougère
Ses tendres amours.
Elle sera morte
Avant que tu sois de retour,
Car elle te porte
Un constant amour.

Il sort de la tente
Pressé d'un amoureux transport
Pleure et se tourmente,
Voyant l'anneau d'or,
Dit : Voilà le gage
Que Sylvie a reçu de moi,
De son paturage
Ell' me le renvoie ?

Hélas ! je t'en prie
Rossignol, reprends cet anneau,

Tu verras ma mie
Gardant son troupeau ;
Rends-le lui, de grâce
Et, dans ton langage amoureux,
Dis que je l'embrasse
Et lui rends mes vœux.

— Reprenez ce gage,
La belle, gardez votre amour.
Soyez toujours sage
Jusqu'à son retour.
Il jure, il proteste
Qu'il veut faire votre bonheur,
Attendez la feste
Sans chercher ailleurs.

G. — CHANSONS DE GALANTERIE

I

L'AMANT CONSOLÉ

M. Bujeaud donne de cette chanson une version notablement différente, t. I, p. 277.

A ta santé, Nonette,
Je suis ton serviteur *(bis)*.
— Je suis encor jeunette
Pour parler d'amourette.
Mais attendez un an,
Vous serez mon amant.

Son père à la fenêtre
Entend ce discours-là.
— Ma fille en mariage !
Elle a reçu des gages
D'un autre amant que vous.
Monsieur, retirez-vous !

— S'il faut que j'me retire
Je m'en irai plutôt
Dans un cachot d'ermite
Pour l'amour d'une fille,
Pour y passer mes jours
Regrettant mes amours.

Nonette, ma Nonette,
Prête-moi tes ciseaux
Pour couper l'alliance
D'amour et de constance
Qui plut à tes beaux yeux.
C'est pour te dire adieu.

— Des ciseaux, dans ma poche,
Amant, je n'en ai pas.
Ils sont dans ma chambrette
Sur ma table à toilette,
Tout proche de mon lit,
Cher amant, allons-y.

— Nonette, ma Nonette,
Prête-moi ton mouchoir,
Pour essuyer les larmes
Qui couvrent mon visage,
En te disant adieu
Pour partir de ce lieu.

— De mouchoir dans ma poche,
Amant, je n'en ai pas.
Il est dans ma chambrette
Sur ma table à toilette,
Tout proche de mon lit,
Cher amant, allons-y.

Son frère à la fenêtre
Entend ce discours-là.
Calmez, calmez, mon père,
Calmez votre colère.
C'est un garçon d'honneur
Faut lui donner ma sœur.

II

LA MAITRESSE FEMME

Cette chanson était fort à la mode à la Hague vers 1780.

Va vite bercer mon enfant,
A dit Jacqueline
A son mari Jean,
Car si je prends derrièr' la porte
Le manche à balai
Tu en auras, ma fé!

Dépêch'toi, vilain mal peigné,
J'ai mal à la tête
De l'entendre crier.

Aussitôt Jean court promptement
Auprès du berceau
Du petit enfant :
Dors, mon fils, n'inquiète pas ta mère !
Cesse de crier,
Laisse-la déjeuner,
Tais-toi, mon fils, fais bien dordo,
Pendant que j'irai
Pour laver tes drapeaux.

Ça fait, faut allumer du feu,
Fair' d'la bouillie,
Et torcher l'petit.
Prends soin de le faire manger
Sans le barbouiller,
Tu vas l'emmailloter,
Tu l'env'lopperas chaudement ;
J'vais chez la voisine
Causer un p'tit moment.

Allez, ma femme, prendr' vos ébats.
J'balaierai la chambre
Et lav'rai les plats ;
Puis je nettoierai les carottes,
J'les mettrai au pot ;
Tout ira comme il faut,
Tout sera cuit quand vous r'viendrez,
Le plat sur la table,
Vous n'aurez qu'à manger.

Quand Jacqueline vint pour dîner,
Ell' dit à son homme :
J'voudrais bien manger.
— Mignonne, mettez-vous à table,
La soupe est dressée,
Vous n'avez qu'à manger,
Je vais rincer vot' gobelet,
Vous donner à boire
Votre bon vin clairet.

Quand Jacqueline eut bien dîné,
Ell' dit à son homme :
Va tu peux manger.
Il y a d'la soupe de reste,

Des carott's aussi,
Mange à ton appétit
Les os qui sont bons à ronger.
Surtout à la viande
Garde-toi de toucher.

Jean dit : je boirais bien un coup.
— Prends ton verre, ivrogne,
Il te faut de tout.
En le rinçant avec vitesse
L'pied lui a glissé,
Et le verre est cassé.
Qui fut bien surpris ? Ce fut Jean :
Femm' je n'ai plus soif,
Lui dit-il en tremblant.

— Jarnicoton : ton verre est cassé,
A bas ta culotte
Sans y plus tarder !
Ah ! je vais t'en donner, mon drôle !
Et tu en auras
Tant qu'la verg' durera.
Et flique et flaque, sur le cu.
Coquin, dans un verre,
Non, tu ne boiras plus !

Oh ! ma femm', que vous frappez du (dur) !
J'ai mes pauvres fesses
Tout à fait à nu !
Je ne casserai plus de verre,
Je boirai plutôt
Dans le cu d'mon chapeau !
Ma femme, ayez pitié de mé.
Mes deux pauvres fesses
Sont toutes écorchées !

— Toutes les fois que tu cass'ras
Au logis quéqu'chose,
Assiettes ou plats,
Je t'arracherai les oreilles,
Et puis un tricot
Roulera sur ton dos.
Baise la verge présentement,
Remets ta culotte
En me remerciant.

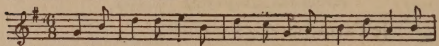
(*Recueilli à Gréville, au hameau Fleury*).

III

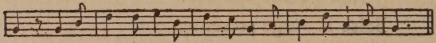
LA DEMOISELLE ET LE JARDINIER

La chanson suivante figure dans le grand recueil de M. Bujeaud, mais notre version est beaucoup plus étendue. Ce qui milite en faveur de l'origine bas-normande de la chanson, c'est que le mot *pé* (point), rime très bien avec *peis*, tandis que dans les autres dialectes, ce mot n'a qu'une rime imparfaite ou forcée.

Andante. LA DEMOISELLE.

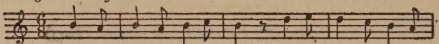


Ni-co-las si tu es sa-ge Je te don-ne-rai mon

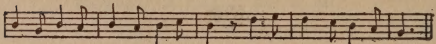


cœur, Et si tu n'es pas vo-la-ge, je fe-rai tout ton bon-heur.

Allegro. LE JARDINIER.



Dounáez-l'mé, n' m'l'dounáez pé, Qu'est qu'cha m'fait, mé, Mad'moue-



selle ? dounáez-l'mé, n'm'l'dounáez pé laissieiz mé plantáe mes peis

LA DEMOISELLE

Nicolas, si tu es sage,
Je te donnerai mon cœur,
Et si tu n'es pas volage,
Je ferai tout ton bonheur.

LE JARDINIER, d'un ton bourru.

Dounáez-l'mé, n'm' l'dounáez pé,
Qu'est qu'cha m'fait, mé, mad'moueselle?
Dounáez-l'mé, n'm' l'dounáez pé,
Laissieiz-mé plantáe mes peis.

LA DEMOISELLE

Nicolas, je suis jolie,
Je te donne ma faveur :
Car je t'aime à la folie,
Et veux faire ton bonheur.

LE JARDINIER

Aimáez-mé ou n'm'aimáez pé,
Qu'est qu'cha m'fait, mé, mad'moueselle?
Aimáez-mé ou-n'm'aimáez pé
Laissieiz-mé plantáe mes peis.

LA DEMOISELLE

Nicolas, c'est d'main ma fête,
Je te promets un baiser :
Des fleurs orneront ma tête,
Tu ne peux me refuser.

LE JARDINIER

Ch'est vot' fête ou cha n'l'est pé ;
Qu'est qu'cha m'fait, etc. ?

LA DEMOISELLE

Nicolas, par quelle route
Vais-je prendre mon chemin ?
Je m'égarerai sans doute
Si tu ne me tends la main.

LE JARDINIER

Perdez-vous n'vous perdez pé ;
Qu'est c'ha m'fait, etc. ?

LA DEMOISELLE

Nicolas, je vais me pendre,
Si tu n' coupes le cordeau ;
Au tombeau je vais descendre,
Veux-tu être mon bourreau ?

LE JARDINIER

Crayez-mé, n'vous pendez-pé.
Au diable ces demoueselles,
Qui vous aiment et qu'on n'aime pé !
J'aime bien mieux plantáe mes peis.

(*Communiqué par le docteur Gibon*).

IV

LA FOIRE

Maman, je vais friser mes blonds cheveux,
Je vous le dis, foi de Victoire,
Pour être, en dépit des envieux,
De bonne heure à la jolie foire.
Le gros François, notre voisin,
M'a promis bonbons et bon vin,
Si je me rends à la foire demain,
Si je vais à la foire.

—Finis, Victoire, ou je vais, ventrebleu !
Sur toi casser ma quenouillette,
Puis je vais te jeter au feu
Tes frisons et ta colerette.

Tu sais qu'il faut gagner son pain,
Tu vois l'hiver venir soudain.
— J'aimerais mieux manquer de pain
Que de manquer à la foire demain,
Que d'manquer à la foire.

— Je vois, ma fill', que tu ne comprends pas
Qu'il faut craindre le bavardage.
Combien de fill's ont fait d'faux pas
A la foire comme au village.
François, son frère et son cousin,
Ont un tour d'esprit trop badin.
— Maman, vos discours sont en vain.
Je veux aller à la foire demain,
J'veux aller à la foire.

— Allons, finis et ne me parle plus
Ou je vais, vingt noms d'un tonnerre!
Dût-il m'en coûter dix écus,
Et te nourrir à ne rien faire,
Te renfermer demain matin
Dans la cave où l'on met le vin!
— Maman, j'mettrai tout au chemin
Si je ne vais à la foire demain,
Si je n'vais à la foire.

Voilà, voilà comme sont les mamans,
Quand elles ont la soixantaine.
Ell's ne pens'nt plus à leurs jeun's ans
Qu'ell's dansaient sur la marjolaine.
Ell's allaient avec leurs voisins
Aux foir's et avec leurs cousins.
Pour moi c'est tout à fait certain.
Je veux aller à la foire demain,
J'veux aller à la foire.

Eh bien ! Victoire, je ne te dis plus rien :
Cours à la foire du village,
Mais dans quelques mois je crains bien
Qu'on ne rie, voyant ton corsage.
Il t' faudra d'autr's cordons, tes jupons
Par devant se raccourciront.
On aura lieu de dire enfin
Que c'est un' suite de la foire de d'main,
Un' suite de la foire.

Cette chanson n'est pas née dans le pays. Elle a dû y être apportée entre 1830 et 1840.

V

LA BATELIÈRE

M. de Puymaigre a publié deux rédactions de cette chanson. M. Bujeaud en a publié une autre. Le texte suivant est différent des leurs.

Ce sont les messieurs de la cour.
Après souper vont faire un tour.
Illes s'en vont le long de la rivière,
C'est pour jouer avec la batelière.

— Batelière, dans ton bateau,
Voudrais-tu me passer l'eau ?
— Oui-dà, monsieur, entrez dans ma nacelle,
Nous passerons très bien, lui dit la belle.

Dans le bateau notre galant
Veut badiner trop hardiment :
— Tout beau, monsieur, pas tant de badinage !
Je suis, croyez-le, une fille très sage.

— Belle, vos amours sont-ils chers ?
Pour de l'argent peut-on l's aver ?
— Oui-dà, oui-dà, monsieur, pour mille pas encore,
Mais pour deux mill', mes amours sont les vôtres.

Il fouilla dans son vêtement,
Ramenant de l'or, de l'argent :
Voilà d'l'argent, de l'or en abondance,
Prenez-en tant qu'il y en ait suffisance.

Quand la belle eut reçu l'argent,
Il badina plus hardiment :
— Tout beau, monsieur, un peu de patience,
Que nous soyons dans un lieu d'assurance.

— Ma foi, la belle, tu as raison,
Il y a là-bas une maison,
Quand nous serons à la plus haute chambre
Nous goûterons le doux plaisir ensemble.

Quand le galant eut passé l'eau,
La belle éloigna son bateau ;
Puis reculant de deux pas en arrière
Lui dit : Galant, j't'ai passé la rivière.

— Ah ! mon Dieu, que dira papa
Quand sans argent il me verra ?
— Tu lui diras qu'en passant la rivière
Tu l'as joué avec la batelière.

Avec ton or et ton argent
Je vais entrer dans un couvent,
Dans un couvent de filles vertueuses
Pour être un jour aussi religieuse.

— Si je passe par le couvent,
J'irai mettre le feu dedans ;
Je brûlerai la tour et la tourière
Pour mieux brûler la belle batelière.

(*Cahier de V. Lejuez*).

H. — MOINES ET NONNES

I

LA RELIGIEUSE

Je suis délaissée, sans amant,
Ce n'est que depuis quelque temps ;
Mon amant est parti en Flandre
Rejoindre son beau régiment,
Et moi seulette, pour l'attendre,
Je m'en irai dans un couvent.

Le cher amant est revenu,
S'en fut au logis de la belle
Pour lui présenter son salut :
— Bonjour, mon père, où est ma chère,
Cell' que mon cœur aimait tant ?
— Elle est allée au monastère,
Cell' que votre cœur aimait tant.

Le cher amant double ses pas,
Droit au monastère il s'en va,

Frappe par trois coups à la porte,
En demandant bien poliment
A voir sa tant jolie maîtresse,
Celle que son cœur aimait tant.

Cell' que vot' cœur aimait tant
S'est rendue à notre couvent.
Cessez vos pleurs, séchez vos larmes.
Ici il ne faut point d'amant;
Cell' qui a pour vous tant de charmes
S'est rendue à notre couvent.

— Madame, ayez pitié de moi,
Je viens du service du roi;
Puisqu'elle s'est rendue sous vos lois,
Je sais qu'il faut qu'elle y demeure,
Mais auparavant que je meure,
Faites-la moi voir une fois.

La bell', prêtez-moi votre doigt,
Que je vous gage de ma foi;
Cet anneau d'or, je vous le donne,
Comme une marque de ma foi;
Jamais je n'aimerai personne:
Belle, souvenez-vous de moi.

En lui passant son anneau d'or,
Le pauvre amant a tombé mort.
Oh ! que de pleurs, oh ! que de larmes !
Chacun y déplorait son sort :
— Je n'ai connu tout ton mérite,
Mon cher amant, qu'après ta mort.

Puisqu'il est mort, mon cher ami,
C'est moi qui veux l'ensevelir.
Qu'on m'apporte un drap et des roses,
Je veux l'environner de fleurs.
Aussitôt l'amant se relève.
Il enleva la jeune sœur.

Voir, pour les comparaisons : Smith, *Le Soldat au Couvent*, XXI.

II

L'ÉVASION

Comparez avec cette chanson : Puymaigre, X, p. 39, *l'Enlèvement* et la chanson précédente.

Je vais vous conter en passant
La plaisante aventure

D'une maîtresse et d'un amant
De la vill' de Saumur (Namur)?
Le tour est vraiment surprenant,
Il donne sujet d'rire,
Il est arrivé récemment,
Comm' je vais vous le dire.

Un jeun' seigneur de ce canton
Aimait fort une belle,
Mais son père toujours méchant
Ne cherchait que querelle,
— Oui, si j'apprends ou si j'entends
Que vous ayez l'audace
De revoir encor cet amant,
Il n'y aura plus d'grâce.

Le seigneur gagna par argent
Une femme de chambre,
Qui les faisait fort librement
Le soir parler ensemble.
Le père les surprit un jour
Ah! quel cruel orage!
La fille fut mise au couvent
Sans tarder davantage.

Cet inconsolable seigneur
Toujours dans la débauche (1),
Entend parler des ramoneurs
Causant de leur négoce.
Ils se disaient : Faut travailler
La semaine tout entière
A ramoner les cheminées
Dans plusieurs monastères.

Notre seigneur s'est approché
Promptement de ces hommes,
Tout en se faisant apporter
Une assez forte somme.
O ramoneur, bon ramoneur,
Voudrais-tu, par adresse,
Faire passer subtilement
Un' lettre à ma maîtresse !

Le ramoneur s'en est allé
Tout droit au monastère,
Avis' (2) venir la jeune sœur
Avec la mère abbesse.

(1) Dans le désespoir.
(2) Voit, aperçoit.

A haute voix s'est écrié,
Poussant des cris étranges :
Je crois que ma vie va prendr' fin,
Je meurs de mal au ventre.

La mère abbesse s'en est allée
Chercher une bouteille,
Pendant son absence a passé
La lettre à la d'moiselle.
Ell' fait réponse à son amant,
Bien poliment par lettre,
Que pour sortir de ce couvent,
Elle était toute prête.

O ramoneur, bon ramoneur,
Que ma joie est parfaite !
Mais comment enlever la sœur
Sans qu'on s'en aperçoive ?
Le ramoneur est retourné
Tout droit au monastère ;
Dans un d'ses sacs a enfermé
La jolie demoiselle.

A haute voix s'est écrié,
Poussant des cris étranges :

Ouvrez la porte du couvent,
Car la charge est pesante.
Il a traversé tout l'couvent
Avec la mère abbesse,
Et dans les bras de son amant
Il a r'mis sa maîtresse.

Cinq cents louis lui a donnés
A titre d' récompense,
Et le seigneur va épouser
Cell' que son cœur demande.

Cette chanson est évidemment du XVIIe siècle. Je l'ai recueillie à Omonville-la-Rogne en 1881.

III

LE RELIGIEUX

Il était une fille,
Une fille de bien,
Qui aimait bien la musique
Et mieux les musiciens.
Hélas ! hélas !
Celui qu'elle aimait le mieux,
Il s'est rendu religieux.

Elle fut à confesse
En grand' dévotion;
En son chemin rencontre
Un pèr' de la mission,
Hélas! hélas!
Mon père confessez-moi,
Car je suis fille hors de moi.

Qu'avez-vous, jeune fille,
Qui vous chagrine tant?
— Mon malheur, mon bon père,
Est sans soulagement.
Hélas! hélas!
Celui que j'aimais le mieux,
Il s'est rendu religieux.

— Eh bien, ma jeune fille,
Il faut en faire autant,
Prendre la robe grise
Avec le voile blanc.
Hélas! hélas!
Je le ferais de grand cœur
S'il était mon confesseur.

— Eh bien, ma jeune fille,
Je parlerai pour vous
Il peut franchir la grille
Devenir votre époux.
Hélas ! hélas !
Il n'est déjà plus temps
Il a reçu les ornements.

Perruquier misérable
Sois à jamais maudit,
D'avoir fait la tonsure
A mon charmant ami !
Hélas ! hélas !
Celui que j'aimais le mieux
Il s'est rendu religieux.

(*Cahier de Victorine Lejuez*).

IV

VISITE AU COUVENT

La chanson suivante se trouve dans le recueil de M. Bujeaud, t. I, p. 259, mais avec de très notables variantes.

Chansonnette nouvelle
Et bien faite.

C'est d'une jeune fille
Prête à se marier.

Ils ont couché ensemble
Me semble,
L'espace de deux ans.
Tant que la jeune fille
Devint grosse d'enfant.

Le garçon qu'embarrasse
Sa disgrâce,
Ne sachant où passer,
S'en est allé se rendre
Au couvent cordelier.

Mais la fillette en peine
Et en gêne
Va partout le chercher.
Au bout de six semaines
Au couvent l'a trouvé.

— Portier, ouvre ta porte,
J'apporte
Le désir de mon cœur,
C'est d'parler au jeun' frère
Que vous reçût' hier.

— Rendez-vous à l'église
Sans remise,
Mettez-vous à genoux,
Je vais aller lui dire
Qu'il vienn' parler à vous.

— *Ave Maria*, frère Archange,
De grâce,
Pressez un peu vos pas,
Il y a un' jeune dame
Qui vous attend là-bas.

— Dites-moi donc que faire,
Mon frère?
Dois-je aller lui parler
Ou bien lui faire dire
De ne plus retourner?

— Si c'est votre maîtresse,
Mon frère,
Ne la regardez pas;
Ayez la vue baissée,
Redoublez sur vos pas.

— Découvre ton visage,
Volage,

Ne me connais-tu pas :
Est-ce que mon visage
N'a plus pour toi d'appas ?

— Est-ce là tes promesses,
Infidèle ?
Celles que tu me fis
Un dimanche après vêpres
Devant tous nos amis ?

— Les promesses des hommes,
Ma bonne,
Sont souvent des appâts,
Et souvent ils délaissent
Les fill's dans l'embarras.

— Puisque tu m'abandonnes,
Je donne
A Dieu tous mes amours,
Et vais me rendre nonne
Le restant de mes jours.

— Quant à vous rendre nonne,
Ma bonne,
Cela ne convient pas,
Les nonnettes sont chastes
Et vous ne l'êtes pas.

— Si je ne fus pas chaste,
Volage,
La faute en est à vous ;
Vous en êtes la cause,
Je le serais sans vous.

— Que si tu te rends nonne,
Ma bonne,
Et moi religieux,
Nous nous verrons ensemble
Au royaume des cieux.

(*Chanté à Diélette, par F. Le Boulanger*, 1881).

V

LE MOINE ET LE DIABLE

Il était un bon moine blanc,
Je ne sais plus de quel couvent,
Qui tenait dans sa chambrette,
Une gentille fillette.

Quand est venu sur le minuit,
Le bon moine blanc se levit :
Dormez, dormez, Jacqueline,
Je m'en vais chanter matine.

Qnand le bon moine fut parti,
Jacqueline alors se levit,
Elle prit la bouteille à l'encre,
Et puis s'en frottit les deux tempes.

Les deux tempes et le menton,
Tout le visage et puis le front,
Et puis aussi sa belle gorge,
Comm' si c'était de l'eau de rose.

Quand le moine fut revenu,
Il s'écria : Tout est perdu !
Accourez, mes frèr's, ensemble,
Car le diable est dans ma chambre.

Le père gardien est venu,
Un pied chaussé et l'autre nu :
De la part de Dieu, je t'adjure
Dis si tu es un' créature.

— Créature, je le suis donc
Et fille de bonne maison.
Voilà un mois ou six semaines
Que je couche d'avec ce moine.

— Ha ! ha ! ha ! frèr' Nicolas !
Le prieur saura tout cela,

Et vous aurez la discipline
Pour l'histoire de Jacqueline.

— Frappez, disait-il, frappez fort,
Je ne suis pas encore mort,
Mais je vous rendrai la pareille :
Autant vous en pend à l'oreille.

(*Cahier de V. Lejuez*).

VI

LE PÈRE SIMON ET LA DAME

M. Bujeaud a publié cette chanson avec quelques variantes. Elle est fort répandue au nord du département de la Manche Le moine s'appelle tour à tour Simon et Nicolas.

Il fut un moine
Qu'on appelait Simon,
Lassant les femmes
D'un amour sans raison.
Un' jeune et jolie dame
Ne sachant point son nom

Un jour lui dit :
Bon pèr' par ci,
Bon pèr' par là,
Bon père Nique, Nique,
Bon père Nicolas,
Venez demain à huit heures,
Mon mari n'y sera pas.

Le pauvre moine
Dans la chambre monta ;
La belle dame
Avec lui s'enferma.
Puis ell' lui dit :
Bon pèr' par ci
Bon pèr' par là,
Bon père Nique, Nique,
Bon père Nicolas,
Donne-moi ta bourse pleine,
Avec moi tu souperas.

Le pauvre moine
Sa bourse lui donna,
La belle dame
La prit et la serra,

Puis ell' lui dit :
Bon pèr' par ci,
Bon pèr' par là,
Bon père Nique, Nique,
Bon père Nicolas,
Donne-moi ta robe grise,
Avec moi tu coucheras.

Le pauvre moine
Sa robe lui donna,
La belle dame
La prit et la serra,
Puis ell' lui dit :
Bon pèr' par ci,
Bon pèr' par là,
Bon père Nique, Nique,
Bon père Nicolas,
Tirez donc votre culotte,
Cela nous incommod'ra.

Le pauvre moine
Sa culotte il ôta ;
La jeune dame
La prit et la serra,

Puis ell' lui dit :
Bon pèr' par ci,
Bon pèr' par là,
Bon père Nique, Nique,
Bon père Nicolas,
Allez donc voir à la porte
Si mon mari ne r'vient pas.

Le pauvre moine
A la porte s'en va.
La jeune dame
La porte lui ferma,
Mais ell' lui dit :
Bon pèr' par ci,
Bon pèr' par là,
Bon père Nique, Nique,
Bon père Nicolas,
Comptez les clous de la porte,
Vous saurez combien l'y en a.

— O bonne dame,
Rendez-moi mon argent,
Que je m'en r'tourne
A mon pauvre couvent.

Mais ell' lui dit :
Bon pèr' par ci,
Bon pèr' par là,
Bon père Nique, Nique,
Bon père Nicolas,
Nous en ferons bonne chère,
Tant que l'argent durera.

— O belle dame,
Rendez-moi mes habits ;
Un habit d'moine
Ne peut pas vous servir ;
Mais ell' lui dit :
Bon pèr' par ci,
Bon pèr' par là,
Bon père Nique, Nique,
Bon père Nicolas,
J'en ferai fair' des culottes,
Mon mari les portera.

Le pauvre moine
S'en retourne au couvent,
Les autres moines
L'écout'nt en se moquant ;

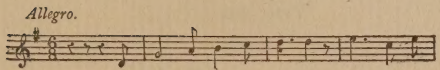
Et chacun lui dit :
Bon pèr' par ci,
Bon pèr' par là,
Bon pèr' Nique, Nique,
Bon père Nicolas,
Dieu béniss' la jolie dame
Qui vous a joué ce tour là !

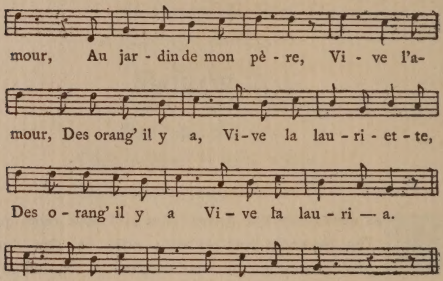
I. — RONDES

Les deux rondes qui suivent (I et III) sont celles que l'on chante le plus souvent ; mais on s'en tient généralement aux premiers couplets. M. Bujeaud en a publié deux versions différentes (t. I, p. 248 et 250). M. Legrand en a publié une troisième (*Romania*, t. X, p. 383). Le fond de cette chanson est fort ancien. M. Bartsch en a trouvé une version dans un cahier du commencement du XVII^e^ siècle, et l'a publiée avec d'autres chansons de la même époque dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, Halle, 1881. Les deux versions que nous publions ne diffèrent que par le refrain et l'air. On remarquera que le premier de ces airs, bien qu'en majeur, n'a pas de sensible, non plus que la plupart de nos airs mineurs.

I

VIVE L'AMOUR





Au jardin de mon père,
Vive l'amour, } *(bis)*.
Des orang' il y a,
Vive la lauriette,
Des orang' il y a
Vive la lauria (1).

Il y a tant d'oranges,
Vive l'amour,
Qu'on croit qu'il en rompra,
Vive, etc.

(1) *Variante :* Vive la rose et le lilas.

La bell' d'mande à sa mère,
Vive l'amour,
Quand on les cueillera,
Vive, etc.

A la Saint-Jean, ma fille,
Vive l'amour,
Quand ton amant viendra,
Vive, etc.

La Saint-Jean est passée,
Vive l'amour,
Son amant ne vient pas,
Vive, etc.

La bell' prend une échelle,
Vive l'amour,
Un panier sous le bras,
Vive, etc.

Elle prit les plus mûres,
Vive l'amour,
Les verte' elle laissa,
Vive, etc.

Ell' s'en fut pour les vendre,
Vive l'amour,
Au marché de Porba (1),
Vive, etc.

En son chemin rencontre,
Vive l'amour,
Le fils d'un avocat,
Vive, etc.

Que portes-tu, la belle,
Vive l'amour,
Dans ce beau panier-là ?
Vive, etc.

Des oranges très belles,
Vive l'amour,
Ne vous en plaît-il pas ?
Vive, etc.

Il en prit trois douzaines,
Vive l'amour,
Et ne les paya pas,
Vive, etc.

(1) Porbail, bourg sur la côte en face de Jersey.

Vous prenez mes oranges,
Vive l'amour,
Et ne les payez pas,
Vive, etc.

Amontez à ma chambre,
Vive l'amour,
Ma mère vous les paiera,
Vive, etc.

Quand ell' fut dans la chambre,
Vive l'amour,
Point de mèr' ne trouva,
Vive, etc.

Il la prend, il l'embrasse,
Vive l'amour,
Sur son lit la jeta,
Vive, etc.

Ah ! que dira ma mère,
Vive l'amour,
Quand ell' saura cela ?
Vive, etc.

Tu lui diras, ma belle,
Vive l'amour,
C'est l'fils d'un avocat,
Vive, etc

Si c'est un garçon, belle,
Vive l'amour,
Avocat il sera,
Vive, etc.

Il défendra les causes,
Vive l'amour,
Quand bonn's il les trouv'ra,
Vive, etc.

S'il les trouve mauvaises,
Vive l'amour,
Il les abandonn'ra,
Vive, etc.

Et si c'est une fille, } (*bis*).
Vive l'amour, }
Couturière ell' sera,
Vive la lauriette,
Couturière ell' sera,
Vive la lauria.

II

Voici la version publiée par M. Bartsch (1).

Au jardin de mon père
Ung oreingier y at,
Si très chergé d'orainge
Que tout y tombe en ba. La, la.
— Dictes, ma damoyselle,
Ne vous auray-je pas?

Demandat à son père,
Quant on les cœullera.
— Et, ma fille, ma fille,
Quant mary vous viendra. La, la.
Dictes, ma damoyselle, etc.

— Et, mon père, mon père,
N'attendés pas cela.
Elle print doncq une eschelle,
Ung chrestin en son bras. La, la.
Dictes, ma damoyselle, etc.

(1) J'ajoute à cette reproduction quelques signes orthographiques.

Elle y cœulle les plus meurs,
Les verds elle y laissa,
Et lors les porta vendre
Au grand marché d'Arras. La, la.
Dictes, ma damoyselle, etc.

Le premier qu'elle y rencontre
Ce fut ung advocat.
— Que portés-vous, ma mie,
Que portés en voz bras? La, la.
Dictes, ma damoyselle, etc.

— Ce sont pomes d'orainge,
Ne vous en plaist-il pas?
— Entrés en ma chambrette
Nous les compterons là. La, la.
Dictes, ma damoyselle, etc.

Il n'y at que vingt quattre,
Le cartron n'y est pas.
— Baisés moy une fois,
Le cartron y sera. La, la.

Dictes, ma damoyselle,
Ne vous auray-je pas ?

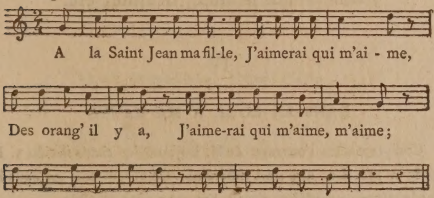
M. Bartsch a traduit cette chanson en allemand et l'a publiée, avec un grand nombre d'autres, dans un volume imprimé à Heidelberg, sous ce titre : *Alte französische Volkslieder*, petit in-8°, 1882.

III

J'AIMERAI QUI M'AIME

La ronde I se chante avec un autre refrain et sur un autre air.

Allegro.



A la Saint-Jean, ma fille,
J'aimerai qui m'aime,

Des orang' il y ā,
J'aimerai qui m'aime, m'aime;
Des orang' il y a.
J'aimerai qui m'aimera.

Quand ton amant viendra,
J'aimerai qui m'aime,
Les orang' on cueill'ra.
J'aimerai qui m'aime, m'aime;
Les orang' on cueill'ra.
J'aimerai qui m'aimera.

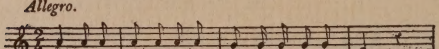
La Saint-Jean est passée,
J'aimerai qui m'aime.
Son amant ne vient pas,
J'aimerai qui m'aime, m'aime; etc.

IV

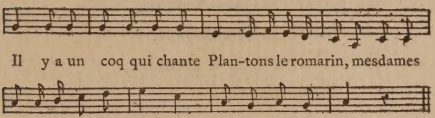
DANS LA COUR A MA TANTE

Comparez dans l'ouvrage de M. Bujeaud les chansons du t. I, p. 85 et 136. Les airs sont différents. Celui qui suit est dans le mode mineur populaire, c'est-à-dire sans note sensible.

Allegro.



Dans la cour à ma tante, Plantons le roma-rin,



Dans la cour à ma tante,
Plantons le romarin,
Il y a un coq qui chante,
Plantons le romarin, Mesdames,
Au milieu du jardin
Plantons le romarin.

On sait ce qu'il demande,
Plantons le romarin,
Il demande une femme.
Plantons, etc.

Où en prendrons-nous une,
Plantons le romarin,
Qui n'soit pas importune ?
Plantons, etc.

Entre Paris et Nantes,
Plantons le romarin,
Il y en a plus de soixante.
Plantons, etc.

Ne prenez pas des blondes,
Plantons le romarin,
Elles aiment trop à grondre,
Plantons, etc.

Ne prenez pas des rousses,
Plantons le romarin,
Elles sont trop farouches,
Plantons, etc.

On parcourt ainsi toutes les nuances de cheveux des jeunes filles présentes, avec des rimes par à-peu-près.

V

QUAND LA FEUILLE ÉTAIT VERTE (1)

Quand la feuille était verte
J'avais cinq amoureux,
Lalalali, laderidera.
A présent qu'elle est sèche
Je n'en ai plus que deux.
Lalalali, laderidera.

Je n'aime pas Jean-Pierre
Il est trop orgueilleux.

(1) Comparez Bujeaud, t. I, p. 84.

Je n'aime pas Jean-Jacques,
Il est trop curieux.

Je n'aime pas Antoine,
Il est trop doucereux.

J'aime bien mieux Guillaume,
Il est plus amoureux.

Il me mène à la danse,
Et au bal quand je veux.

Si nous vivions ensemble
Nous serions bien heureux.

VI

QUAND J'ÉTAIS SERVANTE EN CAMPAGNE

Quand j'étais servante en campagne,
Landri, landra, brunette lanla,
On m'envoyait garder les vaches,
Landri, landra, brunette lanla.

J'en oubliai deux dans l'étable,
Landri, etc.

Ma maîtresse vint pour me battre,
Landri, etc.

Ne me frappez donc pas, maîtresse,
Landri, etc.

Car je le dirai à mon maître,
Landri, etc.

Que vous couchez avec le prêtre,
Landri, etc.

— Ne le dis pas, Cathelinette,
Landri, etc.

Je te ferai de la galette,
Landri, etc.

Et du bon beurr' pour mettre avec,
Landri, etc.

Un' bell' coiffure de dentelle,
Landri, etc.

Des sabots à la Ramponette,
Landri, etc.

Et l'on dira : Mademoiselle,
Landri, landra, brunette lanla.

(*Chanté par Marie Duval, à Gréville*).

VII

PETIT BONHOMME, PRENDS TA HACHETTE

Cette chanson est répandue dans tout le nord de la France; mais il en existe plusieurs rédactions différentes. M. de Puymaigre en a publié une. J'en ai moi-même recueilli deux versions aux environs de Cherbourg. Les différences roulent sur la manière dont le petit bonhomme prend son parti. La chanson est du XVIII^e^ siècle.

P'tit bonhomm' prit sa hachette,
Nou la la et lou la la,
P'tit bonhomm' prit sa hachette
Et dans le bois s'en alla *(ter)*.

Laissa sa femme couchée,
Nou la la et lou la la,
Laissa sa femme couchée,
Bien tranquille entre deux draps.

Quand tu te seras levée,
Nou la la et lou la la,
Quand tu te seras levée,
A déjeuner m'apport'ras.

Il est onze heures sonnées,
Nou la la et lou la la,
Il est onze heures sonnées,
Le déjeûner ne vient pas.

P'tit bonhomm' prit sa hachette,
Nou la la et lou la la,
P'tit bonhomm' prit sa hachette,
Au logis s'en retourna.

Trouva sa femme couchée
Nou la la et lou la la,
Trouva sa femme couchée,
Le curé entre ses bras.

Prends ta soup' qu'est dans la huche,
Nou la la et lou la la,
Prends ta soup' qu'est dans la huche,
Et puis trois morceaux de lard.

Pendant qu'il mange sa soupe,
Nou la la et lou la la,
Pendant qu'il mange sa soupe,
Le chat emporte le lard.

Il se fait un' fricassée,
Nou la la et lou la la,

Il se fait un' fricassée
De grenouill' et de limas.

Les limas montrent leurs cornes,
Nou la la et lou la la,
Les limas montrent leurs cornes,
Les grenouilles crient : Cornard !

Telle est la version du Val-de-Saire, recueillie par le docteur Gibon.

Dans la version du pays messin, publiée par M. de Puymaigre, après que le chat a emporté le lard, le petit bonhomme se met à réfléchir :

Si je vais battre ma chatte,
Peut-être ell' me griffera.

Si je vais battre ma femme,
Le curé la défendra.

Il vaut mieux les laisser faire
Que m'exposer à cela.

Dans la version haguaise qu'on m'a donnée à Gréville, le petit bonhomme est moins patient. Le refrain produit aussi un effet assez drôle :

Petit bonhomme prit sa hache,
Roup, ioup, ioup, patati patatra,

Petit bonhomme prit sa hache,
Et dans le bois s'en alla,
Roup ioup, ioup, patati patatra.
. . . . . .

Trouva sa femme couchée,
Roup ioup, ioup, patati patatra.
Trouva sa femme couchée,
Le curé entre ses bras,
Roup, etc.

— Monsieur l'curé, qu'fait' vous là ?
Roup, etc.
Monsieur l'curé, qu'fait' vous là ?
J'n'entends pas ces bêtis' là,
Roup, etc.

— P'tit bonhomme, j'confess' ta femme,
Roup, etc.
P'tit bonhomme j'confess' ta femme,
Je crois qu'ell' n'en mourra pas.
Roup, etc.

— Puisqu'elle a l'honneu d' vous plaire,
Roup, etc.

Puisqu'elle a l'honneu d' vous plaire,
Monsieur l'curé prenez-la,
Roup, etc.

Emm'nez-la au presbytère,
Roup, etc.
Emm'nez-là au presbytère,
Si longtemps qu'il vous plaira,
Roup, etc.

Fait's ensemble de p'tits prêtres,
Roup, etc.
Fait's ensemble de p'tits prêtres,
J'n'irai pas la chercher là,
Roup, etc.

J'garde un bon gourdin pour elle,
Roup, ioup, ioup, patati, patatra.
J'garde un bon gourdin pour elle
Pour le jour où ell' reviendra.
Roup ioup, ioup, patati, patratra.

VIII

LE MARI BRULÉ

La chanson suivante n'est qu'une version nouvelle de la ronde : *Mon pèr' m'a donné un mari*. Mais le refrain est original.

Mon pèr' m'a donné un mari,
Quatorze et quatre font dix-huit.
Il me l'a donné si petit !
Ha ! Ha ! (1)
Onze, douze et treize
Douze et quat' font seize.

Il me l'a donné si petit !
Quatorze et quatre font dix-huit,
La première nieit qu'o li j'couchis
Ha ! Ha !
Onze, douze, treize,
Douze et quat' font seize.

(1) *H* très aspiré, comme en allemand. Le *t* de *dix-huit* ne se prononce pas.

La première nieit qu'o li j'couchis,
Quatorze et quatre font dix-huit.
Dans la paille, je le perdis,
Ha ! Ha ! etc.

Dans la paille je le perdis.
Quatorze et quatre font dix-huit
Je pris la paille et l'écouësis (1),
Ha ! Ha ! etc.

Je pris la paille et l'écouësis,
Quatorze et quatre font dix-huit,
Je pris la paille et la brûlis,
Ha ! Ha ! etc.

Je pris la paille et j'la brûlis,
Quatorze et quatre font dix-huit,
Je pris la cendre et j'l'épandis.
Ha ! Ha ! etc.

Je pris la cendre et j'l'épandis,
Quatorze et quatre font dix-huit,
J'trouis mon mari tout rôti.
Ha ! Ha !
Onze, douze et treize,
Douze et quat' font seize.

(*Grèville*, 1881).

(1) *Ecouëre*, secouer.

IX

LE COUCOU

Mon père m'a mariée
A un vieillard des champs.
Il a nom Jean, ma mère,
Il aura nom Jean-Jean.

La premièr' nuit de mes noces,
I m'fit coucher sur un banc.
Il a nom, etc.

La seconde et la troisième
Il m'en fit encore autant,
Il a nom, etc.

La quatrième et la cinquième
Seront encore de même,
Il a nom, etc.

Alors je lui ferai faire
Comme au bel oiseau des champs,
Il a nom, etc.

Qui vient à la mi-avril
Et s'en r'tourne à la Saint-Jean,
Il a nom, etc.

Qui s'en va de branche en branche
Criant : Coucou joliment ;
Il a nom Jean, ma mère,
Il aura nom Jean-Jean.

X

LE PETIT MARCELOT

Il était un p'tit Marcelot,
Et lon lon la, que dit-on de l'amour ?
Il était un p'tit Marcelot,
Qu'allait de bourg en ville,
Lon la,
Qu'allait de bourg en ville.

En son chemin a rencontré
Et lon lon la, que dit-on de l'amour ?
En son chemin a rencontré
Trois jeunes demoiselles,
Lon la,
Trois jeunes demoiselles.

En voici une, en voici deux.
Et lon lon la, etc.
En voici une, en voici deux,
Voici la plus gentille.
Lon la, etc.

Il lui prend la main, il la met,
Et lon lon la, etc.
Il lui prend la main, il la met,
La plie en sa valise.
Lon la, etc.

En son chemin a rencontré
Et lon lon la, etc.
En son chemin a rencontré
Un bourgeois de la ville.
Lon la, etc.

Il m'a dit : Petit Marcelot,
Et lon lon la, etc.
Il m'a dit : Petit Marcelot,
Qu'as-tu dans ta valise ?
Lon la, etc.

J'ai des couteaux, j'ai des ciseaux,
Et lon lon la, etc.

J'ai des couteaux, j'ai des ciseaux,
Des anneaux pour les filles,
Lon la, etc.
Des anneaux pour les filles.

— Il m'a dit : Petit Marcelot,
Et lon lon la, etc.
Il m'a dit : Petit Marcelot,
Déploie-moi ta valise,
Lon la, etc.

— Je ne déplie pas mon ballot,
Et lon lon la, etc.
Je ne déplie pas mon ballot
Dans les p'tits bourgs et villes,
Lon la, etc.

C'est à Paris, c'est à Rouen,
Et lon lon la, que dit-on de l'amour ?
C'est à Paris, c'est à Rouen
Que je fais marchandise,
Lon la,
Que je fais marchandise.

(*Chanté par V. Lejuez à Gréville*).

XI

LE MARCHAND DE VELOURS

Mon père m'a mariée
A un marchand de velours,
Li lon la, mon capitaine,
M'entendez-vous !

La première nuit de nos noces,
Au lieu d'être un amoureux,

Il ne fit que me parler
De ses vache's et de ses bœufs;

L'alouette chantait le jour,
L'histoire durait encore.

Levez-vous, jeun' mariée,
Levez-vous, car il est jour,

L'y a du monde à la boutique
Qui demande du velours !

Au diable soit la boutique
Et le marchand de velours !

Les chevaux de chez mon père
Sont bien plus heureux que nous.

Ils ont leur foin, leur avoine
Le matin au point du jour.

La fontaine où ils vont boire
Y fait moudre trois moulins,

L'un d'eux moud de la farine
Et l'autre du poivre fin.

Le troisième endort les filles
Au tique tac du moulin.
Li lon la, mon capitaine,
M'entendez-vous ?

(*Communiqué par Alexandre Polidor, à Gréville*).

XII

LE MOULIN

La chanson suivante ne se danse pas, elle se chante à table avec accompagnement de couteaux, de manière à imiter le tic-tac du moulin. M. Bujeaud a donné une autre version de cette chanson.

Là-bas, dans la montagne
Il se trouve un moulin.

REFRAIN

A la tique, tique
Nique, nique, nique,

Faites tourner la meule,
Qui veut moudre, moudra, larirette,
Qui veut moudre, moudra, larira.

Le garçon qui fait moudre
S'appelle Mathurin,
A la tique, tique, etc.

Celui qui chass' les pouques
Est un jeune blondin,
A la tique, etc.

Catherin' se présente
Pour qu'on moule son grain,
A la tique, etc.

Il la prend, il l'embrasse,
La jette sur le grain,
A la tique, etc.

R'tournez-vous en, ma fille,
Car votre sac est plein,
A la tique, etc.

De la meilleur' farine
Qui soit dans mon moulin,
A la tique, etc.

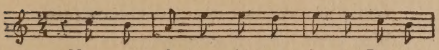
(*Communiqué par M. A. Polidor*).

J. — CHANSONS EN PATOIS

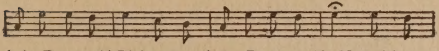
I

LA FEMME QUI A PERDU SON MARI

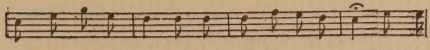
Comparer Bujeaud, t. I, *La Veuve,* 67 et surtout 68. Voir aussi *Romancero de Champagne,* p. 106, 2e partie.



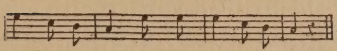
Men pouer Jean est bien ma - la - de, Bien ma-



lade, Du merci ! Bien ma — lade, Du mer-ci ! Men p'tit



Jean m'a demandée La mil - leur'ché d' Paris ! J'l'aimais



tant, tant et tant, J'l'aimais tant, ch u pouer Jean!

Men pouer (1) Jean est bien malade,
Bien malade, Du (2) merci *(bis)* !
Men p'tit Jean m'a demandée
La milleur' ché (3) d' Paris.
J'l'aimais tant, tant et tant,
J'l'aimais tant, chu (4) pouer Jean !

Men p'tit Jean m'a demandée
La milleur' ché d' Paris *(bis)*.
Mais j'n'avions pues qu'une vueille catte
Qui n'savait pues hapée (5) d'soueris
J'l'aimais tant, etc.

Mais j'n'avions pues qu'une vueille catte
Qui n'savait pues hapée d'soueris *(bis)*.
Mon p'tit Jean m'a demandée
Le milleur' vin d' Paris.
J'l'aimais tant, etc.

Men p'tit Jean m'a demandée
Le milleur' vin de Paris *(bis)*.
Mais j'n'avions pues qu'un' vueille mare
Où qu'no (6) met le lin à roui.
J'l'aimais tant, etc.

(1) Pauvre, *pouer* n'a qu'une syllabe. — (2) Dieu. — (3) Chair, viande. — (4) Ce. — (5) Haper, attraper. — (6) On.

Mais j'n'avions pues qu'un' vueille mare
Où qu'no met le lin à roui *(bis)*.
Men p'tit Jean m'a demandáe
Le milleur' mechtchin (1) d'Paris .
J'l'aimais tant, etc.

J'mis ma coueffe (2) et ma cape naire
A Paris j'men fus le q'ri (3)
J'l'aimais tant, etc.

J'm'en étai alláee à Pâque
Je revins à la Saint-D'nis.
J'l'aimais tant, etc.

Quant je feus sus not' montagne,
J'entendis sounáe pouer li...
J'l'aimais tant, etc.

Quand j'arrivis dans la chambre,
No m'dit qu'tout était fini.
J'l'aimais tant, etc.

Dans treize aoun's d'la pus bell' taile
No l'avait enseuveli...
J'l'aimais tant, etc.

(1) Médecin. — (2) Coiffe. — (3) Quérir, chercher.

J'prins mes cisiaoux à point's feines,
Poin à poin je l'découesis.
J'l'aimais tant, etc.

Quand j'arrive à ses ollières (1)
J'avais poues (2) qu'i n'm'entendît.
J'l'aimais tant, etc.

Quand j'arrive à sa grand' goule.
J'avais poues qui n'me mordît...
J'l'aimais tant, etc.

Quand j'arrive à ses gross's pattes,
J'avais poues qui n'me battît...
J'l'aimais tant, etc.

Je l'prins par les deux ollières,
Par dessus l'mu je l'jetis...
J'l'aimais tant, tant et tant
J'l'aimais tant, chu pouer Jean !

(1) Oreilles. — (2) Peur.

II

LE PETIT PATURIAU

M. de Beaurepaire a publié une version de la ronde suivante avec un autre refrain et quelques variantes.

Quand j'étais tout petit, tout petit pâturiau,
N'o m'envoyait ès landes à garder mes agneaux
Je dégringol' de la montagne
De la montagn' qu'en dira-t-on ?
De la montagne, la faridondaine
Zim, zim, boum, boum, tra la la la.
De la montagne, qu'en dira-t-on ?

[aoux, aoux.
No m'envoyait ès landes à garder les agniaoux
Le loup y est venu, qui m'a pris les plus biaoux.
Je dégringole, etc. [aoux, aoux.

Le loup y est venu qui m'a pris les plus biaoux
Et pieisqu'tu es si goulu, laisse-mé du mains la
[piaou.

Pour faire un casaquin afin d'aller sous l'iaou.
Et les os des quat' patt' pour faire un chalumiaou.
Pour fair' danser mes frèr's au biaou printemps [nouviaou.
Et pieis les ficher tous par terre en un mouchiaou.

(*Recueilli à Omonville-la-Rogue*).

III

LA PAYSANNE ET LE GENTILHOMME

M. de Beaurepaire a donné les premiers couplets de cette chanson avec une conclusion différente.

En Basse-Normandie,
Au pays où j'sieis náe,
Treis braves gentillhommes
Sont amoureux de mé.
Ah vertugué!
Ah sur ma fé!
Et youp, youp, youp, et sur ma fé,
Ah qu't'airas d'amouër pouer mé,
Inndor, inndor et youp, youp, youp,
Inndor, inndor (1) et sur ma fé.

(1) M. de Beaurepaire écrit au refrain : *Qui n'dort*.

Treis braves gentillhommes
Sont amoureux de mé,
Le premier est un prince
Et l'aoutre un fils de roué (1).
Ah vertugué ! etc.

Le premier est un prince
Et l'aoutre un fils de roué,
Le troisième est un comte
Et ch'est ch'tilà qu'j'airai.
Ah vertugué ! etc.

Le troisième est un comte
Et ch'est ch'tilà qu'j'airai.
Il a défait sa bague
Et m'la cllaquiéie ou dé (2).
Ah vertugué ! etc.

Il a défait sa bague
Et m'la cllaquiéie ou dé ;
Il défait sa tchulotte
Et me dit : V'là pouer té.
Ah vertugué ! etc.

(1) Roi. — (2) Doigt.

Il défait sa tchulotte
Et me dit : V'là pouer té,
Olle était touilliée d'merde,
Je l'y ai cllaquiéie ou nez.
Ah vertugué ! etc.

(*Communiqué par M. le docteur Gibon*).

IV

LA VISITE

L'autre jour i m'prit envie
D'aller voir mon Isabeau ;
J'avais mis dans ma pouquette
Treis douzain's de gros pruniaux.
Ah qu'les amoureux ont de peines !
Ah qu'les amoureux ont de maux !

J'avais mis dans ma pouquette
Treis douzain's de gros pruniaux ;
En entrant dans sa chambrette
Je chopis et j'fis un saut.
Ah qu'les amoureux, etc.

En entrant dans sa chambrette
Je chopis et j'fis un saut ;

I s'écalir' tous à rire
En m'appelant grand nigaud.
Ah qu'les amoureux, etc.

I s'écalir' tous à rire
En m'appelant grand nigaud ;
J'avais la roupie ou nâez
J'lus clliaquis par le muséau.
Ah qu'les amoureux, etc.

J'avais la roupie ou nâez,
J'lus clliaquis par le museau
Et jamais n'me r'prit l'envie
D'aller voir mon Isabeau.
Ah qu'les amoureux, etc.

(*Cherbourg, communiqué par E. Buhot*).

V

LE PEUREUX (Psalmodie)

En passant par un prâe, j'entendis des oies qui criaient Perrette! Perrette! j'créiais (1) qui disaient : V'là l'houme à la galette. Coume j'allais!

(1) Je croyais.

En passant près d'une iaou (1), j'rencontris des bouëres (2) qui criaient : Cane! cane! cane! J'créiais qu'i disaient : Casse ta canne (3). Coume j'allais!

En passant près d'un cllos en herbe, j'entendis des faouqueux (4) qui criaient : Hé! l'émouleux (5)! J'créiais qu'i disaient : V'là l'voleux! Coume j'allais!

Je passis près d'une égllise où no chantait : *Laudate Dominum*. J'créiais qu'i disaient : J'tenons l'houme! Coume j'allais!

J'rencontris un p'tit tchiein (6) qui faisait : Gnaf! gnaf! Sans mes gambes (7) il airait mordu men bâton! Coume j'allais (8)!...

(1) Eau, étang, rivière. — (2) Cane. — (3) Cruche. — (4) Faucheurs. — (5) Rémouleur. — (6) Chien. — (7) Jambes. — (8) Cette chanson se chante en psalmodie sur une seule note, excepté les trois dernières syllabes.

DEVINETTES, PROVERBES, DICTONS

I. — DEVINETTES

Le bonhomme Toupetoupe,
Qui a cent yeux et n'y voit goutte?
— *Un dé à coudre.*

Qui a la corde au cou
Et qui va comme un fou?
— *Un rouet.*

Quatre fillettes courent les unes après les autres sans pouvoir jamais se rattraper?
— *Les baguettes d'un dévidoir.*

Qui est-ce qui tremble quand il voit approcher son maître?
— *Le pain.*

Qui est-ce qui montre les dents à son maître quand il entre?
— *La crémaillère* (en évidence dans la cheminée).

Qui est-ce qui entre partout sans demander la permission?

— *Le vent.*

Qui est-ce qui souffle quand on le prend par les oreilles?

— *Un soufflet de cuisine.*

Qui est-ce qui marche sur la tête?

— *Les clous sous les chaussures.*

Qui est-ce qui a les cheveux aux pieds?

— *Les poireaux.*

Qui est-ce qui monte au ciel sans ailes et sans échelle?

— *La fumée.*

Un petit baril sans cercle?

— *Un œuf.*

Tout rond, tout rond, qui n'a point de fond?

— *Un anneau.*

Quelle est la chose impossible?

— *Puiser la mer dans un crible.*

Qui est-ce qui souffre tout sans se plaindre?

— *Le papier.*

Piepassacanosa?

— *La pie passa une rivière, le chat n'osa la passer.*

Trois moines passaient,
Trois poires pendaient,
Chacun prit la sienne et il en resta deux.
Comment cela se fait-il?

— *Un des moines s'appelait Chacun.*

Si vous l'avez, ne me le prêtez pas; si vous ne l'avez pas, prêtez-le moi?

— *Un battoir.*

Qui est-ce qui tuit Jésus?

— *Ventris* (il y a dans l'Ave Maria : *ventris tui, Jesus*).

Quand est-ce que le roi n'appelle pas de laquais?

— *Quand il se brûle.*

Qui est-ce qui dit très bien ce qu'il ne sait pas?

— *Une horloge.*

Qu'est-ce qu'un : Écoute s'il pleut?

— *Un moulin qui, pour fonctionner, attend l'eau du ciel.*

Quatre allants et quatre tirants, une par derrière et quatre par devant ?

— *Une vache, qui a quatre jambes, quatre trayons, une queue, deux cornes et deux oreilles.*

Qu'est-ce qu'un attrape-souris?

— *Un moulin où il n'y a pas de travail.*

Qui est-ce qui injurie le bon Dieu sous prétexte de le prier?

— *Les dévotes, qui écorchent les prières latines.*

Qu'aimez-vous mieux d'une tête pelée ou d'une galette à la rosée?

— *Une tête pelée, c'est un pain de beurre; une galette à la rosée, c'est une bouse de vache.*

— Qu'est-ce que tu fais là, ma petite fille?

— Je guette les allants et venants, j'en croque un de temps en temps.

De quoi s'agit-il dans ce dialogue?

— *La petite fille regardait bouillir de l'eau où cuisaient des pois.*

II. — COMPARAISONS

Il faut que jeunesse se passe, comme disait cette bonne femme (vieille) qui se tissait dans une barrière.

J'avais pourtant bon dessein, disait le chasseur qui tirait à gauche et manquait son coup.

Il est comme celui qui marchait sur les dents d'un rateau et s'étonnait de recevoir un coup par la tête.

Il est fin comme Grigouille, qui se mettait dans l'eau de peur de la pluie.

Il est adroit de sa main comme un cochon de sa queue.

C'est comme le *Confiteor* de la bonne femme, ça va toujours en empirant.

Tout vient à point : la queue du chat est bien venue.

Comme celui qui crachait au derrière de sa vache malade : Si ça ne lui fait pas de bien, cela ne lui fera pas de mal.

Si la mer bouillait, il y aurait bien des poissons cuits.

Il lève la tête comme un chien qui chauffe un four.

Il s'en va de travers comme un chien qui revient de vêpres.

Il tourne à gauche comme *Debitoribus*. — (Cette locution se trouve dans Rabelais.)

Il est intéressé comme une poule qui va pondre en ville. — (Ailleurs que chez son propriétaire.)

Il est comme les bœufs Mahaut : il n'a soif que de morceaux (il aime mieux manger que boire).

Il est comme les petits veaux : il a soif quand il entend sonner le chaudron.

Donne du pain à mon petit frère, pour que j'en aie.

On prend les gens par les paroles et les bêtes par les cornes.

Gros vent, point d'abri;
Pauvre homme, point d'ami.

Il n'est pas comme les faiseurs de chapelets, il en dit plus qu'il n'en fait.

Il est comme le bon Dieu d'Arras, désargenté.

Ses cheveux frisent comme des dents de herse.

Il est plus embarrassé qu'une poule qui n'a qu'un poulet.

Fin comme une martre. — (Calembour : fin, mince; fin, qui a de la finesse.)

Poli comme la porte d'une prison (calembour).

Patient comme un chat qui s'étrangle.

Juste et carré comme une flûte.

Ce couteau coupe comme les genoux d'un prêtre.

On voit clair ici comme dans un four.

Il n'y a pas plus à se fier à lui qu'au cul d'un enfant.

Fier comme un Coutançois, comme un Grévillais.

Maigre comme les fesses d'un pauvre homme.

Maigre comme le chat Misère.

Il est vieux comme Mathieu salé (Mathusalem). — (Il s'est conservé longtemps parce qu'il était salé.)

Riche comme un Creux d'us (Crésus). — (Ironique : un creux d'us, une baie de porte ne contient rien.)

L'amitié de bien des gens, c'est comme les bonshommes de neige, ça fond au soleil.

III. — DICTONS RAILLEURS

Pauvre chien, que tu as de puces! Qui est-ce qui te les tuera ? — (Se dit d'un orgueilleux qui se méconnaît).

C'est un homme, et puis : Ho!
Quand il a beu (bu)
Il n'a plus de seu (soif).

(Se dit d'un homme qui affecte la profondeur).

Le roi n'est pas son cousin.

Il ne faut pas peter plus haut que le cul.

Il est dur à la desserre. — (A desserrer les cordons de sa bourse.)

Il ne donne pas ses coquilles.

Rancune de prêtre et langue de prêtre, c'est bon à faire des souliers; ça dure longtemps et ça ne prend pas l'eau.

Il boit bien tout seul : il n'a pas besoin qu'on lui mette le doigt dans la bouche comme aux petits veaux. — (C'est un ivrogne.)

Il irait sept lieues la bouche ouverte pour avoir de la galette.

Il aime bien besogne faite. — (C'est un paresseux.)

Dans cette maison-là, le maître met son bonnet à la lessive. — (C'est la femme qui commande.)

Il entend bien à Chat sans qu'on dise : Minet! — (Il n'est pas nécessaire de faire des façons avec lui.)

C'est la poèle qui appelle le chaudron : Nair cul. — (L'un ne vaut pas mieux que l'autre.)

Crache dessus et prie le bon Dieu qu'il gèle. — (Ce que tu fais n'est pas solide.)

C'est comme si tu chantais *Femme sensible* sur l'air de *Malbrough*. — (Tu perds ta peine.)

S'il était prêtre, il chanterait toujours : Hât'-ous, bonnes gens, hât'-ous! — (Hâtez-vous, dépêchez-vous!)

C'est un prêtre à quatre savates sous le lit. — (Il aime les femmes.)

Il faut deux Glliaumes (Guillaume) pour mettre une oie hors d'un clos. — (Se dit de ceux qui sont embarrassés de la moindre chose.)

S'il est savant? Il n'y a pas d'âne qui lui en ôte. — (Qui soit aussi savant que lui.)

— Quelle heure est-il? — L'heure perdue. Les ânes la cherchent.

IV. — DICTONS SUR LE TEMPS ET LES ANIMAUX

A la Saint-Thomas,
Cuis ton pain et lave tes draps,
Dans trois jours Noël tu auras.

*
* *

Noël à ses pignons,
Pâques à ses tisons.
(Hiver chaud, printemps froid).

*
* *

Entre Noël et la Chandeleur,
Toutes les bêtes sont en horreur.

*
* *

A Noët
Les jours croissent du saut d'un crevet (crevette);
A la Sainte-Luce,
Du saut d'une puce;
Aux Rouès,
Du saut d'un vès (veau);
A la Chandeleu,

Du saut d'un bœu;
A la mi-avril,
Il faut voir à se couvrir.

(En se couchant).

*
* *

Enhiei (aujourd'hui) février,
Demain Chandelier (la Chandeleur),
Après-d'main Blaisier (Saint-Blaise).

*
* *

Le jeudi Ango (Sexagésime),
Qui n'a pas d'ché mouëjut sen coq;
Le jeudi Ardant (Quinquagésime),
Qui n'a pas d'ché mouëjut s'n'éfant (enfant).

*
* *

Mars martelle,
Avril coutelle,
Moué (mai) achève.

*
* *

Mars remplit les fossés, avril les sèche.

*
* *

Le jour Saint-Jean est le plus long de l'année.

*
* *

Pâques et Saint-Michiei (Michel)
Partagent l'an par moitié.

*
* *

A la Saint-Michiei
On met les mêles (nêfles) à blliquiei;
A la Toussaint
Ell's sont blliques à tout le mains.

*
* *

A la Saint-Denis
Tous les perdreaux sont des perdrix.

*
* *

A la Saint-Martin (11 novembre)
L'hiver est au chemin.

(On va le rencontrer).

*
* *

Quand il pleut de vent d'amont (N.-E.)
Tout en rompt.

*
* *

Charme de lune
N'abat ni mât ni hune,
Charme de solet (soleil)
Les abat quand ils seraient d'fé (fer).

(Un cercle autour de la lune ne présage rien de dangereux; un cercle autour du soleil annonce une violente tempête).

*
* *

Il pleut et fait solet,
Le diable est à Carteret,
Qui bat sa femme à coups d'coutet, de martet.

(Carteret est un petit port sur la côte ouest, en face de Jersey).

*
* *

Chats, chiens, porcs et ours
Portent trois mois, trois semaines et trois jours.

*
* *

Si taupe voyait,
Si môron entendait,
Homme sur terre ne vivrait.

*
* *

Les petits oiseaux se marient le jour de la Sainte-Agathe.

*
* *

Quand les chats se passent la patte sur l'oreille, c'est signe de pluie, etc., etc.

Ces Dictons et Proverbes gagneraient à être imprimés en patois de la Hague, mais on ne pourrait guère le faire sans des signes conventionnels qui ne seraient pas à leur place ici. Je me propose de publier prochainement une Grammaire et un Glossaire de ce patois, avec les signes appropriés.

V. — PROVERBES

Le vent ne souffle pas toujours dans la porte d'un pauvre homme.

Malheur à l'oiseau qui est né dans une mauvaise vallée; il y revient toujours.

Le petit oiseau a dit :
Ce qu'il t'a fait, fais-le lui.

Bien perdu ne vaut pas eau.

Brebis qui bêle perd sa goulée.

Il ne faut pas faire vie qui druge, mais vie qui dure.

Ce n'est pas avec de la beauté qu'on va au moulin.

Les bons marchés vident les bourses.

Qui se fait bête, le loup le mange.

Qui se fait trop serviette devient torchon. — (Serviette, c'est-à-dire trop empressé à servir.)

Quand on graisse les souliers des gens, ils disent qu'on les leur brûle.

Mieux vaut user ses souliers que son chapeau. — (Faire ses affaires soi-même que de solliciter.)

La bonne femme qui ne dit mot n'est pas une babillarde. — (Il est bon de savoir se taire.)

Mieux vaut chaude fumée que froid vent.

Il ne faut pas traîner un fétu devant un vieux chat.

Quand on voudra de la graine de niais, ce n'est pas chez lui qu'il faudra aller. — (Il a beaucoup d'esprit.)

Il a un vilain défaut si la mort ne l'amende. — (Il est très laid.)

Poule qui chante,
Prêtre qui danse,
Fille qui sait le latin,
Font mauvaise fin.

Fille qui souffle (siffle),
Le diable l'écoute.

Le papier ne refuse pas l'encre. — (Il ne faut pas croire tout ce qui est écrit.)

Je crois bien cela, moi qui crois tout.

Le temps passé n'est plus;
Margoton ne danse plus.

Il est du bois dont on fait les vielles, de tous accords.

Il n'y a pas plus de fiauté à lui que sur la queue d'une pie.

Il ferait bon l'envoyer chercher la mort. — (On aurait longtemps à vivre avant qu'il fût revenu).

On met ce vêtement-là pour les fêtes carillonnées et pour chauffer le four.

C'est une jolie fille. Quand elle aura l'âge d'un quarteron d'épingles, on ne la laissera pas pour graine. — (A vingt ans elle trouvera vite un mari.)

Il faut laisser la nuit à qui elle est.

VI. — LOCUTIONS PRÉCIEUSES

C'est du latin feuillu, il n'y a que les ânes qui y broutent. — (C'est très difficile à comprendre.)

Il cousine avec les cailloux. — (Il marche si maladroitement qu'il remue tous les cailloux qu'il rencontre. Cette locution procède de l'expression : *remuer* de germain.)

En le voyant passer à l'octroi, les quatrièmeux ont marqué : tout plein. — (Il est complètement ivre.)

Les poules pondent par le bec. — (Suivant la manière dont on les nourrit.)

S'en aller atou (avec) le chat. — (Partir sans prendre congé.)

Mettre la clé sous l'huis. — (Déménager sans payer.)

Mettre ses dents sur l'ais (la planche à pain). — (N'avoir rien à manger.)

Sortir les pieds devant. — (Pour être enterré.)

Boire la lavure de ses pieds. — (Se noyer.)

Il verrait sept lieues à travers les brumes. — (Il a une excellente vue.)

Le bonhomme n'est pas mignon quand il est en colère. — (Il est très dur, très méchant.)

Voilà une fille qui n'est pas indifférente. — (Elle est très jolie.)

Voilà du cidre auquel le coucou ne fera pas plaisir. — (Il sera aigre au printemps quand viendra le coucou.)

Il ne faut pas se laisser manger par une bête morte.

ADDITION A LA PAGE 160

Aux références indiquées pour le conte de *la Fille sans mains*, il faut ajouter *le Roman de la Manekine*, publié par M. Francisque Michel, et un *Miracle de Nostre-Dame*, inséré dans le *Théâtre du moyen-âge* du *Panthéon littéraire*.

Le commencement de l'histoire est une variante de Peau-d'Ane. Le roi de Hongrie veut épouser sa fille parce qu'elle ressemble trait pour trait à sa mère, et qu'il a promis à sa femme mourante de ne se remarier qu'à une femme entièrement semblable à elle. Les barons l'en conjurent, le pape l'y autorise, mais la jeune fille refuse et, pour dégoûter son père, elle se coupe la main gauche. Le roi, furieux, ordonne de la brûler. Les bourreaux, pris de pitié, la mettent dans un esquif qui la portera en Écosse. A partir de cet endroit, le cadre est identique à celui de notre conte. Le roi d'Écosse épouse la Manekine ; la reine mère, qui a vu ce mariage d'un mauvais œil, profite d'une absence du roi pour dire que la reine est accouchée d'un monstre et fabriquer une lettre dans

laquelle le roi ordonne de brûler la mère et l'enfant. Cette fois encore les bourreaux ont pitié d'elle et la mettent sur un esquif. Elle arrive ainsi à Rome, où son mari et son père se sont également rendus. L'enfant amène la reconnaissance et la réconciliation du mari et de la femme, qui est suivie de celle du père et de la fille. La main même jetée a l'eau est retrouvée et, sur une prière que fait le pape, elle va reprendre sa place au bout du moignon coupé.

Le miracle suit le poème pas à pas.

TABLE

Préface I
Un mot sur la versification des chansons VIII
Principaux ouvrages cités XI

PREMIÈRE PARTIE

RÉCITS

A. — *LÉGENDES*

I. Sainte Colombe et le prêtre 4
II. Saint Germain et le serpent 15
III. La male herbe et la demoiselle de Tonneville ... 21
IV. La Demoiselle d'Héauville et les Milloraines 28
V. Le Moine de Saire 32
VI. Les Saints du pays 37
VII. La Demoiselle de Gruchy et Marie Bucaille 45
VIII. L'Exorcisme 49

B. — *TRADITIONS*

I. Les Fées 53
II. Goublins et trésors 63
III. L'Apprenti sorcier 70
IV. Le Chien 74
V. Le Varou 84
VI. Les Illusions 90
VII. La Messe du revenant 97
VIII. Les Oiseaux et les insectes 105
IX. Traditions diverses 115

C. — *CONTES*

FÉERIES

I. Le Langage des bêtes 123
II. Le Pays des Margriettes 135
III. La Fille sans mains 151

CONTES PLAISANTS

I. Les Voleurs volés 161
II. Jacques le voleur 167
III. Le Pauvre et le riche 180
IV. Merlicoquet 186
V. Rindon 190
VI. Le Rémouleur et les bêtes 193
VII. L'Inventaire 196

PETITS CONTES

I. Prédicateurs et paroissiens 200
II. Buveurs et buveuses 202
III. Varia 205
IV. Propos de paillers 207
V. L'Esprit des bêtes 210

DEUXIÈME PARTIE

CHANSONS, DEVINETTES, PROVERBES, ETC.

A. — *CHANTS DE L'ANNÉE* (1)

I. Noël de Gréville 216
II. Noël d'Octeville 217
III. Noël de Cherbourg 217
IV. * La Passion 219
V. La Résurrection 221
VI. La Saint-Jean 223
VII. Chants dévots 225
VIII. Thomas Hélie de Biville 227
IX. Psalmodies, Chansons diverses 229

B. — *CHANTS HISTORIQUES*

I. Le Siége de Mons 223
II. La Reine de Suède et les corsaires de Beaumont .. 235

(1) Les airs notés sont indiqués par un astérisque *.

C. — *CHANSONS DE MARINS*

I. Bataille gagnée 241
II. Bataille évitée 243
III. Le Départ involontaire 244
IV. * Sur le bord de l'île 247
V. Le Navire merveilleux 251
VI. La belle pleureuse 254

D. — *CHANSONS MILITAIRES*

I. Combat singulier 256
II. L'Engagé volontaire 258
III. La Paix 260

E. — *BALLADES*

I. Germaine 264
II. Le Retour du mari 268
III. Même sujet 270
IV. Le Retour de l'amant 273
V. L'Épreuve 275
VI. La Fille militaire 278
VII. Suite de l'histoire de Cécile 280

F. — *BERGERIES*

I. * Le Passant et la Bergère 282
II. * Même sujet 284
III. * La Brebis perdue 287
IV. Le Rossignol messager 290

G. — *CHANSONS DE GALANTERIE*

I. L'Amant consolé 295
II. La Maîtresse femme 297
III. * La Demoiselle et le jardinier 302
IV. La Foire 305
V. La Batelière 308

H. — *MOINES ET NONNES*

I. La Religieuse 311
II. L'Évasion 313
III. Le Religieux 317
IV. Visite au couvent 319
V. Le Moine et le Diable 323
VI. Le père Simon et la dame 325

I. — *RONDES*

I. * Vive l'amour 331
II. Chanson du XVIe siècle sur le même sujet 337
III. * J'aimerai qui m'aime 339
IV. * Dans la cour à ma tante 340
V. Quand la feuille était verte 342
VI. Quand j'étais servante en campagne 343
VII. Petit bonhomme, prends ta hachette 345
VIII. Le Mari brûlé 350
IX. Le Coucou 352
X. Le Petit Marcelot 353
XI. Le Marchand de velours 356
XII. Le Moulin 357

J. — *CHANSONS EN PATOIS*

I. * La femme qui a perdu son mari 359
II. Le Petit pâturiau 363
III. La Paysanne et le gentilhomme 364
IV. La Visite 366
V. Le Peureux, psalmodie 367

DEVINETTES, PROVERBES ET DICTONS

Devinettes 369
Comparaisons 373
Dictons railleurs 376
Dictons sur le temps, les animaux, etc. 379
Proverbes 384
Locutions précieuses 387
Addition à la page 160 389

Achevé d'imprimer le 15 janvier 1883

par E. Cagniard imprimeur à Rouen

pour Maisonneuve & Cie

libraires-éditeurs

à Paris

GR15 .L77 v.11
Litterature orale de la Basse-Normandie
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00024 9781